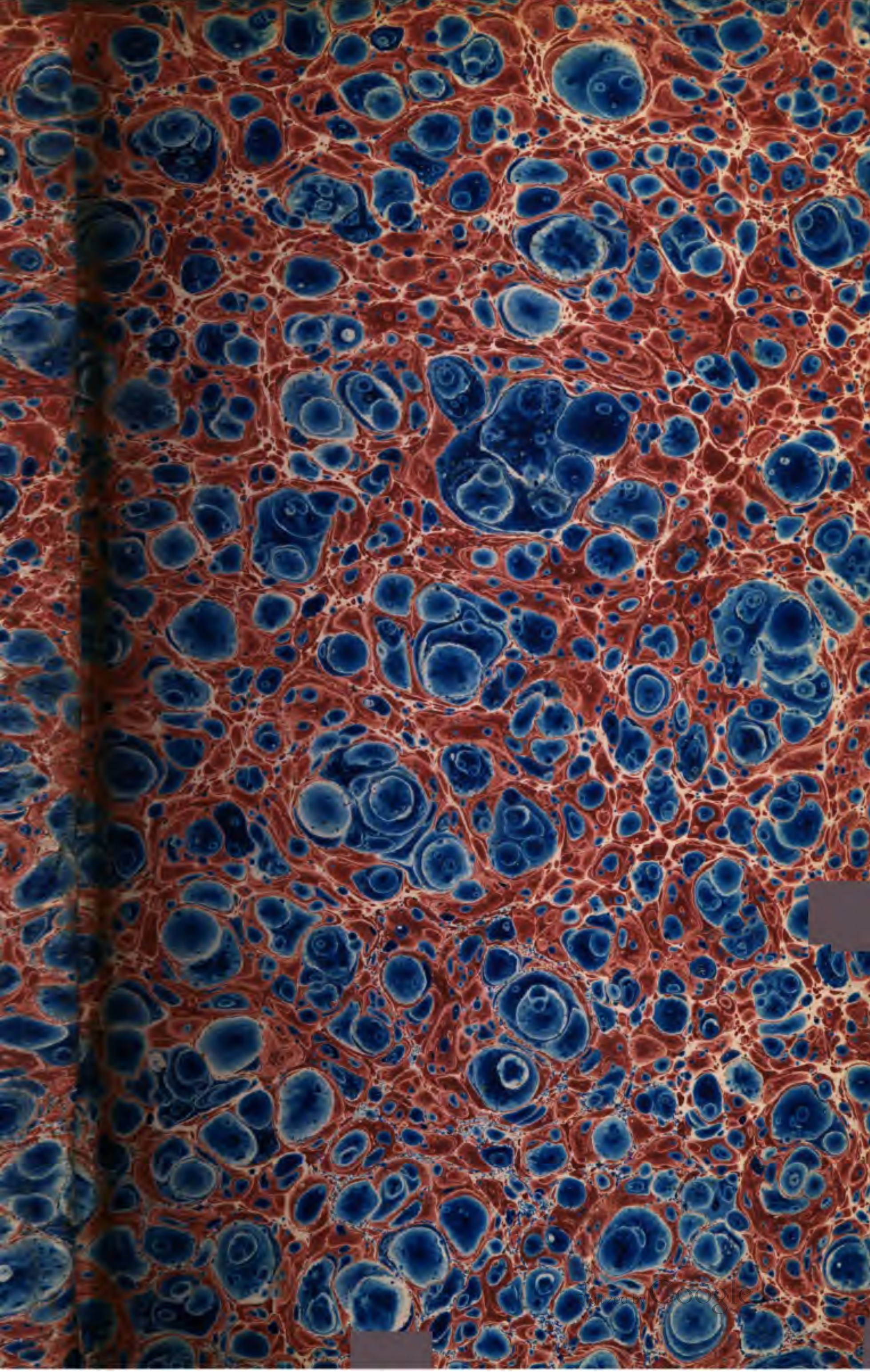




LES QUATRE

PREMIERS SIÈCLES

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

III.

IMPRIMERIE GERDÈS,
14, rue Saint-Germain-des-Prés.

LES QUATRE
PREMIERS SIÈCLES
DE
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

PAR

M. CAPEFIGUE

TOME TROISIÈME

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

1850

LES QUATRE PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE XVIII.

DERNIÈRE PÉRIODE DE LA POLITIQUE CHRÉTIENNE DE CONSTANTIN.

Au milieu du règne de Constantin et malgré les tendances publiques et avouées de l'empereur pour la religion chrétienne, le paganisme était loin d'être une chose morte; seulement sa situation avait changé : de puissance d'État active et dominante, comme sous ses empereurs, pontifes suprêmes, son patriciat de prêtres et ses augures magis-

trats, le polythéisme était devenu parti d'opposition et d'une opposition forte, considérable, parce qu'il embrassait des faits et des idées encore vivaces dans la société. Au point de vue de la philosophie et même des opinions vulgaires, le paganisme demeurait dans une attitude ménagée, et jusqu'ici l'on voit même le plus grand nombre des officiers de Constantin rester dans la liberté de leur conscience. Au concile de Nicée, presque tous se tinrent sur le seuil de la porte de l'assemblée, parce qu'ils ne professaient pas la religion de l'empereur (1). Constantin ne s'en inquiète ni ne s'en irrite; trop préoccupé des débats qui divisent l'Église, il ne voulait pas embarrasser encore sa situation politique par des persécutions sans terme et sans but. Il en résulte donc des particularités curieuses et d'un certain enseignement pour l'histoire de cette grande lutte entre la religion révélée et les vieilles habitudes de l'hellénisme.

Les panégyristes de Constantin, Nazaire, Eumène, dévoués au polythéisme, ne célèbrent en lui que ses victoires; ils osent parler encore des dieux immortels qui protégent les destinées de l'empire et la fortune des césars (2); on remarque donc inces-

(1) Eusèbe, liv. III.
(2) C'est par ces seuls panégyristes qu'on sait la vie antérieure de

samment dans leurs paroles un mélange des idées de la vieille société et de la nouvelle ; ils ne veulent point blesser la jeune croyance de l'empereur et ils ne savent pas la langue mystique du christianisme. Deux écoles vont désormais être en présence pour raconter les actions du prince : l'une enthousiaste et laudative, parce qu'elle vient de le conquérir, de l'attacher à la sainte foi du Christ; l'autre mécontente, critique, qui n'épargne pas la croyance de Constantin, alors même que l'empereur porte le monogramme du Christ sur le diadème et le manteau de pourpre avec l'image du Sauveur (1).

Trois grands centres du paganisme sont encore debout dans la circonscription religieuse de l'empire : Rome, Alexandrie, Antioche. Rome, la capitale de l'Italie, à peine veuve des césars; ville de temples, d'oratoires et de portiques, on ne peut y faire un pas sans y trouver un souvenir, un emblème, une émotion païenne : le Jupiter protecteur de la cité, les vestales gardiennes de la chasteté et des vénérables antiquités de Rome, les sibylles et les livres traditionnels, l'autel de la Vic-

Constantin, les campagnes des Gaules et de l'Italie contre Maxence. Ces panégyriques forment une collection sous ce titre : *Paneg. veter. interp. Jacobus de Baume;* Venet., 1728.

(1) Zozime est le plus hardi des ennemis du christianisme. Je n'ose croire même que son ouvrage ait été publié avant Julien. Libanius est plus habile; Ammien Marcellin est assez impartial.

toire dans le sénat (1), partout l'encens des sacrifices. Dans le cirque, au théâtre, poëtes et prosateurs invoquaient sans cesse les dieux immortels protecteurs des citoyens; tous les actes de la famille se rattachaient au vaste et riant polythéisme. En vain l'empereur avait abandonné Rome pour une nouvelle capitale, ce nom parlait encore à toutes les imaginations : n'était-ce pas la ville de Romulus, le pays de la louve aux luxuriantes mamelles, la cité conquérante qui avait soumis le monde et où siégeaient le sénat, les consuls, la magistrature antique de la censure et du tribunat? Le polythéisme s'y mêlait d'une façon inséparable, comme le sang au corps, la pensée à l'esprit; Rome, sans la religion de Romulus, était une cité morte : que devenaient le Capitole sans Jupiter, le Panthéon sans dieux, les antres sans Mithra, les mystères sans la bonne déesse? De ce centre antique partait donc une vive opposition contre le christianisme de Constantin. Si la puissance tribunitienne des augustes, depuis Tibère, avait abaissé le sénat comme pouvoir, il n'en restait pas moins la réu-

(1) Il est curieux de voir dans l'*oratio* qu'Eusèbe prête à Constantin l'intervention des sibylles. Voyez le chapitre Περι της σιβυλλης της ερυθραιας, εν ακροιςχιδι των της μαντειας επων, τον κυριον και το Παθος δηλουσης, Εςι δε η ακροςιχις Ιησοοις Χριστος θεου μος σωτηρ ςαυρος. Il y a toujours un mélange du christianisme et du paganisme.

nion des familles patriciennes, si respectées à Rome (1).

Le sénat donc ne formula pas un système de résistance qui n'était plus dans les mœurs et que l'empereur eût brisé, mais il fit entendre des prières et des plaintes douces et tristes à la fois qui s'élevaient jusqu'à César et le suppliaient d'écouter sa Rome chérie : « Pourquoi abandonnait-il les dieux des ancêtres, les autels qui avaient retenti des acclamations de la victoire, lorsque le char du triomphateur roulait majestueusement dans la poussière? N'était-ce pas assez des barbares qui menaçaient les frontières de l'empire, et fallait-il que d'autres barbares vinssent briser les autels? » Rome était peuplée de dieux, leurs statues, chefs-d'œuvre de sculpture, s'élevaient sur les colonnes triomphales au milieu des places publiques, des cirques, des hippodromes et des portiques. Les bas-reliefs reproduisaient les scènes les plus riantes de l'Olympe, la chaste Diane et ses nymphes le croissant au front (2), Vénus sortant des ondes au milieu des tritons et des

(1) Les changements opérés par Dioclétien dans la magistrature aidèrent le mouvement chrétien; mais le patriciat demeurait à Rome comme puissance dominatrice.

(2) Les descriptions de la Rome antique ne manquent pas; mais, quand on veut se faire une juste idée d'une cité polythéiste, il faut passer quelques journées à Pompéia. C'est au milieu de ces grandes ruines qu'on peut s'inspirer sur le véritable caractère du paganisme.

naïades, le retour de Bacchus de son joyeux et fécond itinéraire dans l'Inde, entouré des satyres, et le vieux Silène accablé sous les pampres. A chaque stade des voies publiques, le dieu Priape recevait de populaires hommages; les jeunes filles, couronnées de fleurs, déposaient des guirlandes sur les autels; autour des trépieds, l'encens mêlé à la fumée des sacrifices embaumait l'air : Rome respirait le polythéisme. Cette sourde opposition de la vieille société avait forcé l'empereur Constantin à quitter l'antique capitale du monde pour ne plus la revoir. C'était une cité finie pour lui : avant son triomphe sur Maxence il y avait été insulté, outragé par la multitude, et le sénat le considérait presque comme un barbare qui avait abdiqué l'hellénisme (1).

Alexandrie, sur un autre point de l'empire, était devenue le centre de l'opposition polythéiste; les imaginations ardentes sous le soleil brûlant s'étaient abandonnées avec un entraînement nouveau au culte d'Osis et d'Osiris, grâce à ce vaste symbolisme qui tenait à la nature de l'Égypte, à son sol, au vaste fleuve, à son delta fertile, au mirage du désert. Plus les pratiques religieuses sont multipliées, plus les

(1) Zozime, liv. II. Il faut parcourir le musée de Naples, et le musée secret surtout, pour avoir une impression du culte et des mœurs polythéistes à Rome et dans l'Italie.

peuples se rattachent à une croyance avec ferveur; elles deviennent pour eux une habitude, une nécessité, comme les ablutions du corps et les petits soins de la vie, et nul culte n'offrait plus de prescriptions que celui de l'Égypte (1). C'était une religion de symboles et de pratique : chaque caractère hiéroglyphique était l'expression d'une pensée intime et profonde de l'esprit ou de l'âme; la majesté du culte était grande aux bords du Nil; les pompes tout extérieures se déployaient dans ces processions immenses telles qu'on les voit sur les bas-reliefs égyptiaques, et un peuple entier se groupait autour des images d'Isis et d'Osiris portés par les initiés sous le masque d'animaux sacrés (2). Chaque fois qu'un magistrat romain avait voulu toucher à ces célébrations antiques et populaires, une sédition avait éclaté dans Alexandrie, parmi cette population turbulente et animée par les formes religieuses. Si la philosophie railleuse du Portique avait pris en pitié ces pitoyables superstitions (3),

(1) Lisez les œuvres enthousiastes de toute l'école néoplatonicienne, et spécialement Jamblique, *de Mysteriis Egyptior.*, et la lettre de Porphyre *ad Anebonem Egyptium*.

(2) Consultez le *Panthéon égyptien* de Jablosky, 1750-1752.

(3) Ces superstitions faisaient dire à Juvénal :

. . . . Qualia demens
Egyptus portenta colat? crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin.
(Satyr. xv.)

les empereurs les faisaient respecter, parce qu'elles étaient la vie de ce peuple, et qu'il les défendait par la sédition.

Le christianisme, de son côté, avait fait de grands progrès dans Alexandrie, si bien que déjà, sous Adrien, il dominait une partie de la population. Un certain mélange de doctrines (les hérésies gnostiques) avait été le résultat de ce contact de deux religions si pleines l'une et l'autre de mystères et de cérémonies publiques; mais, en aucun cas, le polythéisme égyptien ne se fût laissé détrôner par la foi nouvelle sans résistance; il pouvait bien l'inoculer dans ses dogmes, l'accepter comme une modification dans le syncrétisme de l'école d'Alexandrie, mais il ne céderait pas sa possession antique comme ses monuments et ses phénomènes physiques; de là, je le répète, tant d'hérésies qui voulaient corrompre la foi simple et morale du dogme chrétien (1). Dès le IVe siècle, la Thébaïde s'était peuplée de fidèles, qui cherchaient par la solitude à échapper aux dissolutions d'Alexandrie et aux fureurs de ses habitants. Constantin lui-même ne devait toucher qu'avec une extrême précaution aux pratiques égyptiaques, car il aurait soulevé les riva-

(1) L'école gnostique de Carpocrate était évidemment d'origine égyptienne.

lités dans une des plus splendides cités de l'empire, le grenier de Rome et de Constantinople.

D'ailleurs, que se passait-il dans cette même cité d'Alexandrie où le christianisme, pour triompher, devait se montrer si pur, si pieusement inspiré? C'était précisément en Égypte que se manifestaient avec la plus ardente vivacité les disputes de l'arianisme (1). Aux subtilités de l'école se mêlaient des turbulences, des séditions, et les polythéistes devaient remercier les dieux immortels de voir ce culte nouveau aux prises avec Arius. Il y avait même ceci de particulièrement distinct dans le caractère des deux croyances, que le polythéisme à son déclin adoptait tout ce qui lui donnait un peu de vie dans son syncrétisme complaisant (2), tandis que la foi nouvelle s'épurait, se sanctifiait toujours, de manière à ne subir aucun alliage de tout ce qui n'était pas exactement conforme au symbole nicéen, la vérité religieuse proclamée et devenue la loi inflexible même dans le droit civil de Constantin (3). Puis au

(1) C'est surtout aux évêques d'Alexandrie que Constantin écrit ses lettres de concorde et de pacification, même après le concile de Nicée. Il dit des Égyptiens : Αλλα γαρ απαντων ειρηνομενομενων μενοις αιγυπτιοις αμικτος ην η προς αλληλους φιλονεικια.

(2) Ainsi, le culte de Mithra avait un faux baptême, l'eucharistie et la pénitence.

(3) Constantin fit même apposer son *sigillum* au décret du concile de Nicée.

sein de l'école d'Alexandrie, un principe de la plus vive opposition était proclamé contre l'exclusive domination de l'idée chrétienne.

Quoique la conversion de Constantin et son adhésion au concile de Nicée eût constitué une divine formule, l'école d'Alexandrie soutenait que la pensée restait libre dans l'examen des principes et que rien n'était encore acquis au christianisme. Dans cette école d'Alexandrie, deux sections apparaissent plus spécialement : l'une, qui reste païenne, se borne à expliquer les anciennes croyances par des mythes plus ou moins ingénieux sur les phénomènes de la nature, ses développements et ses instincts; ce symbolisme repousse l'idée chrétienne et se jette avec ardeur dans le supernaturalisme des esprits qui peuplent les éléments, l'air, l'eau, le feu (1). L'autre section de l'école de Lagides ne repousse pas le christianisme d'une façon absolue; elle l'accepte, pourvu qu'il daigne se ployer aux concessions faciles du polythéisme romain. Mais, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, les ennemis les plus ardents, les plus vifs qui s'élèvent contre le christianisme appartiennent à l'école d'Alexandrie (2). Du por-

(1) Voyez Porphyre, *de Antro Nympharum*.

(2) Les travaux modernes sur l'école d'Alexandrie sont fort nombreux : en les séparant de quelques idées fausses, ceux de M. de Matter sont remarquables.

tique des académies viennent la science qui analyse et compare, la raillerie qui poursuit et les calomnies qui flétrissent une croyance dans l'opinion; les néoplatoniciens, qui ont fixé le siége de leur enseignement dans Alexandrie, luttent avec l'idée chrétienne corps à corps, et lorsqu'ils voient l'impuissance de continuer la lutte sur ce terrain, ils appuient l'arianisme, qui est le côté sceptique de la foi nouvelle. Dès l'apparition d'Arius, il y a complicité entre l'école d'Alexandrie et les hérétiques pour se prêter un mutuel secours; ces deux opinions unies s'élèvent contre saint Athanase, la puissante physionomie orthodoxe de ce temps.

Le dernier centre d'opposition polythéiste dont j'ai parlé, Antioche, gardait le paganisme par d'autres causes, surtout par cette ardeur sensualiste qui allumait les imaginations sous un splendide soleil. Ce n'était point sans motif que le culte de Vénus et d'Adonis avait choisi les bois touffus de myrtes et de lauriers-roses au doux murmure de l'Oronte. Les rois macédoniens de Syrie y avaient élevé un temple à Apollon; le dieu s'y révélait une coupe d'or à la main. La fontaine de Daphné rendait des oracles (1).

(1) La statue d'Apollon était aussi grande que celle du Jupiter olympien : « Simulacrum in eo Olympiaci Jovis imitamento æquiparans magnitudinem. » (Ammien, XXII, 13.) Sur Antioche, comparez Libanius, *Antiochia*, orat. IX, et Sozomène, qui décrit le bosquet de Daphné, liv. V, chap. CVII.

Ce que le sensualisme avait de plus enivrant, l'amour de plus licencieux, s'était réfugié dans ces grottes profondes, pleines de mystères, où les baisers éclataient en bruit harmonieux, pour me servir des expressions de Properce (1). A chaque stade de la cité d'Antioche, des temples, des oratoires secrets, et dans ce sanctuaire les prêtresses, demi-nues, provoquaient les adeptes; les mœurs de Daphné étaient synonymes de la débauche (2). Les allégories, les symboles reproduisaient les scènes les plus riantes de la nature et des passions du paganisme, habitudes si merveilleusement en harmonie avec le climat, qu'elles ne pouvaient s'y modifier que par les austérités de la révélation. Antioche avait bien ses églises chrétiennes, antiques comme les apôtres; mais nul n'osait encore porter la main sur les bosquets de Daphné ou briser les symboles d'Astarté, la divinité phénicienne (3) chérie du peuple. Au sein de cette ville polythéiste, les écoles de philosophie païenne brillaient dans tout leur éclat. Le sophiste Libanius, dont la renommée retentissait

(1) C'est Pompée qui avait donné le plus d'éclat aux bosquets de Daphné : « Aliquantum agrorum Daphnensibus dedit quo lucus ibi spatiosior fieret; delectatus amœnitate loci et aquarum abundantia. » (Eutrop., VI, 14.)

(2) *Daphnicis moribus;* ce sont les expressions de Marc-Aurèle.

(3) Ou Αθασθη. Les anciens expliquaient ce nom par Αστροαρχη, reine des astres.

jusqu'en Occident, y enseignait les lois de la philosophie (1). Profondément ennemi du nom chrétien, il cherchait à réveiller dans les cœurs les ferments de la vieille foi polythéiste, en l'expliquant par les phénomènes de l'ordre physique et les mystères les plus ingénieux. Libanius, pourtant, n'était pas exclusif, et à ses leçons s'étaient formés des philosophes et des orateurs de l'Église. Son éloquence était douce à la fois et véhémente; Basile et Chrysostome enfants étudiaient à son école; ils conservèrent pour leur maître le plus tendre souvenir (2).

Au reste, sous le rapport philosophique, il fallait joindre aux grands centres d'opposition à la doctrine chrétienne, Athènes, dont les souvenirs étaient aussi païens que ceux de Rome, avec des caractères distincts d'examen et d'études rationnelles. Là vivaient puissants les antiques systèmes d'Aristote et de Platon, le Portique et les Académies. Si les études grecques n'avaient pas les ardentes et nuageuses doctrines de l'école d'Alexandrie, elles gardaient avec une certitude traditionnelle le principe de la philosophie pratique opposée à la révélation chrétienne, qui heurtait le scepticisme froid et raison-

(1) Libanius était né à Antioche en 314.

(2) Sur Libanius on ne peut rien ajouter à ce qu'a publié Reiske. Altembourg (1791-1797), 4 vol. in-8°. Voyez aussi Fabricius, *Biblioth. græc.*, liv. VII.

neur de la philosophie : les arts d'Athènes n'étaient-ils pas tous païens? témoin ces temples, ces immortelles statues, ces milliers de chefs-d'œuvre à chaque stade, à chaque portique!

Au sein de toutes ces écoles se trouvaient des intelligences d'élite qui attaquaient sans déguisement le dogme du Sauveur et la certitude de sa mission; les uns dans des ouvrages de philosophie transcendante, les autres dans des livres de chronologie et d'histoire (1). Le règne de Constantin n'avait pas assez de force politique, de persévérance et de conviction religieuse, pour imposer une commune opinion à tous les sujets de son empire. De là cette liberté de jugement qui s'appliquait à la vie du prince lui-même. Dans la solitude et le secret, bien des libelles se préparaient contre Constantin, comme une dernière vengeance du polythéisme pour flétrir son règne; car on ne pouvait pas donner un autre nom aux œuvres d'Eutrope et, jusqu'à un certain point, au livre d'Ammien Marcellin (2). Comme à toutes les époques de lutte

(1) Dans l'école historique du règne de Constantin, il y a des panégyristes et des faiseurs de libelles. Cette histoire du prince a donc toujours deux faces entre Eusèbe et Zozime.

(2) Eutrope, Aurélius Victor et Ammien Marcellin sont des historiens païens du IVe siècle, et par conséquent presque contemporains de Constantin. Zozime n'écrivait que dans la première moitié du Ve siècle.

et d'ardentes opinions, on ne procédait que par panégyriques et libelles; nul jugement calme, rationnel, historique; aucun milieu entre Eusèbe, l'admirateur, et Zozime, le peintre le plus cruel de la mémoire de Constantin. Il était impossible de croire qu'avec les forces dont il disposait, le paganisme n'essayât bientôt une lutte vigoureuse sous un chef qui se révélerait spontanément.

La force d'opposition au christianisme était de plusieurs natures : si elle partait du sein des écoles, alors elle se formulait en thèse rationnelle ou en moqueries sur les dogmes et les traditions; quelquefois elle empruntait le mysticisme coloré du nouveau platonicisme, qui donnait une teinte orientale et sainte à la mythologie païenne pour l'élever jusqu'à un système d'histoire, d'astronomie ou de panthéisme. Si l'opposition venait des vieilles traditions politiques, tout entière mêlée au polythéisme, alors elle s'appuyait sur les lois du sénat, du patriciat et des consulaires (1), tradition sacrée de la religion et de la politique de Romulus. Puis, enfin, comme dernier appui et soulevé avec toute l'ardeur de la multitude, les pontifes des temples, la foule qui se pressait autour de ce culte de plaisir et d'ivresse, de

(1) Symmaque fut longtemps l'expression du patriciat païen à Rome.

théâtre et de cirque. Le polythéisme n'avait-il pas son fanatisme qui naguère avait demandé le sang des chrétiens? La sédition était donc toujours prête à éclater au moindre édit du prince qui blessait les formes générales et les coutumes suivies. Il est besoin de profondément se pénétrer de cette situation du paganisme pour expliquer la politique précautionneuse de Constantin dans la première période de son règne (1).

La seconde est plus forte, plus vigoureuse, parce que le prince, plus sûr de son terrain, peut agir avec plus de liberté. C'est après le concile de Nicée, lorsque la formule religieuse est proclamée au sein de l'Église, que Constantin développe avec plus de sincérité et de puissance la pensée chrétienne; il a manifesté sa volonté d'une séparation nouvelle entre l'ancien monde et le nouveau par la fondation de Constantinople : cette ville ne vit s'élever aucun temple païen; les citoyens, par conséquent, qui venaient l'habiter, faisaient une sorte de profession de foi en Jésus-Christ (2). La cité recueillit bien quelques statues divines d'Apollon, de Vénus, d'Her-

(1) Il ne faut pas suivre avec une trop grande confiance historique le récit d'Eusèbe, qui suppose l'immédiate persécution dirigée contre le paganisme. Liv. III, chap. LV.

(2) C'est l'opinion de l'immense Ducange, à qui nous devons des notions précieuses sur la fondation de Constantinople. Bandiri a donné un plan exact de Constantinople dans son *Imperium orientale*.

cule, du Laocoon, mais seulement comme chefs-d'œuvre de la sculpture antique; exposées en plein vent sur les places publiques, le peuple ne dut les considérer désormais que comme les produits du génie, admirables par la beauté des formes, mais qui naguère avaient renfermé les démons (1). L'empereur attaqua moins la liberté de croyance que la forme matérielle du vieux culte; il suivit contre les temples païens le système que Dioclétien avait adopté contre les églises.

Le premier acte de souveraine puissance contre les temples fut osé en Palestine. Sous le règne d'Adrien, un oratoire destiné au culte de Vénus s'était élevé sur le lieu même du tombeau de Jésus-Christ, insulte du plaisir immonde à la douleur céleste. La statue de la mère des amours, en marbre de Paros, brillait sur la pierre sépulcrale du Sauveur; Constantin la fit enlever pour y rechercher les traces de la sépulture divine. Quand les précieuses dépouilles furent recueillies et les débris retrouvés, Constantin ordonna d'élever une église splendide sur le tombeau (2). La lettre qu'il écrivit à l'évêque

(1) Voyez le chap. XLVII, liv. II, d'Eusèbe : Οτι κατα ειδωλολατρειας εγραψεν.

(2) Οπως εν Ιεροσυλυμοις επι τω αγιω τε πω σωτηρος ημων αναςασεως ναον προςευκτηριον οικοδομειθαι προςεταξε.

Macaire est l'œuvre encore des saints pontifes qui entouraient l'empereur : « La grâce que le Seigneur nous a faite est si extraordinaire qu'il n'y a point de parole qui puisse dignement l'exprimer (1). En effet, qu'y a-t-il de si admirable que l'ordre de la Providence, par lequel il a caché sous terre, durant un si long espace de temps, le monument de sa passion, jusqu'à ce que l'ennemi de sa piété eût été vaincu? L'éloquence des anciens orateurs ne pourrait assez louer la grandeur de ce miracle. La sagesse éternelle est au-dessus de la raison. C'est pourquoi je me propose d'inviter tous les peuples à embrasser la religion chrétienne, avec une ardeur égale à l'éclat des événements merveilleux par lesquels la vérité de la foi est confirmée de jour en jour. Je ne doute pas que, comme ce dessein-là est connu de tout le monde, vous ne soyez persuadé que je n'ai pas de plus forte envie que d'embellir par de magnifiques bâtiments ce lieu qui, étant déjà saint, a été encore sanctifié par les marques de la passion du Sauveur (2). Le sépulcre a été délivré

(1) Voici l'intitulé de cette lettre : Νικητὴς Χωνσταντινος μεγιςος σεβαστος Μακαριω. C'est le formulaire impérial avec les évêques.

(2) Ce style est évidemment celui des évêques qui dirigeaient l'empereur : Αγιωτερον δι αποφανθεντα, αφ ου του σωτηριου παθοις πιςιν εις φως προηγαγεν οικοδομηματων καλλει κοσμησωμεν. C'est là un langage enthousiaste.

par mes labeurs du poids d'une idole immonde. Je remets à votre prudence de prendre les soins nécessaires pour faire en sorte que cet édifice surpasse en grandeur et en beauté tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde. J'ai donc chargé notre très-cher Dracitien, vicaire du préfet du prétoire et gouverneur de la province, d'employer selon vos ordres les plus excellents ouvriers à élever ses murailles; mandez-moi quel marbre et quelles colonnes vous désirez, afin que je les fasse conduire au lieu indiqué. Je serai bien aise de savoir si vous jugez que l'église doive être lambrissée ou non; car, si elle doit être lambrissée, on y pourra mettre de l'or (1). Faites savoir au plus tôt aux officiers que je vous ai nommés le nombre des ouvriers et les sommes d'argent qui vous seront nécessaires, le marbre, les colonnes et les ornements qui seront les plus beaux et les plus riches, afin que j'en sois promptement informé. Je prie Dieu, mon très-cher frère, qu'il vous conserve (2). »

J'ai plusieurs fois signalé le caractère religieux de ces lettres qui sortent de la gravité pourprée et souvent hautaine du protocole impérial; mais il

(1) Ει γαρ λακοναρία ειναι μελλοι δηνησεται και χρυσῳ καλλωπιθηνον το λειπομηνον.

(2) C'est toujours cette formule qui me fait croire que ces lettres étaient écrites par les évêques : Ο θεος σε διαφυλαζοι Αδελφε αγαπητε.

est impossible de supposer qu'elles aient été écrites en dehors des volontés de Constantin, et qu'elles ne soient pas l'expression de sa pensée souveraine. L'église du Sépulcre devint l'œuvre chérie de l'empereur, parce qu'elle avait été comme la source féconde de la foi; il la fit embellir de colonnes de marbre, de galeries en mosaïque, de lambris de bois de cèdre et d'or; il la cultiva comme une plante céleste (1). Eusèbe s'est longtemps arrêté à décrire le splendide monument élevé sur l'humble tombe; il s'enthousiasme de la piété de Constantin et, à cette occasion, il exalte le zèle de l'impératrice Hélène, la mère de l'empereur. Nul ne peut dire précisément quelle était l'origine d'Hélène (2) : les uns la font d'une condition élevée, les autres la considèrent comme à peine ingénue et libre. Quoi qu'il en soit de son mariage avec Constance Chlore, elle exerça sur son fils une grande influence, toute favorable au christianisme (3), que les femmes avaient toujours protégé. Très-avancée dans la vie déjà,

(1) Eusèbe parle surtout d'un superbe portique : Ον δη λιθος λαμπρος κατεςρωμηνος επ' εδαφοις εχοσμει μακροις πρι δρομοις ςοων εκ τριπλευρον πριεχομηνον. (Liv. III, chap. XXXIV.)

(2) Selon Procope, elle était née en 249, au bourg de Drépane, dans la Bithynie. Le nom de Drépane fut changé par Constantin en celui de Ηηληνοπολος.

(3) Sur des médailles de Constantin, on trouve *Providentiæ Aug.*, et comme exergue FLAVIA HELENA AVGVST.

elle résolut un voyage à la Terre-Sainte. La première des pèlerines (le moyen âge en fit éclore par milliers), elle mit une vive ardeur à visiter les lieux célèbres par tant de miracles de la foi; partout, son passage fut marqué par des fondations d'églises : un oratoire s'éleva bientôt à Bethléem, où était né le Sauveur du monde (1), et une autre église sur le Golgotha, où il était mort; voyage marqué par d'immenses largesses. Hélène combla de sa générosité les magistrats et l'armée, les centurions et les tribuns. Quand elle revint à Constantinople, elle était chargée de reliques précieuses : des langes qui avaient enveloppé Jésus enfant et du linceul qui l'avait couvert dans son tombeau. Mais le plus précieux des trophées, ce fut le bois de la vraie croix, que l'impératrice Hélène rapporta en triomphe de son long et pieux itinéraire (2), comme le plus noble et le plus saint des souvenirs. L'invention de la croix du Christ devint une fête consacrée pour la société des fidèles et pour le glorieux empereur lui-même, qui avait vaincu par ce signe les armées de Maxence. On peut dire que c'est sous l'influence d'Hélène que

(1) Χαι τοπος αυτου της ενσαρκου γηνησεως ονομαςι παρ Εβραζιοις η Βηθλεεμ εκηρυττετο.

(2) L'impératrice Hélène mourut fort âgée, à quatre-vingts ans : Χεδον που της ηλικιας αμφι τοις ογδοηκοντα ενιαυτοις διαρκεσασα, etc.

la piété fervente de Constantin se développa. Ce n'était point une femme vulgaire : intelligence active et forte, elle entraîna son fils dans la voie de compression pour les idées païennes, et de protection pour la foi jeune et glorieuse qui préparait une nouvelle société. A la politique indifférente de l'empereur, elle substitua un système ardent et dessiné, ce qui est souvent nécessaire pour le triomphe d'une cause. « Lorsque après une longue suite d'années, dit Eusèbe, Dieu eut agréable de l'appeler à un état plus heureux, elle fit, à l'âge de quatre-vingts ans (1), son testament ; elle laissa héritiers Constantin, son fils, et les césars, ses petits-fils, auxquels elle partagea les biens qu'elle possédait en diverses parties du monde. Elle mourut bientôt après, en présence de l'empereur, qui lui rendit toutes sortes de devoirs, l'embrassant et lui tenant les mains. Ceux qui jugeaient sainement en cette occasion, regardaient sa mort comme un passage d'une vie mortelle et misérable à une vie immortelle et bienheureuse (2). »

L'impulsion artistique donnée par l'impératrice

(1) Comparez Nicéphore, liv. VIII, chap. xxx.

(2) C'est la doctrine de la résurrection chrétienne dans sa plus large expression. Eusèbe ajoute : Ανεςοικειοῦτο γομην αντη ψυχῃ, επι την αφθαρτον και αγγελικην ουσιαν προς τον αυτης αναλαμβανομενη σωτηρα.

Hélène aux primitives constructions chrétiennes, Constantin la continue avec une ardeur infatigable : partout, dans sa cité chérie de Constantinople, il fit bâtir des oratoires, des chapelles pour honorer la mémoire des martyrs; les images se multiplièrent pour rappeler les souvenirs du christianisme. L'influence de l'art grec se manifeste, se renouvelle et se transforme incessamment. Ce grand peuple d'artistes ne pouvait concevoir un culte sans images, la foi en la Divinité sans la reproduction de ses œuvres par la ciselure, la peinture ou la sculpture. A Constantinople on voyait sur les fontaines, au milieu du marché, les images du bon pasteur, copiées sur les premiers monuments de l'art chrétien, même dans les catacombes; puis, Daniel dans la fosse aux lions, tout en cuivre doré (1). L'empereur fit mettre sur les lambris de son palais un grand tableau de la Croix, enrichie d'or et de pierreries; à Nicomédie, à Antioche, par ses ordres de vastes églises s'élevèrent. Près du chêne antique de Mambrée, où les juifs saluaient la demeure d'Abraham (2), il ordonna de bâtir un pieux oratoire, et à Héliopolis, consacré au culte de Vé-

(1) Τον τη Δανιηλ σην αυτοις λεουσιν εν χαλκῳ πεπλασμενόν, χρυςου τε πεταλοις εκλαμποντα.

(2) Εν ῷ τον Αϐρααμ την εςιαν εχηκεναι μανθανομην πεντοιως υπω τινων δεισιδαιμονων μιαςνεαθαι φησιν.

nus, une basilique dut jeter son dôme aux cieux; manifestation publique d'une croyance chère à tous et à l'empereur plus qu'à tout autre.

Mais ce qui marqua le commencement de la ruine publique du paganisme, ce fut le système de démolition des monuments. Il y eut des temples dont l'empereur fit ôter les portes; il en fit découvrir d'autres de leurs lambris pour les transporter dans les sanctuaires chrétiens. Il ordonna aussi d'enlever les statues sacrées, pour les exposer aux yeux du public sur les places de Constantinople. Le peuple regardait avec indifférence déjà, d'un côté de l'Hippodrome, l'Apollon Pythien, et de l'autre, l'Apollon de Sminthe. Les trépieds de Delphes étaient dans le cirque, pêle-mêle avec les bornes milliaires; les muses de l'Hélicon furent transportées au palais (1); enfin, toute la ville impériale était remplie de statues de cuivre et de bronze (2). « Pour les statues d'or et d'argent, voici de quelle manière il en ôta l'usage, dit Eusèbe : les officiers de l'empereur obligèrent d'abord les

(1) Τους εν Δελφοις τριποδας. Τας δε ελικωνιδας Μουσας εν παλατιῳ.

(2) Ces statues y restèrent debout jusqu'au XI[e] siècle. Les croisés les trouvèrent encore sous le règne d'Alexis, et, lors de la prise de Constantinople, ils en firent de la monnaie. Voyez Nicétas, liv. X, et les douleurs artistiques qu'il exprime.

pontifes de les tirer des lieux les plus secrets où ils les avaient cachées ; ils dépouillèrent ces idoles de leurs vêtements et découvrirent leur laideur à tout le monde ; ils mirent à part ce qu'elles avaient de plus précieux, fondirent l'or et l'argent pour le trésor, et laissèrent aux païens ce qui n'avait aucune valeur (1). L'empereur fit transporter en même temps les statues qui n'étaient que de cuivre et de bronze. Ainsi tous ces dieux, si fort célèbres par la fable de la Grèce, furent liés et menés comme des esclaves (2). »

Cet enlèvement des statues fut un acte souverain, une mesure de vigueur contre les temples païens. L'empereur Constantin se sentait sans doute assez fort pour agir sévèrement contre le système qui avait méconnu son pouvoir et raillé ses convictions. Il n'avait plus à ménager le paganisme : la religion antique qui avait tant persécuté les chrétiens pouvait-elle se plaindre des représailles ? Une grande tristesse se manifesta au sein du polythéisme lorsque les officiers du palais exécutèrent ces ordres dans leur plus grande inflexibilité, tou-

(1) Je crois qu'Eusèbe attribue à Constantin seul ce qui fut le résultat d'un système suivi depuis Constantin jusqu'à Constance.

(2) C'est avec ce mépris que l'historien ecclésiastique traite les dieux vaincus : Δεσμιοι δητα και οἱδε μυθων· θεοι γεγηρακοτων, τριχωυφασμασιν, ηγοντο πριβληθεντες.

tefois en cherchant des prétextes dans les principes de bien public (1). Dans la Phénicie on voyait un temple consacré à Vénus, non point au milieu d'une ville bruyante et peuplée, mais dans un bois touffu sur le revers du Liban, séjour de délices où le culte des amours dominait tous les autres; l'empereur ordonna de le démolir, en s'appuyant sur la nécessité de maintenir les bonnes mœurs (2) dans l'empire et d'empêcher ces prostitutions publiques qui déshonoraient la police morale d'un État. Ce fut donc moins ici une mesure religieuse qu'un acte de bonne administration publique, et les prétextes ne manquent jamais pour justifier les actes du pouvoir. Un motif également de police détermina la démolition du temple d'Esculape en Cilicie : les prêtres vendaient des remèdes aux gens crédules qui croyaient aux cures merveilleuses par les simples paroles du dieu. Constantin prohiba ce trafic sur des motifs de santé publique, qui ne permettaient pas de livrer la vie d'un homme à des ignorants ou à des fanatiques (3).

(1) Code Théodosien, liv. XI.

(2) Le soleil ne pouvait voir, dit Eusèbe, de telles indignités : Οὐκ αζιον ειναι ἥλιον αυγων τον τοιον δε νεων εκρινεν.

(3) Les paroles de l'édit sont curieuses : Δι εναργους δεγ᾽ αφετης τον αυτου σωτηρος, αντορριζος και ο τη δε νεως ανετρεπετο, ως μη δι ιχνος αυτότι της εμπροθεν πριλελειφθαι μανιας.

Il résulta de ces mesures prises contre les temples et les oratoires des dieux une tendance plus ferme vers le nouveau culte. L'exemple de l'empereur détermina plus d'un de ses officiers à saluer le christianisme ; un grand nombre fut entraîné à la vue de ces dieux qui ne manifestaient pas leur colère en présence de tant d'outrages accomplis contre leur simulacre. Le brisement des statues, l'invasion des sanctuaires sacrés par les soldats (1), sans que le tonnerre se fît entendre et que la foudre éclatât sur les profanateurs, désabusa les plus ardents sur la véritable puissance de ces immortels. « Ils avaient justement sujet de s'en moquer, dit Eusèbe, parce qu'ils découvraient les ordures si longtemps cachées sous la beauté extérieure des formes; ils ne voyaient au dedans que des os pourris, des lambeaux d'étoffe, de la paille et du foin. Ils virent ainsi qu'il n'y avait ni démons, ni divinités pour rendre les oracles. Voilà pourquoi il n'y eut pas de caverne si noire, si profonde, dans laquelle n'entrassent ceux que l'empereur avait envoyés pour extirper les restes de l'idolâtrie (2); ils y mar-

(1) Ces soldats se permettaient toute sorte d'excès contre les dieux vaincus : Αϐατά τε και άδυτα, ιερων τετα ενδοτατω ςρατιωτικοις κατεπατειττο βημασιν.

(2) Διὸ δη προχειρως τοις εκ Βασιλεως κατα πεμφθεὶσι, παν σκοτεινον αντρον και πας απόρρητυς μυχος, βατος ην.

chaient sans crainte et comme dans le lieu le plus profane. » Ainsi s'exprime un témoin oculaire, et, je le répète, l'empereur, avec une certaine habileté, n'attaqua d'abord que les lieux témoins d'un scandale : les temples de prostitution, les oracles qui pouvaient menacer la santé publique en vendant des philtres ou des drogues, ou entraîner le peuple à des actes de fanatisme, tels que les processions bruyantes où le phallus était porté en triomphe, insultant ainsi la pudeur publique. Le paganisme fut attaqué par ses excès, par ses outrages aux bonnes mœurs, par son esprit de tumulte et de sédition. Partout donc on voit Constantin poursuivre ces déréglements hideux par des actes qui rentraient dans les devoirs d'une bonne police sans toucher directement la question religieuse.

Ces actes de répression excitaient les murmures des philosophes et des ardents du paganisme. La haine que Zozime (1) voue à Constantin provient évidemment des préférences de l'empereur pour les prêtres et les évêques chrétiens : « Pourquoi a-t-il touché aux croyances antiques? Ce qui paraît une prostitution est un symbole du mystère de la génération universelle et de la reproduction des

(1) Zozime écrivait longtemps après ce règne, et sa haine survécut à la vie de Constantin.

êtres. » Aux yeux des philosophes néoplatoniciens Vénus est le principe de vie et d'animation dans un univers d'harmonie et d'amour (1); les sacrifices que lui adressent les jeunes filles et les femmes étaient un souvenir et un hommage à la fois : « N'est-ce pas l'amour qui anime et vivifie le monde? » Implacable pour Constantin, Zozime n'omet pas de calomnier un seul acte de sa vie; il les envenime ou les accuse tous avec une sévérité inflexible. L'empereur a quitté Rome pour sa nouvelle cité; Constantinople va désormais absorber les richesses de l'empire. La flotte d'Alexandrie y porte des blés, et l'empereur en donne au peuple quatre-vingt mille mesures par jour, avec du vin, des viandes, au préjudice de Rome délaissée. Pour assurer ces magnificences, Constantin créa de nouveaux tributs. Zozime dit qu'on les levait, au milieu des larmes de la population, à coups de fouet; pour les acquitter, les pères vendaient leurs enfants, les mères prostituaient leurs filles (2). L'implacable historien accuse encore l'empereur d'avoir détruit les institutions

(1) L'Αφροδιτη des Grecs. Elle était surtout appelée *Genitrix* par les mystagogues.

(2) Eutrope est encore plus sévère dans le jugement qu'il porte sur Constantin, X, 6, et Aurélius Victor est implacable; après avoir dit que, pendant les dix ans de sa vie de païen, il avait été grand, il ajoute : « Duodecim sequentibus latro, decem novicibus papillus, ob immodicas profusiones. »

civiles et militaires qui protégeaient la force et la grandeur de l'empire romain; il retira la puissance aux préfets du prétoire, la première dignité dans l'État depuis Tibère; en leur lieu, il institua les patriciats, charge honorifique sans fonctions; il amoindrit le pouvoir des deux chefs de troupes, qui, dans les camps retranchés, protégeaient les frontières contre les barbares, et tout cela pour grandir son pouvoir et satisfaire l'insatiable luxe de son palais; Zozime n'ose ajouter : « et pour répondre aux idées de sa foi (1). »

La pensée historique de Zozime est donc de prouver que la décadence politique et morale de l'empire date de cette résolution inattendue de Constantin qui le porte à renier le vieux passé de Rome; il présente le prince comme un barbare efféminé qui ne fit plus rien désormais que d'odieux dans sa famille et pour le gouvernement de la société. Mensonge, car nul ne poursuivit avec plus de vigueur la guerre sur les frontières, nul n'apporta plus de sollicitude dans l'administration de l'empire. Constantin dompte les Goths, les Sarmates et affranchit l'empire du tribut envers les peuplades bar-

(1) Zozime, X. Quant au changement dans les dignités dont parle l'historien, c'est un fait constaté par les lois de Constantin; il fut nécessité par la modification dans la forme même du gouvernement.

bares (1). C'est un esprit actif, qui, tout en ménageant l'ancienne société, sent bien qu'une jeune idée arrive puissante, et qu'il faut lui faire la part large et forte, si l'on ne veut qu'elle la prenne de son propre chef. La foi de Jésus-Christ lui paraît si profondément liée à sa vie politique, qu'il écrit à Shapor (2), roi des Perses, pour faire cesser la terrible persécution que les satrapes font subir aux fidèles adorateurs de la croix. La prédication s'était étendue, en effet, de la Syrie dans le vaste bassin de l'Euphrate au delà de Nisibe; elle y avait vécu paisible jusqu'à l'époque où la conversion de Constantin vint lui donner un caractère politique en la liant à l'esprit de conquête.

Shapor crut voir désormais un concert mystérieux entre les populations chrétiennes de l'Orient qui pourrait favoriser la puissance romaine. Les mages et les satrapes lui firent comprendre que les peuples chrétiens se détacheraient de sa domination pour obéir à celle de Constantin (3). Il y avait un côté vrai dans les craintes des mages; la com-

(1) Comparez Idat., *Chronic.*, 332; Anonym. Vales.; *Socrat.*, liv. I, chap. XVIII; Sozom., liv. I, chap. XVIII. Gibbon a nié ces victoires, qui sont constatées même par les numismates. Eckhel rapporte une médaille constantinienne : VICTORIA GOTHICA. (*Ant. num. veter.*, t. VIII, p. 90.)

(2) Shapor ou Shah-Por II est le fils d'Hormidas II; il régnait en 310.

(3) La persécution des Perses contre les chrétiens est de 340.

munauté des idées chrétiennes créait un parti à Constantin dans l'Asie, et l'on voit les Arméniens déjà se prononcer pour lui. La guerre même entreprise par l'empereur contre la Perse garde ce caractère religieux. Dans la lettre pourprée qui la précède, Constantin ne dissimule pas à Shapor sa ferveur pour le christianisme : « Je fais profession de la foi qui enseigne à n'adorer qu'un seul Dieu (1), à la faveur duquel je suis parti des bords de l'Océan, et j'ai donné espérance à l'empire de se voir bientôt délivré de ses disgrâces ; les provinces qui gémissaient sous la domination des tyrans ont trouvé un libérateur. Je publie donc la grandeur de ce Dieu qui m'a secouru. Je déteste l'effusion du sang (2), la mauvaise odeur qui sort des entrailles des victimes. Dieu ne saurait souffrir que les hommes abusent des biens qu'il leur accorde pour leur usage. Il ne demande qu'une âme pure et une conscience irrépréhensible. Ce Dieu est le Seigneur et le père de tous les hommes (3) ; il n'a chassé que les persécuteurs ; il réunit peu à peu les peuples à

(1) Cette expression est à remarquer après la profession de foi du concile de Nicée : Τουτον τοῦ θεοῦ τ δυναμεν εχων συμμαχον εκ του περεντων του οκεανου αρζανηνος, etc. Il semble que Constantin veuille justifier sa foi par les succès politiques.

(2) Constantin savait que les mages proscrivaient les sacrifices sanglants. Cette épître était capable de produire une vive impression.

(3) Constantin dit à Shapor : Πατερα Θεον ελεω και ευ μῆννη.

une même croyance. Je mets les chrétiens de nos provinces sous la protection de votre clémence ; je vous supplie de leur faire sentir les effets de votre douceur et de votre bonté (1). » Cette lettre était à la fois un exposé de la doctrine chrétienne, formulée de manière à ce que la religion de la Perse pût la comprendre et l'accepter, en même temps qu'une requête impériale pour obtenir la protection en faveur des chrétiens et offrir celle de l'empereur aux sujets de Shapor; double tendance qui devait au contraire exciter les plus vives alarmes au sein du magisme.

Le christianisme, qui avait déjà vaincu le vieux culte païen, ne briserait-il pas la foi spiritualiste des mages comme il avait renversé le polythéisme romain? Dans les actes des martyrs de la Syrie qu'a publiés Assemani (2), on voit cette pensée dominer. Shapor redoute la fraternité universelle qui traverse les frontières pour s'imposer à tous les peuples. A ses yeux, le christianisme est comme une empreinte nouvelle de la domination des empereurs romains ; Shapor fait massacrer ceux qu'il considère comme des rebelles, si ce n'est dans le présent, au moins dans l'avenir, et c'est à la suite

(1) Cette épître porte dans le manuscrit ce titre : Αντιγραφον πρὸς τον βασιλεα περσων.

(2) Assemani, *Act. sanct. martyr. oriental.*; Roma, 1748.

de cette persécution que la guerre devient imminente entre Constantin et Shapor (1). Un premier caractère se produit au milieu de ces préparatifs d'hostilités entre l'empire byzantin et la Perse, c'est que le roi et les peuples de l'Arménie se prononcent immédiatement pour Constantin. Ce sont d'antiques chrétiens dont la foi date de la prédication de Jésus-Christ. Il peut y avoir des récits apocryphes sur l'origine de cette conversion, mais, depuis le premier siècle, les Arméniens ont une succession d'évêques et de prêtres, ce qui ne laisse aucun doute sur l'antiquité de leur foi. L'Arménie fut un des berceaux du christianisme d'où la révélation se répandit ensuite dans la Perse et l'Inde.

La vie religieuse de Constantin se développe dans ces conditions politiques; et au milieu de cette lutte de croyances viennent se placer ses deux crimes de famille que l'histoire lui reproche, la mort de son fils Crispus (2) et de sa femme Fausta. Il y eut encore une autre existence bien rapidement ravie, celle du jeune Licinius, à peine âgé de douze ans.

(1) Il y avait même sur les frontières de la Perse des provinces entièrement chrétiennes; l'Adiabène reconnaissait la foi de Jésus-Christ : Κλεμα δε τουτο Περσικον ως επιπαν χριστανιζον.

(2) Suidas, pour exprimer le jugement porté contre Crispus, se sert du privatif Ακριτως, sans procès, sans justice.

Nul ne peut excuser ces violences, qui firent comparer ce règne à celui de Néron (1) par les écrivains polythéistes, ennemis de Constantin ; mais il faut croire qu'à côté de ce drame domestique, incestueux et sanglant, il y eut des causes politiques qui sont restées mystérieuses. Presque tous les fondateurs d'empire ont eu à sévir d'une manière fatale contre leur fils et leur successeur. Cela s'explique : la vieille société se groupe autour de l'héritier du trône pour protester contre les innovations. A côté du drame privé, je crois donc qu'on peut voir un complot politique. Crispus rêvait peut-être le rôle que Julien accepta plus tard dans toute sa puissance, celui du dernier défenseur du paganisme contre le culte nouveau (2). L'antique religion de la patrie avait besoin d'un protecteur et d'un chef qui garantît son existence, défendît ses principes et les mœurs des ancêtres. Crispus accepta sans doute ce rôle des mains de la philosophie et des pontifes ; il succomba dans cette œuvre, et ce crime d'État fut enveloppé dans une accusation de palais. Rien

(1) Zosime, l'ennemi personnel de Constantin. Sidoine Apolinaire, liv. VIII, rapporte ces deux vers, qui furent trouvés sur la porte du palais :

Saturni aurea sæcula quis requirat?
Sunt hæc gemmea, sed Neroniana.

(2) La version de Zosime est évidemment inspirée par la haine, liv. II, p. 104. Eutrope dit de Constantin cette généralité : « Interfecit numerosos amicos. » (XX, 6.)

d'étonnant que la popularité de Crispus, dans la Rome polythéiste surtout, soulevât le peuple contre l'empereur qu'il poursuivait de ses sarcasmes (1). Rome avait placé ses espérances dans Crispus, qui devait relever ses temples, ses oratoires chéris, où mille hécatombes seraient offertes aux dieux immortels. Zozime s'arrête avec la plus vive indignation sur cette mort de Crispus, pour la dénoncer au monde comme un acte néronien; Eusèbe la passe sous silence (2): nouveau témoignage de ce que devient l'histoire en temps de partis; les uns exagèrent, les autres cachent les événements et les faits; tous les présentent selon leurs intérêts et leurs passions. Entre l'apothéose et les gémonies il n'y a pas de milieu.

Au reste, le caractère chrétien de la politique de Constantin se développe avec une plus haute franchise à mesure que son pouvoir se consolide et que sa nouvelle capitale grandit aux dépens de Rome. Il veut que tous sachent qu'il élève pieusement ses mains vers le Très-Haut, et il se fait ainsi représenter sur des broderies d'or et de soie (3); ces

(1) Zozime, liv. II, p. 105. Les Romains ne pardonnaient pas la fondation de Constantinople et l'abolition des vieux sacrifices.

(2) On n'en trouve nulle trace, soit dans l'histoire de l'Église, soit dans la biographie de Constantin écrite par Eusèbe.

(3) Εν αυτοις δε βασιλειοις κατα τινας πυλας εν ταις εις τὸ μετεωρον των προπυλων αναχειμηνουαις εικόσιν, εςως ορθιος εγραφετο,

peintures on les voyait partout, dans les palais et les églises. En même temps il défendit que ses images fussent jamais exposées dans les temples des dieux du paganisme, selon la coutume impériale. La prière fut un usage de son palais, et le dimanche (le jour du Seigneur) était célébré en grande pompe. Les vieux légionnaires, qui restaient païens de cœur et d'esprit, avaient sans doute la faculté de s'absenter du sacrifice chrétien; mais, tous réunis dans les plaines et sous la tente, ils devaient réciter une prière philosophique pour élever leur âme à Dieu : « Nous reconnaissons que vous êtes le seul Seigneur et nous implorons votre secours. Conservez-nous Constantin, notre empereur, en possession de la santé et de la victoire, avec les trois princes césars, ses enfants (1). » Si cette prière n'était pas encore chrétienne, elle n'était déjà plus polythéiste; c'est par le culte de l'unité de Dieu que l'empereur voulait doucement entraîner les esprits vers les vérités de Jésus-Christ, transition simple et naturelle. Le dimanche, pour les païens, était le jour consacré au soleil; ils n'abju-

ανώ μην εις ουρανον εμβλεπων. Τω χειρε δυ εκ τεταμενος εν χοιμενον χηματι.

(1) La prière est plus longue, mais le passage principal est celui-ci : Τον η μετερον Βασιλεα Κωνσταντινον, παιδας τε αυτου θεοφιλεις, εσπι μηκισον ημιν βιον, σωον και νικητην φυλαττεθαι ποτνιωμηθα.

raient pas leur foi en s'adressant à un seul Dieu ; le Jupiter n'était-il pas le maître des dieux et des hommes, même dans la langue d'Homère, et l'école d'Alexandrie n'en parlait pas d'autre? Désormais, plus d'étendard déployé pour les dieux immortels, la croix partout sur les bannières et les boucliers des vieilles légions. Ce fut par un effet de ce zèle que Constantin défendit les cérémonies abominables et les combats de gladiateurs. Les habitants d'Alexandrie avaient consacré au culte du Nil certains hommes efféminés (1), Constantin fit une loi pour défendre ces mutilations. « Comme ce peuple superstitieux se figurait que le Nil n'inonderait plus la terre depuis que son culte avait été aboli, Dieu fit voir tout le contraire en faveur de notre religion; car, aussitôt que ces hommes impurs eurent été expulsés de toutes les villes, le Nil sembla témoigner de sa joie par l'abondance de ses eaux fécondes (2). »

Par ces témoignages de l'histoire, on peut se faire une juste idée de la politique générale de Constantin; elle se résume en une véritable lutte contre le paganisme, lutte hésitante d'abord, puis ferme, ha-

(1) Le texte d'Eusèbe dit : Τοις δε κατα Αιγυπτον αυτην τε την Αλεξανδρειαν, τον παρ' αυτοις ποταμον δι ανδρων εκτεθηλυμενων θεραπευειν εθος εχουσι, νομος κατεπεμπετο, etc.

(2) Eusèbe, liv. IV, chap. XXII.

bile, qui sait tenir compte des faits et ne heurte pas les opinions existantes. Le prince veut doucement convaincre les imaginations et les cœurs; peu de violences, si ce n'est contre les sacrifices impurs et les mauvaises coutumes; et, en cela, il ne fait que l'office de la vieille censure romaine, à laquelle l'Évangile a succédé en l'épurant.

Ce règne paraît, au reste, dominé par l'épiscopat et par la législation des conciles qui préoccupent si particulièrement l'attention de l'empereur: c'est la force chrétienne favorable à son pouvoir; toutes les autres lui sont hostiles. Si le paganisme a ménagé la première partie de sa vie, si les panégyristes ont épuisé leur verve et leurs louanges sur la campagne des Gaules ou d'Italie et la magnificence de Constantin envers Trêves et Cologne (1), leur rôle s'arrête là. Depuis la fondation de Constantinople et les actes impériaux plus particulièrement dirigés contre le paganisme, les écrivains de cette opinion attaquent la vie de Constantin dans toutes ses faces avec amertume et colère; ce n'est pas seulement le tribun Ammien Marcellin, brave soldat sous la tente, ou bien l'aigre Zozime qui énumère avec complaisance les crimes de l'empereur,

(1) Les panégyristes ne poussent pas au delà de la lutte contre Maxence et la bataille du pont Milvius. Voyez *Paneg. veter.*, in-f°.

mais encore Eutrope, si calme, et Aurélius Victor, magistrat consulaire dévoué aux dieux immortels (1). Les uns formulent des calomnies, les autres se bornent à des plaintes, à des gémissements sur la destinée qu'a faite l'empereur au culte des ancêtres, et, vieux patriotes, ils attribuent à ce changement de croyance toutes les calamités qui menaçaient l'empire, la peste, la famine, l'invasion des barbares à peine contenue par les camps militaires des légions sur les frontières de l'empire.

Pourtant Constantin, tout favorable qu'il est au christianisme, n'attaque point directement les priviléges et les droits de l'antique religion. Les temples qu'il détruit, je le répète, sont ceux dont la morale s'offense et la police s'effraie (2), les lieux de prostitution consacrés à Vénus, le sanctuaire d'Esculape où se vendaient des philtres et des remèdes qui pouvaient altérer la santé publique. Les autres temples sont respectés. On trouve même dans les lois de Constantin un rescrit tout favorable aux pontifes païens de Carthage et au culte des dieux; leurs priviléges leur sont conservés comme aux plus beaux temps de Trajan et d'Adrien. S'il donne

(1) C'est spécialement dans ces sources que Gibbon a puisé pour écrire son pamphlet contre la période constantinienne et son chapitre XVIII.

(2) Socrate, liv. I, chap. XVIII; Sozomène, liv. II, chap. XLII.

des récompenses ou loue publiquement les cités païennes qui adoptent avec spontanéité, par suite de son exemple, le christianisme, ou s'il s'allie aux peuples qui embrassent sa foi, il respecte les privilèges des autres cités, telles que Rome, Antioche, Alexandrie, plus profondément attachées au culte des ancêtres (1). Le système de Constantin est, au point de vue politique, un vaste projet de conciliation entre toutes les opinions ardentes, pour les confondre dans le bien général de l'empire; il voudrait éviter les heurtements de la guerre civile et de la sédition. Dans les choses religieuses son pouvoir n'est pas assez fort pour oser l'unité, et, au concile de Nicée, il se détermine toujours par le conseil des évêques. La politique de Constantin, comme celle de tous les pouvoirs de transition, ménage les intérêts et les consciences par un vaste syncrétisme; seulement, il imprime fortement la tendance chrétienne à la société, parce que c'est la politique de son pouvoir et la conviction de son âme (2).

Ce système de ménagements, Constantin le suit dans le christianisme même et à l'égard des di-

(1) Seulement il défendit les pratiques abominables de l'idolâtrie, selon Socrate, liv. II, chap. XVII.

(2) Pour écrire l'histoire attentive de la destruction des temples et du culte païen, il faut lire Libanius, *Orat. pro templis*, avec les notes de Godefroy.

verses sectes qui corrompent la foi. Le concile de Nicée n'a pas tout fini; s'il a posé une série de dogmes, un symbole, selon l'expression légale, il n'a pas éteint l'arianisme avec sa force d'unité et sa destinée philosophique qui plaît aux esprits graves, aux déistes purs, ennemis de la révélation et de l'incarnation divine. Arius, frappé d'anathème par le concile, ne s'est pas soumis; il a pour lui des évêques, des clercs orgueilleux et tenaces; sa doctrine est populaire, et, à son tour, il tient des conciles (1) ou formule des symboles que la multitude vient écouter.

L'adversaire le plus actif d'Arius est Athanase, le secrétaire même du concile de Nicée, dont l'admirable dévouement poursuit avec inflexibilité la doctrine arienne. Voici donc deux partis hostiles, personnifiés en deux hommes également fiers et inflexibles, tous deux pénétrés de la vérité de leur symbole, Athanase et Arius. Au milieu de ces caractères hautains, l'empereur est forcé de se prononcer. Au concile de Nicée, la doctrine d'Arius a été condamnée dans la consubstantialité du Verbe, et Constantin ordonne l'exécution des actes de ce concile. Arius est frappé d'exil. Mais faudra-t-il

(1) Voir la curieuse lettre de Constantin au concile de Tyr : Νικητης Κωνσταντινος μεγιςος σεβαστος, τη αγια συνοδω τη κατα τυρον.

aller aux conséquences extrêmes qu'en tire saint Athanase, et, par conséquent, poursuivre d'une façon absolue tous les partisans de l'arianisme? Constantin, l'esprit conciliant (1), se place au milieu d'un tiers parti que conduit Eusèbe de Césarée; c'est ce qui explique auprès de l'empereur la puissance de cet évêque éclairé, savant, et le doute qui s'élève encore aujourd'hui sur son orthodoxie. Eusèbe est d'une condescendance générale pour les dogmes : tout en demeurant dans le symbole de Nicée, il ne condamne pas d'une manière inflexible toutes les idées d'Arius, surtout il ne veut pas qu'on le persécute; esprit très-régulier, sans système inflexible, Eusèbe devient le conseil le plus intime de l'empereur. Évêque de Césarée, il refuse l'épiscopat d'Antioche, plus riche et plus vaste; s'il conseille de sévir contre les valentiniens, les carpocratiens, hérétiques aux mœurs dissolues, il veut qu'on use des plus grands ménagements à l'égard des ariens, parti philosophique très-dangereux qui ne jette qu'une perturbation dans le dogme sans dépraver les mœurs chrétiennes (2). Eusèbe a donc

(1) Eusèbe le représente comme très-embarrassé dans cette paix qu'il veut donner à l'Église. Les évêques, selon lui, n'avaient pas cet esprit de concorde désirable dans l'œuvre de la paix.

(2) Les ariens se perdirent par leurs divisions sans cesse renouvelées. On compta parmi eux jusqu'à vingt-deux sectes. Saint Hilaire constate

toute l'estime de Constantin, qui l'environne de respects; quand il parle, l'empereur se tient debout; il lui écrit les lettres les plus amicales, les plus flatteuses, comme au sage conseiller de ses mesures tolérantes (1) : « Outre le plaisir singulier que j'ai pris à lire votre livre, j'ai admiré l'ardeur avec laquelle vous vous appliquez à l'étude et la louable émulation de surpasser les autres savants, et j'ai ordonné, comme vous le souhaitiez, qu'il fût publié et mis entre les mains de toutes les personnes qui ont un zèle sincère pour notre religion : la joie avec laquelle je reçois ces riches productions de votre esprit vous oblige à m'en présenter souvent de nouvelles. Cette estime que je fais de vos ouvrages montre que, quelque difficulté qu'il y ait à conserver leur beauté en les mettant en une autre langue, le scribe qui les a traduits en latin n'a manqué ni de fidélité ni d'élégance (2). Je prie Dieu, mon très-cher frère, qu'il vous conserve. » Le crédit d'Eusèbe vient donc de sa science et de sa modéra-

combien l'arianisme était étendu : « Absque episcopo Eleusio et paucis cum eo, ex majore parte Asianæ decem provinciæ vere Deum nesciunt. » (Hilar., *de Sinod. sive de fid. oriental.*, 163.)

(1) Ces épîtres portent toujours cette suscription : Νικητης Κωνσταντινος μεγιςυς σεβαστος Ευσεβιω.

(2) La langue usuelle de Constantin était le latin; il parlait difficilement le grec. Sa jeunesse militaire et barbare s'était passée dans les Gaules.

tion ; c'est encore lui qui, par esprit de tempérance, prépare la réunion d'un concile à Tyr, concile qui ne fut point universel et ne comprit que les évêques de la Syrie et de l'Égypte, provinces spécialement agitées par les tumultes de l'hérésie. C'est le souci de toute la vie de Constantin que de ramener l'Église à l'unité (1).

L'empereur écrivit lui-même aux Pères du concile de Tyr ; il ne le présida point, comme il avait fait à Nicée, parce que le caractère de cette assemblée, pas plus que celui du concile de Jérusalem, n'était universel, et que son but officiel n'était que la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre. Embellir Constantinople, la ville chrétienne peuplée de belles églises, telle est la préoccupation de l'empereur, que la vieillesse saisit après une vie si agitée. Il partage son empire à mesure que son bras s'affaiblit ; il groupe ses fils autour de lui (2), et en même temps il élève, en l'honneur des saints apôtres, une basi-

(1) Depuis le concile général de Nicée, les bénédictins (*Art de vérifier les dates*) comptent les conciles suivants :

330. Alexandrie. — Carthage.
332. Antioche.
334. Césarée.
335. Tyr.

Mais ce sont des assemblées particulières.

(2) Voir Nicéphore, liv. VIII, chap. LIV.

lique immense à Constantinople, et, dans cette église, il désigne son tombeau; le pressentiment de la mort lui arrive comme à nous tous, et lui fait hâter son œuvre. Quand elle secoue devant lui son voile funèbre, Constantin songe à son baptême : saisi du frisson de la fièvre aux Thermes d'Hélénopolis, il s'agenouille dans l'église des Martyrs pour demander pardon de ses fautes et reçoit la première imposition des mains et l'ablution sainte (1).

Pour s'expliquer ce baptême si tardif, il faut revenir aux usages primitifs de l'Église, qui ne conférait les sacrements qu'à l'âge de raison. A cette époque, où il y avait tant de néophytes qui se séparaient de la superstition ancienne pour embrasser la foi de Jésus-Christ, il n'était pas rare de voir des vieillards, au lit de la mort seulement, demander le baptême, et l'Église le leur conférait après l'examen et l'imposition préalable. Dans les basiliques primitives, presque toutes consacrées aux saints apôtres ou aux martyrs, on remarque dans le pronaos qui précède l'église, ou bien dans un lieu séparé, le saint baptistère et la chaire de prédication destinée aux instructions pour les néophytes, avant qu'ils fus-

(1) L'empereur adressa un long discours aux évêques pour leur dire que le temps de son baptême était arrivé : *Ωρα και ημας απολαυσαι τῆς αθανατοποιου σφραγιδος.*

sent admis sous le porche de la basilique (1). Ce fut dans un des faubourgs de Nicomédie que Constantin, malade, alité, manda auprès de lui les évêques, et Eusèbe, qui s'y trouvait, a religieusement conservé le discours que l'empereur leur adressa d'une voix affaiblie. Peut-être l'évêque, son ami, en corrigea-t-il l'expression un peu désordonnée (2). « Voici le temps que j'ai désiré avec passion; voici le temps de demander le signe de l'immortalité. J'avais résolu de le recevoir dans le fleuve du Jourdain, à l'imitation du Sauveur, qui y reçut le baptême; Dieu a voulu que je reçoive ici le sceau du salut. » Après ces paroles entrecoupées, les évêques commencèrent la sainte cérémonie en lui conférant les sacrés mystères, l'un après l'autre, avec une tristesse religieuse. « Ainsi, Constantin, le premier des empereurs qui reçut une naissance nouvelle, fut revêtu d'une robe dont la blancheur éclatait comme le soleil. Depuis, il ne voulut plus se revêtir de sa robe de pourpre sur son lit de douleur. » N'y avait-il pas dans cette cérémonie chrétienne quelque chose de

(1) Il en existe plusieurs exemples en Italie; c'est ce qu'on imita dans les XIIe, XIIIe et XIVe siècles, à Pise, à Florence. Le baptistère, comme le campo santo, est à part de la basilique.

(2) C'est Eusèbe qui recueillit religieusement les paroles testamentaires. L'empereur laissa quelque chose à tous, aux cités même : *Και ρωμαζοις μην τοις την βασιλιδα πολιν οικομότας, ετιμα δοσεσιν ετησιοις*. Ce legs est d'autant plus curieux, que l'empereur n'avait pas à se louer des Romains.

plus grand que dans l'apothéose des césars? eux disaient qu'ils devenaient immortels; ils se faisaient dieux et Constantin se faisait chrétien, c'est-à-dire l'homme d'une nouvelle vie. On était alors à la solennité de la Pentecôte, sept semaines après la résurrection du Sauveur (1). Constantin expira sur le midi, laissant à la terre son corps et abandonnant à Dieu son âme, qui était toute pleine de sa foi et de son amour (2).

Ici s'arrête une vaste période dans le christianisme, et j'ai besoin de résumer les faits et les idées pour en embrasser l'ensemble. Trois siècles se sont écoulés depuis la première prédication chrétienne; le monde romain, profondément sensualiste et patricien, voit éclater une doctrine spiritualiste dans la pensée, égalitaire par la forme et la destinée; de sorte que l'équilibre du polythéisme et de la société en est tout ébranlé. L'unité d'un Dieu créateur, rémunérateur, est opposée à ce brillant Olympe où le panthéisme se personnifie par l'art; un Dieu mort sur la croix, comme un esclave, attaque le Jupiter

(1) La date est exactement fixée : Εκαστα δε τουτων εσπι της μεγιςης συνετελειτο εορτης, της δη πανσεπτου και παναγιας πεντεκοςης. εβδομασι μεν επτα τετιμηνης, etc.

(2) La phrase d'Eusèbe est tout un système de philosophie chrétienne : Θνητοις μην το συγγενες πραδοις εχειν. Αυτος δυ, οσον ην αυτου της ψοχης νοερον τε και φιλοθεον, τω αυτου θεω συναπτομενος.

antique de bronze et d'or, qui d'un mouvement de son front fait trembler l'Olympe; l'*Isis*, l'*Osiris*, splendides divinités de l'Égypte; l'*Astarté* de la Syrie, couronnée d'étoiles; le *Mithra* persique rayonnant comme un soleil. Le culte de l'homme-Dieu triomphe! N'est-ce pas ici le plus grand des miracles? la douleur qui dompte les plaisirs, la privation qui domine les jouissances charnelles! l'esclave divin qui brise le maître impur!

Ce sont de simples pêcheurs, de pauvres prolétaires qui s'avancent hardiment avec les doctrines nouvelles de l'humilité dans l'existence, de la résurrection des corps (1), de la Providence et de la vie éternelle, en face des orgueilleux pontifes de la Grèce, de l'Égypte et de l'Inde! La persécution essaie de dompter ces cœurs et ces âmes; le glaive rebondit sur ces caractères de bronze et ces corps de fer. Rien ne les arrête : ni la dent des bêtes féroces qui les broie dans le Cirque, ni les tortures affreuses, ni les lourdes chaînes des mines ou de l'esclavage; la *sainte folie de la croix* (2) s'empare du monde. Parmi ces hommes accusés de toutes sortes de crimes, la persécution de Néron enfante des prodiges; on lutte contre les tortures avec la joie d'un

(1) C'est cette doctrine surtout que raille toute l'école de Celse, qui n'est que la continuation du scepticisme de Lucrèce.

(2) Expression des Pères du IIIe siècle.

esprit de fêtes. Le christianisme est partout, dans le palais, au sénat, sous les étendards des légions; il devient une force si grande, que Constantin s'appuie sur le parti chrétien (1) pour s'élever.

Ici arrive donc une ère nouvelle, j'ai presque dit une épreuve pour la foi triomphante; le christianisme est dans le gouvernement et le paganisme en dehors. C'est une action et une réaction; réaction tempérée par la nécessité des choses, la crainte d'un trop grand changement et par le caractère même de Constantin. Le polythéisme, au point de vue humain, est une force qu'il faut savoir respecter, car il se lie aux institutions antiques, à la puissance des souvenirs, aux privilèges des cités, à la sainteté des lois, à l'histoire artistique de la Grèce et de Rome. Faudra-t-il briser tout cela avec les impétuosités ardentes d'un parti qui triomphe? Pour le pouvoir civil ce ne serait pas prudent, et Constantin est plus habile. Son premier soin est d'abord d'imprimer un caractère d'unité au christianisme par le concile de Nicée; les schismes l'inquiètent, parce qu'ils compromettent la force et la destinée de la foi. Ce règne est donc tout de tempérance et de conciliation; c'est un milieu dans la

(1) J'emploie le nom tout moderne de parti, afin de mieux me faire comprendre dans le résumé de mes idées.

vivacité d'une lutte à mort. Constantin voudrait assurer le triomphe de la vérité absolue sans susciter les révoltes, sans multiplier les mécontentements; il n'est pas seulement chrétien, il est empereur de tout un peuple.

La nouvelle période qui va s'ouvrir est plus franche et plus hardie, parce que les opinions religieuses sont arrivées à un temps de luttes et de combats définitifs. Constance, Julien et Théodose sont les personnifications les plus complètes des trois partis, arien, polythéiste, catholique pur. Désormais ils engagent fortement la lutte.

CHAPITRE XIX.

LUTTE DE LA FOI CATHOLIQUE CONTRE L'ARIANISME ET LE POLYTHÉISME.

L'époque qui s'ouvre devant nous après la mort de Constantin (1) est marquée par la lutte de trois systèmes : le christianisme, l'arianisme, le polythéisme (je ne les compare pas, je les mets en présence seulement); ils se personnifient au point de vue moral et politique en trois hommes : saint Athanase, Arius et Libanius.

L'idée du vieux monde, vivement pressée par la doctrine nouvelle (2), conserve d'ardents disciples dans l'école d'Antioche et parmi les philosophes d'Athènes, belles et nobles académies qui mêlaient les études transcendantes au culte des dieux et des

(1) Le politique Eusèbe, pour garder le juste milieu de l'époque constantinienne, est obligé de vivre dans l'histoire des grandes funérailles de l'empereur. Il ne manque pas de rapporter que Rome et le sénat lui élevèrent des statues; il y a même une phrase qui sent un peu le polythéisme : *Ουρανον μην κημα διατυπωσαντες εν χρωματων γραφη.*

(2) Consultez la belle édition *Libanii sophistæ oratoria, declamationes et dissertationes morales*. Grec-latin, Paris, 1606-1627.

beaux-arts. Cette splendide représentation n'était point effacée encore : les temples aux mille colonnes s'élevaient dans de proportions magnifiques, avec leur pronaos, leur sanctuaire de marbre et de porphyre. L'amertume des mauvais jours du polythéisme se faisait sentir par un redoublement de zèle, comme cela se produit souvent. Chaque cité, orgueilleuse de ses antiquités, de son origine, avait ses rhéteurs qui, dans leurs panégyriques, ne cessaient d'associer le nom de Constantin au culte des dieux de l'Olympe et de le placer au rang des immortels, ou bien de célébrer les fêtes païennes en son honneur, comme pour le retenir dans les liens de l'antique civilisation. Voici d'abord Eumène, Grec d'origine, qui professait l'éloquence dans la ville d'Autun (1); appelé à prononcer l'éloge de l'empereur à Trèves, il énumère les grandes actions du prince auguste. « O dieux immortels, s'écrie-t-il, quand ferez-vous luire le jour où ce dieu (2) (Constantin), après avoir donné la paix au monde, viendra parcourir les bois consacrés à Apollon, ses demeures sacrées, ses sources chaudes et fécondes! O Constantin, accourez pour honorer le séjour du

(1) C'est Eumène qui nous donne personnellement tous ces détails sur son origine, *Orat. pro restaurat. scolis.*

(2) « Dii immortales, quando illum dabitis diem quo præstantissimus hic deus, omni pace composita, illos quoque Apollinis lucos et sacras sedes et anhila fontium ora circumeat? » (*Paneg.*, VII.)

Dieu objet de votre culte (1) ! » A cet enthousiasme polythéiste si singulier lorsqu'il s'adresse à un empereur chrétien, le rhéteur Nazaire ajoute un autre panégyrique pour la célébration des fêtes quinquennales, et il le termine par cette invocation étrange : « O Jupiter, maître des dieux et des hommes, accorde de longs jours à notre empereur! Tibre saint, louve de Romulus, ne permettez pas sa mort, qui serait un parricide ! » Ce caractère tout païen se révèle dans les autres panégyriques, œuvres de poëtes ou de rhéteurs inconnus qui en appellent toujours aux dieux immortels pour souhaiter la félicité du prince et les grandes joies de l'empire.

Le chef de l'école d'Athènes, Libanius, si ardent polythéiste, était né à Antioche (2); enthousiaste des anciens, il vint presque enfant étudier dans la vieille cité des Grecs, à cette Athènes, capitale des nobles pensées et des beaux-arts; il y écouta les leçons de Diophante d'Héraclée; il se rendit ensuite à Constantinople, où il se lia d'amitié avec le sophiste Bemarchus et le grammairien Nicoclès, et bientôt il brilla parmi les savants. Je ne sais si l'étude d'Homère, de Platon, avait exalté au plus haut

(1) Le temple d'Apollon d'Autun. Constantin avait professé une grande piété pour le culte du soleil : sur quelques-unes de ses médailles on lit : SOLI INVICTO.

(2) Dans les premières années du IVe siècle.

point cette tête poétique, ou si l'enthousiasme était né en lui par la présence des chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture grecque, les temples des dieux, mais Libanius se voua tout entier au polythéisme. Autour de lui se groupaient les débris confus des opinions de l'ancien monde; et de son souffle créateur le philosophe éloquent voulait redonner la chaleur et la vie à cette croyance qui s'éteignait (1), sueur immense, galvanisme sur un cadavre : qui peut réveiller une époque finie?

De tous les points de l'empire, depuis Antioche jusqu'à Trèves, Autun, Lyon, les métropoles du paganisme s'adressaient à Libanius pour le consulter sur la conduite à suivre et le langage à tenir. Les grands prêtres, les hiérophantes, du fond de leur sanctuaire, demandaient conseil et appui à la philosophie d'Athènes, aux néoplatoniciens d'Alexandrie, afin de poétiser dans un grand symbolisme la religion menacée. « Constance, dit Libanius, reçut de son père (Constantin) les étincelles du mal (le christianisme); il s'en servit pour allumer un vaste incendie; le premier dépouilla les dieux, l'autre renversa les temples de fond en comble; auprès de lui s'introduisaient les ennemis des divinités, ceux

(1) Voyez son œuvre mélancolique, *Oratio pro templis*. La croyance artistique de Libanius se révèle à chaque page.

qui prient près des tombeaux (1) et font parade de sagesse en poursuivant de leurs attaques le soleil, Jupiter et les dieux ses satellites. »

Le polythéisme chercha son unité dans Jupiter ou Apollon, confondu dans le même culte du soleil invincible. Cet enthousiasme pour les dieux, cette amertume contre les chrétiens, se retrouvent avec le même degré de passion dans Eunape, qui a écrit la vie de Libanius son maître, et peut-être aussi dans Ammien Marcellin, vieux soldat attaché au culte des anciens comme aux autels de la Victoire, mais qui garde une certaine impartialité. Le christianisme s'offre à lui comme une religion absolue et simple (2), sorte de doctrine philosophique. Zozime, l'historien implacable, quoiqu'il soit né bien après le règne de Constantin, n'épargne ni sa vie privée ni sa foi publique. Ainsi, tout ce que peut faire d'efforts un parti menacé pour se sauver d'une opinion nouvelle est tenté par le paganisme; il s'agite et s'éclaire, se poétise, et, après avoir été une religion, il devient une école de philosophie, de littérature et d'artistes; car un culte

(1) Ces paroles faisaient allusion au culte des martyrs et à la doctrine de la résurrection des corps. La déclamation de Libanius se rattache à l'édit de Constance, qui porte : « Placuit omnibus locis atque urbibus universis claudi protinùs templa et accessi vetitis omnibus licentiam delinquendi proditis abnegari. »

(2) « Christianam religionem absolutam et simplicem. »

qui a produit des œuvres d'esprit et d'art si admirables ne s'éteint pas sans jeter une splendide lumière : de la foi, il passe à la poésie.

Il faut se rappeler que le paganisme aussi se mêlait à toutes les actions de la vie, à la constitution de la société, et embrassait dans sa longue hiérarchie non-seulement l'individu, mais encore la famille et l'État. A Rome, siége suprême du polythéisme, on comptait douze pontifes (1) qui tous, appartenant aux maisons patriciennes, exerçaient la puissance suprême sur tout ce qui tenait aux dieux immortels; quinze augures, également de familles patriciennes, réglaient les destinées de tous par la consultation des entrailles des victimes (2); puis venaient quatre pontifes destinés à la garde des livres sibyllins (3); six vestales qui consacraient leur pureté aux dieux, en se vouant à l'entretien du feu sacré; les trois flamines de Jupiter, de Mars et de Quirinus, étaient les ministres saints de ces divinités nationales au milieu de la vieille Rome, tandis que le roi des sacrifices restait comme le symbole de Numa. La hiérarchie

(1) Sur l'organisation du paganisme, il faut consulter le remarquable livre de Sainte-Croix sur les mystères.

(2) On doit se rappeler que Cicéron le philosophe était compté parmi les augures.

(3) Tacite (un peu sceptique) était néanmoins parmi les gardes des livres sibyllins, un des devoirs du patriciat.

pontificale était réservée au patriciat. Pour le bas peuple et les petites divinités, Rome avait les prêtres saliens, les lupurcules, et il fallait bien ce nombre immense dans le sacerdoce, si l'on considère la multiplicité de pratiques : « Rien ne se fait dans les choses importantes, dit Cicéron, si auparavant on n'a consulté les augures (1). »

Les priviléges des pontifes du polythéisme étaient grands, leur crédit sur la multitude considérable; vêtus de splendides robes d'étoffes d'or, ou de lin si blanc qu'ils effaçaient la neige, couronnés de lauriers, de verveine ou de roses, ils faisaient l'admiration de la foule pleine d'ivresse à l'aspect de ces pompes du paganisme. Les vieilles familles de Rome aspiraient au pontificat, dignité au reste toute civile dans une religion d'État; elles se glorifiaient d'appartenir au collége des prêtres, et Cicéron se flatte de la douce espérance d'être bientôt rangé parmi les augures. Il était impossible que, si ardemment attaqué par la foi nouvelle, le paganisme, véritable force dans la vieille société, ne tentât pas une réaction; on doit remarquer qu'à cette époque, comme à tous les temps où les croyances sont menacées, il s'était élevé au sein du pontificat poly-

(1) « Nihil fere quondam majoris rei, nisi auspicato, ne privatim quidem gerebatur... Nihil in bello sine extis agunt, nihil sine auspiciis domi habent. » (Cicéron, *de Divinitate*, liv. I, chap. II, 16, 43.)

théiste des prêtres d'une certaine force d'intelligence, d'une renommée retentissante et d'une action vive et soutenue, qui attaquaient hardiment la nouveauté chrétienne et aspiraient à la renverser. Ainsi, le pontife d'Éleusis, Maxime d'Éphèse, Chrisante, aruspice de Lydia (1), préparent de toutes leurs forces la réaction polythéiste; ils donnent à la pensée transcendante de l'école d'Alexandrie la force populaire d'un culte public, qui compte encore autant de temples que de quartiers dans la grande cité égyptiaque, et l'histoire doit remarquer que dans la *Notitia urbis*, statistique dressée de la ville de Rome (2) après la mort de Constantin, on compte encore vingt-sept temples païens et pas une seule église chrétienne. Mais souvent il se révèle un fait dans la société : les formes matérielles appartiennent encore à un pouvoir en décadence ; il les montre avec ostentation et s'en pare avec orgueil, et pourtant la force morale est passée à une idée nouvelle qui n'a point accompli encore sa destinée jeune et puissante; alors les pouvoirs paraissent comme ces cadavres de reines et de rois qu'on revêt de leurs vêtements splendides debout en face du sépulcre béant.

(1) Tous deux devinrent les grands amis de Julien.

(2) Consultez aussi l'important ouvrage de Pancirolus, *Notitia imperii*.

Ce qui donnait au paganisme philosophique l'espérance d'une réaction favorable, c'était le spectacle des divisions intestines de l'église chrétienne et les disputes de doctrines subtiles qui la séparaient déjà en sectes infinies (1). Il y avait dans la philosophie sceptique du vieux monde un sentiment d'orgueil qui lui faisait prétendre à la grandeur absolue de ses doctrines. Les hautes études mêmes des écoles d'Alexandrie s'appliquaient à l'interprétation d'Homère, de Virgile; on se glorifiait d'en parler la langue avec une pureté extrême, d'en réciter les beaux vers et les sublimes pensées : la première et plus solennelle accusation jetée contre le christianisme, n'était-ce pas celle de sa profonde ignorance et de son mépris pour les beautés de l'antiquité et les arts qui en retraçaient les symboles? « Maintenant, disaient les polythéistes, cette croyance nouvelle, ennemie des arts, qui avait triomphé en invoquant la simplicité de ses dogmes et l'unité de son Dieu, se jette elle-même dans les plus étranges subtilités (2). » Ceux

(1) C'est pourquoi Constantin recommande avec de si vives instances l'union et la concorde aux évêques. Dans sa lettre au concile de Tyr, il ne manque pas de dire : Αςασιαςον ειται την καθολικην εκκλησιαν, και πασης λοιδοριας τους του Χριςου νην̃ απηλλαχθαι θεραποντας.

(2) Voyez ce que dit Ammien Marcellin en parlant des synodes : « Quæ progressa fusius aluit concertatione verborum, et catervis antistitum jumentis publicis ultro citroque discurentibus, per sinodos, quas

d'entre les philosophes qui, confondant toutes les sectes hérétiques dans un même examen, pénétraient dans la doctrine des gnostiques, devaient rester confondus en présence de ces subtilités informes qui néanmoins se disaient chrétiennes « Était-ce là le culte dont naguère on vantait l'unité et la formule théologique, si simple, si parfaite? » Les polythéistes même qui se renfermaient dans l'étude de la pensée orthodoxe proclamée par le concile de Nicée, devaient encore trouver dans ce langage mystique, dans ce symbole de la vérité, une objection contre la foi qui s'était primitivement donné mission d'enseigner l'unité d'un Dieu créateur, seul grand, seul immortel, et qui aujourd'hui proclamait sa triple essence.

L'histoire du concile de Nicée constate qu'un certain nombre de philosophes étaient accourus pour assister aux séances (1), et le spectacle des incessantes disputes des ariens n'était pas susceptible de leur donner une idée considérable des sentiments d'unité qui régnaient dans l'Église. Aussi voit-on, même sous le règne de Constantin, un fait qui montre à la fois la force vivante de l'esprit

appelant, dum ritum omnem ad suum trahere conantur rei vehicularia concideret nervos. » (XXI, 16.)

(1) Eusèbe, liv. III.

païen et l'existence d'une certaine liberté d'opinions; c'est que sur les théâtres de Rome, d'Athènes, d'Alexandrie, on se permettait la parodie des mystères chrétiens (1). Les philosophes, les rhéteurs, sur les bancs des écoles, répétaient en raillant les débats des conciles, et, dans leurs mensonges effrontés, ils disaient à leurs élèves : « Voilà quelle est la foi des galiléens : voyez les subtilités qu'ils opposent au culte brillant de nos ancêtres, à cette religion de fleurs et d'encens qui a créé les chefs-d'œuvre de la Grèce, à ce culte des dieux qui fit de Rome la reine du monde. »

Au sein du christianisme brisé par les hérésies, il n'y avait même plus cette pureté de mœurs, l'objet de l'admiration des païens au temps des persécutions; confondant les sectes hérétiques avec l'Église orthodoxe, les pontifes du polythéisme dénonçaient à la société hellénique et romaine ces sectes sans morale, sans pudeur, qui avaient un moment dominé le monde par leur hypocrisie (2). « Ce n'était pas assez, disaient-ils, de leur ignorance, de leur rêverie creuse (je résume leur lan-

(1) C'est saint Athanase qui le rapporte pour exciter les chrétiens à la concorde; saint Hilaire, *Epistol. ad Constantinum*, fait un triste tableau de ces désordres de l'Église. (Liv. II, chap. IV et V.)

(2) Les mauvaises mœurs des gnostiques, des sabelliens, des manichéens, étaient imputées aux chrétiens. Saint Augustin les réfute avec une grande vivacité. (§ 7.)

gage irrité); il leur fallait encore scandaliser le peuple par leur honteuse dépravation. » On entendait ces odieuses paroles à Rome, Athènes, Alexandrie; il devait être évident pour tous qu'à la mort de Constantin une réaction éclaterait ou au moins serait tentée; la société païenne, un moment surprise par la croix, allait entourer ses divinités privées avec plus de ferveur.

Voici encore ses accusations contre le christianisme : « Quelle était désormais la supériorité de cette croyance, et quel titre pouvait-elle invoquer? Quelle était sa philosophie même la plus transcendante? Celle de Platon avec ses dogmes figurés de la triplicité dans l'unité? Où se trouvait la littérature dont elle pouvait justement s'enorgueillir (1)? Pour les beaux-arts, elle ne savait, dans sa simplicité grossière, ni les comprendre, ni les aimer; et les figures informes des catacombes constataient l'état d'ignorance des artistes chrétiens. En tout ce qu'elle avait de pompe, cette religion imitait les magnificences du paganisme; plagiat grossier de ses formes. Courage donc! disaient les vieux païens; la fantaisie de la croix est à sa fin. On avait pour soi le peuple, toujours gardien des vieilles coutumes, les savantes écoles d'Athènes et d'Alexandrie;

(1) Voir Libanius en le comparant à Zozime.

il ne manquait plus qu'un chef, qu'une tête assez puissante pour essayer une réaction. » Ainsi, dans leur ivresse insensée, raisonnaient les polythéistes à la mort de Constantin, après ce règne qui avait à peine effleuré les questions de dogmes et de suprématie entre les deux religions rivales (1).

La seconde idée qui allait entrer dans cette lutte vive et profonde entre les croyances, c'était l'arianisme, qui puisait précisément sa force dans le sens philosophique de l'unité de Dieu sans émanation ni partage. La popularité scientifique de cette erreur résultait surtout de la simplicité de son dogme, de la pensée même de son enseignement, qui ne heurtaient aucun système rationnel de l'antiquité, aucun doute du scepticisme : « Dieu (2) et son Verbe, mais son Verbe créé humain, expression de sa pensée, mais non point consubstantiel de toute éternité ; » système condamné par le concile de Nicée et entièrement opposé aux paroles de Jésus-Christ dans les Évangiles. Le Seigneur n'avait-il pas parlé de son Père céleste pour l'invoquer dans sa vie et dans

(1) Sur ces temps difficiles de passage et de transition, il faut consulter les curieux Mémoires de Tillemont, t. VIII, in-4°.

(2) Il faut prendre ici le mot Dieu dans le sens de Θεος, l'Élohim de l'hébreu. L'arianisme (système philosophique) a eu des partisans dans Locke, Clarke, Whiston, et même dans Leclerc. On voit que rien n'est nouveau, et l'école moderne n'est que l'arianisme.

sa mort? Comment séparer ces deux natures divines sans détruire la triplicité des essences, la divinité du Verbe? Toute croyance d'ailleurs, pour être efficace, doit toujours avoir son supernaturalisme, parce qu'elle correspond ainsi aux pieuses émotions du cœur, à ce besoin de légendes que nous avons, que nous cherchons tous comme une indication de notre nature spiritualiste. Le rationalisme est un système et non point une religion.

Indépendamment de la popularité de ses doctrines, la force de l'arianisme venait de son chef d'enseignement, Arius (1), auquel ses ennemis même donnent une physionomie noble, des pensées fortes et un langage si élégant, si persuasif, qu'il était difficile de lui résister. Le concile de Nicée l'avait solennellement condamné en l'exilant en Illyrie; mais cette rigueur se radoucit par l'intervention du tiers-parti dont Eusèbe de Césarée s'était fait l'expression modérée depuis Constantin (2). Ce tiers-parti gagnait une certaine force par la politique de l'empereur, qui, en présence du paganisme, voulait apaiser les querelles si vives au

(1) Il était né dans la Libye cyrénaïque.

(2) Pour ne prendre aucune opinion tranchée, Eusèbe préfère tout attribuer à l'action malfaisante du démon. L'historien ecclésiastique Socrate est dans la même opinion qu'Eusèbe; voyez son chapitre Περι της Αρειου προς Αλεξανδρου του επισκοπου φιλονεικιας.

sein de la foi chrétienne par des concessions mutuelles; l'exil d'Arius cessa donc, et il put revenir dans Alexandrie. S'enveloppant de mille duplicités de langage, Arius formula une profession de foi nouvelle rédigée avec beaucoup d'art et qui, sans nier la divinité du Christ, n'adoptait que partiellement la doctrine de Nicée.

A cette nouvelle époque, l'arianisme se produit donc avec des nuances; dans son audace primitive, il niait d'une façon absolue la divinité de Jésus-Christ, selon la doctrine d'Ébion, d'Artemas, de Théodote, les chefs d'une école de rationalistes, et qu'on peut appeler première formule des ariens (1); la négation hautaine se radoucit ensuite sous une habile plume; alors ce n'est plus que le doute sur certaines essences dans la consubstantialité du Verbe. Enfin, arrive le quasi-arianisme, qui rentre presque entièrement dans l'orthodoxie, telle que semblent la comprendre Constantin et son confident le plus intime, Eusèbe, l'écrivain et l'archiviste de l'Église, qui ne veut anathématiser que les hérétiques des premiers siècles, les novatiens, les valentiniens, les marcionites, les pauliciens, dont les

(1) Constantin est plein de joie de cette concordance; il écrit: Ως κεχαριισμενη γε τη του κοσμου συνεσει τεχαι σοφια η παρ υμην ομονοια και εγογ υμας αδελφοι, αθανατον φιλιαν φιλειν εγνωκα, προκληθεις τω νομω και τω βιω, και ταις συνουδαις ταις υ μετεραις.

mœurs compromettaient la pureté primitive du christianisme (1).

Après l'assemblée œcuménique de Nicée, beaucoup de réunions partielles sont marquées de ce caractère de quasi-arianisme. C'est ainsi que, dans la cité d'Antioche, les évêques condamnent l'orthodoxe Eustathe et le déposent solennellement. A Césarée, nouvelle réunion des ariens contre saint Athanase; dans ce concile, le tiers-parti, qui domine, voudrait concilier les esprits si profondément agités. L'année suivante, à Tyr, Athanase est déposé par les évêques, et ici du consentement même de l'empereur Constantin : avide de préparer la paix de l'Église aux dépens des évêques même les plus purs, les plus orthodoxes (2), l'empereur croit que le premier besoin du temps c'est la conciliation, et cet esprit l'égare dans trop d'indulgence; sans remarquer que la popularité de l'arianisme, son caractère rationaliste, et peut-être la haine même qu'il portait à l'église pure et chrétienne, en avaient fait un auxiliaire du paganisme,

(1) Ces hérésies, qui avaient un peu perdu de leur force, sont notoirement proscrites par Constantin : Επιγνωτε νην δια της νομοθεσιας ταυτης ω νανατιανοι. Ουαλεντινοι μαρκιωνιςας, παυλιανοι οἱ τε κατὰ φρυγας επικεκληημηνοι, etc.

(2) L'empereur écrivit lui-même au concile de Tyr : Νικητης Κωνστεντινος, μεγιςος σεβαςος, τη αγια συνοδῳ τη κατα τυρων.

qui, dans plus d'une circonstance, tend la main à l'hérésie pour combattre sous une commune bannière. Le siége de l'arianisme, il faut bien le remarquer, fut Alexandrie, où brillait l'école syncrétique, et il s'y était formé une ligue des ariens et des néoplatoniciens. Au point de vue philosophique, il y avait, dans la pensée de l'unité de Dieu, une formule acceptée par les écoles rationnelles ou symboliques du paganisme. Sur ce terrain neutre on se comprenait parfaitement; la mission d'un Verbe se faisant chair pour enseigner les hommes à leurs yeux était ancienne (1); le Verbe était admis par les néoplatoniciens, et, pourvu qu'on ne donnât pas à cette pensée le sens catholique de la consubstantialité tel qu'il était proclamé par le concile de Nicée, l'école d'Alexandrie acceptait cette interprétation de la pensée platonicienne des émanations.

Quant au peuple, l'arianisme prêtait son concours aux haines que les masses polythéistes portaient à la religion de Jésus-Christ et à ces persécutions que les orthodoxes eurent à subir spécialement sous le règne de Constance. Dans les grandes

(1) Resterait à savoir si Platon n'avait pas emprunté aux doctrines judaïques ou syriaques une grande partie de ses théories. Voyez l'impartial ouvrage de Brucker, t. I, p. 675, 906.

cités, telles que Carthage, Alexandrie (1), Antioche, lorsque les ariens se soulevaient contre les catholiques pour chasser un évêque, expulser un saint diacre, il était rare que les païens ne s'unissent à eux dans la manifestation d'une haine qu'ils partageaient avec les hérétiques. Cette tendance de la philosophie vers la persécution apparaît constamment dans les temps d'épreuve pour l'Église orthodoxe : quoi de plus intolérant que le rationalisme? Après la mort de Constantin, l'arianisme paraît dominer et s'appuie sur la puissance du glaive.

Indépendamment de la vérité dogmatique et de l'authenticité traditionnelle qui caractérisaient la doctrine des chrétiens purs, il y avait encore, comme moyen d'unité au sein de l'Église orthodoxe, un symbole unanimement accepté : je veux parler du concile de Nicée; et on ne saurait dire combien, dans les débats religieux et philosophiques, une école reçoit force et vie d'une formule réglée qui sert de point de départ à ses argumentations, tandis que les opinions opposées se morcellent sous des divisions incessantes. Je crois donc que, sous l'aspect purement humain, l'Église ca-

(1) On peut en voir le témoignage dans le chapitre que Socrate intitule : Περι την γεγονοτων εν τη Αλεξανδρεια υπό γεωργιου τού αρειανου, έκ της Αθανασιου διηγησεῶς. (*Hist. Eccles.*, liv. II, ch. XIV.)

tholique eût été menacée par l'arianisme (1) dans ses fondements les plus profonds, si le concile de Nicée ne lui avait donné son symbole sous les inspirations de l'Esprit saint. La tête si puissante à cette époque de luttes pour l'Église orthodoxe, Athanase, était Alexandrin de naissance; son âme forte était encore allée se retremper au désert auprès de saint Antoine, et la solitude avait exalté cet esprit si ferme et si haut. Au concile de Nicée, on put voir un jeune diacre à la physionomie sereine qui tenait la plume (2), et, malgré son adolescence, il eut une grande part à la rédaction de toutes les formules. Les ariens, qui avaient reconnu en lui la supériorité de l'esprit jointe à la fermeté des résolutions, lui déclarèrent dès lors une guerre sourde et violente, en se servant même des éléments du paganisme. Les opinions ont le pressentiment de ceux qui se feront leurs adversaires les plus dangereux, et les ariens voulurent s'opposer à ce qu'Athanase fût élevé sur le siége épiscopal d'Alexandrie; cette opposition se manifesta vainement, car le peuple orthodoxe le choisit pour son évêque (3). Ici commence dans cette cité, en face du

(1) Spécialement sous le règne de Constance.

(2) Socrate, *Hist. ecclesiast.*, liv. I, raconte plusieurs traits de l'enfance de saint Athanase dans le chapitre intitulé : Οτι κατα την συνοδον Αλεξανδρου τελευτησαντος, Αθανασιος καθιςαται επισκοπος.

(3) On lit dans Socrate : Μετα ταυτα δε ευθεως Αλεξανδρου τού

paganisme railleur et d'une école de haute science, la lutte éclatante des catholiques et des ariens qui pénètre de douleur Constantin jusqu'à son lit de mort. Eusèbe, qui essaie toujours un juste milieu dans les questions religieuses, s'inquiète de cette lutte fatale entre deux opinions qu'il aurait voulu rapprocher. Et ici je suis obligé, pour compléter le tableau, de remonter à l'époque constantinienne, afin de faire connaître l'origine et le développement de l'arianisme par le témoignage d'Eusèbe lui-même. « L'envie s'efforça de troubler la foi de notre Église, dit l'historien, de la même sorte qu'un nuage ténébreux s'oppose aux rayons du soleil; elle ébranla les Églises d'Égypte par la violence des contestations qu'elle y excita; l'empereur convoqua immédiatement les évêques d'Égypte, de Libye, d'Asie et d'Europe, pour les opposer comme une armée invincible à la jalousie et à la malignité du démon (1). » Dans une lettre adressée, en effet, par Constantin, vainqueur, très-grand, auguste, au concile assemblé dans la ville de Tyr, il est dit : « La prospérité dont notre siècle jouit semblait promettre que la sainte Église catholique serait exempte de troubles, et que les servi-

επισκοπου της Αλεξανδρειας τελευτησαντος προειςα ται της εκκλεσιας Αθανασιος. (Liv. I, chap. XV.)

(1) Euseb., *Inf. vita Constantin.*, 8.

teurs de Dieu seraient au-dessus des affronts et des insultes; mais, puisque quelques esprits, agités par un violent désir de contester (1), s'efforcent de nous remplir de confusion et de désordre, je vous exhorte de vous ressembler promptement, afin de réunir les membres divisés du même corps. Redoublez donc votre zèle pour terminer vos différends avec la sincérité et la bonne foi que le Sauveur nous recommande. J'ai chargé Denys (autrefois consul) de veiller à ce qu'il ne se passe rien contre l'ordre et contre la modestie dans cette assemblée; que si quelques-uns des évêques sont si hardis pour refuser d'assister au concile, j'enverrai des officiers qui les conduiront en exil. Il ne reste plus rien à faire, très-saint évêque, que d'apporter des remèdes convenables aux fautes qui ont été commises par ignorance et de suivre ainsi les règles que les apôtres nous ont laissées (2). »

Cette lettre de Constantin, où respirent un peu de colère et la volonté énergique d'en finir, est l'expression du parti eusébien qui veut garder un milieu entre l'arianisme et la doctrine de Nicée, si vivement soutenue par Athanase, caractère in-

(1) Les termes qu'emploie l'empereur sont plus durs encore: Επει δ ουχ υγιους φιλονεικιας οιςρῳ τινές ελαυνοιμηνοι. Ούγ γαρ αν ειποιμι βιομηντες εαυτων αναζιως.

(2) Ces lettres impériales sont toujours terminées par la formule : Ο θεος υμας διαφυλαζοι αδελφοι αγαπητοι.

flexible, en dehors de toute concession. Athanase, se tenant à la formule nicéenne comme à la vérité certaine, refusa d'assister au concile de Tyr (1). Dans sa pensée, ce concile était composé d'esprits timides, secrètement rattachés au quasi-arianisme, et lui Athanase, le scribe du concile de Nicée, le rédacteur de ses actes et de son symbole, ne voulait ni ne pouvait accepter une transaction. « Nous sommes chrétiens, disait-il incessamment, et non point ariens; nous sommes chrétiens, et par conséquent en opposition avec les doctrines d'Arius. »

Athanase, pour défendre ce principe, se renferme dans le passage de l'Évangile de saint Jean : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un; le Verbe s'est fait chair; » doctrine claire, inflexible, que nul ne peut nier : qu'irait-il faire à cette réunion d'évêques, et n'y a-t-il pas eu déjà un concile général à Nicée, où la question de consubstantialité a été résolue? Athanase ne voulut donc point assister au concile de Tyr, qui se tint par les ordres de Constantin avec une grande solennité et auquel l'empereur attachait le plus haut intérêt (2). A ce

(1) L'empereur dès lors dut songer à lui appliquer la peine de l'exil portée par son édit contre les récalcitrants. (Eusèbe, liv. IV, chap. XLII.)

(2) Ce sentiment se révèle dans la lettre qu'il adresse aux Pères réunis : Ινα και πασης βλασφημιας ελευθερωσητε την εκκλησιαν, και ται εμας επικουφησητε φροντιδας, και την της ειρηνης χαριν τοις νην στασιαζομενοις αποδοντες.

concile, la résistance d'Athanase fut sévèrement jugée, et l'évêque d'Alexandrie dut subir un long exil. Cet esprit éminent se consola par l'étude assidue, profonde, des deux langues grecque et latine. C'était, au demeurant, une tête de pouvoir et de vérité; souveraine et orthodoxe expression du concile de Nicée, Athanase n'aimait ni les tiers-partis ni les concessions, sans craindre d'irriter Constantin lui-même, que les querelles de l'Église jetaient dans l'inquiétude et une colère vive, saccadée; soldat avant tout, l'empereur comprenait peu les résistances des hommes de la parole (1).

Les trois idées polythéiste, arienne et catholique, qui se formulaient philosophiquement sous Libanius, Arius et Athanase, se personnifient, au point de vue politique, dans Julien, Constance et le jeune Constantin qui règne avec lui. Il est donc essentiel, pour suivre l'histoire de cette grande lutte, de revenir sur les faits politiques qui achèvent le règne de Constantin et se lient par conséquent au triomphe de la foi. L'an 336, le prince, affaibli par la maladie, partagea l'empire entre ses trois enfants, Constantin, Constance et Constant (2), puis il donna

(1) La vie de saint Athanase a été fort bien écrite par les bénédictins en tête de ses Œuvres, 4 vol. in-4°, Padoue, 1777.

(2) Ce partage, d'après Eusèbe, Constantin le fit presque paternellement comme un héritage : Οἷα τινα πατρῴαν ουσιαν, τοις αυτου κληροδοτων φιλτατοις.

le titre de roi, avec quelques territoires, à ses deux neveux, Delmatius césar et Annibalius. Les armées ne voulurent reconnaître ce partage qu'à l'égard des fils de Constantin, tous trois proclamés augustes. Ses parents et ses neveux furent mis à mort (1), à l'exception de Julien et de Gallus, que préserva leur extrême jeunesse.

Les soldats, dans leur brutalité tumultueuse, « voulaient faciliter, disaient-ils, le gouvernement de l'empire aux enfants seuls de leur prince. » Ainsi raisonnaient les légions qui disposaient du droit du glaive. Il se fit donc entre ces trois enfants (2), Constantin, Constance et Constant, un nouveau partage, dont les traces ne sont pas absolument certaines. Constantin II eut les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; Constance l'Égypte, la Syrie et l'Asie; Constant l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique, avec la Grèce et la Thrace : cet immense colosse de l'empire romain formait encore des mondes sous ses débris! Le jeune Constantin mourut presque aussitôt après son avénement; il n'y eut donc plus que deux empereurs, Constance et Constant, qui, se

(1) Eusèbe n'en parle pas, car il est de sa nature craintif, courtisan; Eutrope, haineux contre Constantin, dit : « Dalmatius Cæsar prosperrima indole, neque patruo absimilis, haud multopere oppressus est factione militari. » (Liv. X, chap. 9.)

(2) Constantin l'aîné avait vingt-deux ans, Constance vingt et Constant dix-huit ans.

partageant les États de leur père, personnifièrent les deux fractions du christianisme, les ariens et les orthodoxes, les deux conciles de Tyr et de Nicée (1). Tandis que les Perses grandissent leurs conquêtes et que Shapor déborde sur l'empire romain, Constance paraît tout préoccupé du triomphe de l'arianisme, son rêve, sa passion. Je crois qu'à cette époque la secte active de l'arianisme devint plutôt un parti politique qu'une simple opinion de doctrine et de philosophie. Constance est soldat; mais tout son conseil est composé d'évêques très-dévoués aux opinions d'Arius. Constant, héritier du jeune Constantin, son frère, mort à Arles, protége la foi de Nicée dans l'empire d'Occident (2), désormais son exclusif domaine. C'est dans la ville impériale d'Arles, toute remplie d'aqueducs, de théâtres, de portiques, que Constant fixa le plus souvent sa résidence et qu'il promulgua ses lois d'État.

Après la mort de Constantin l'aspect de la société devient triste, lamentable; il se produit un sinistre phénomène qui courut d'orient en occident, comme pour annoncer quelque chose de plus fatal encore! La terre trembla sous le pas des hommes et les cités

(1) Comparez, sur le partage de l'empire, Zozime, liv. IV, chap. LXIX; Idat., *in Chronic.*, et Tillemont, *Hist. des Emper.*, t. IV, p. 1086, qui a parfaitement analysé tous les auteurs.

(2) Comparez Zonare et l'historien Victor, puis Zozime, liv. II, p. 132–185.

s'agitèrent comme si elles étaient ivres. Ce tremblement de terre, le plus terrible que raconte l'histoire, détruisit onze villes, en ruina vingt-deux (1); il se fit sentir dans la Syrie, la Grèce, l'Italie : des vents épouvantables enlevèrent les cendres des cités pour les porter, à travers les flots, d'un rivage à l'autre. Ce phénomène d'un aspect si profondément sinistre fut encore l'occasion de vifs reproches que les doctrines en lutte s'adressèrent l'une à l'autre. Les pontifes du paganisme, ardents à saisir toutes les circonstances pour combattre et arrêter le christianisme, dénoncèrent au monde la colère des dieux, dont le culte antique était abandonné. A leur tour, les évêques catholiques invoquaient le courroux de Jésus-Christ, fils issu du Père, consubstantiel avec lui et méconnu dans son essence divine. Les ariens faisaient aussi entendre que le Dieu seul éternel s'indignait qu'on fît partager sa substance à une créature dont l'esprit était pur, l'intelligence puissante, mais qui, par le corps et la chair, restait mortelle. Chaque opinion expliquait ainsi les catastrophes du monde par ses douleurs, et la vérité du symbole catholique était méconnue (2).

(1) Ce serait une curieuse histoire à suivre dans les annales géologiques que celle de ces tremblements de terre qui bouleversèrent l'empire pendant un siècle. Le globe évidemment alors subit une révolution.

(2) Socrate, *Hist. ecclesiast.*, liv. II.

A ce temps les deux empereurs Constant et Constance s'absorbaient dans les opérations militaires; l'un portait ses glorieuses légions (1) vers la Perse, l'autre défendait le territoire des Gaules contre les premières invasions des Francs, mission que Julien remplit plus tard avec tant de dévouement et de courage. Ces successives campagnes contre les Francs sont trop rapides, trop saccadées pour qu'on puisse y trouver un principe général, une cause enfin, religieuse ou politique. La Gaule attaquée est défendue par les légions romaines avec la vigueur de l'époque antique; la discipline supplée à tout.

La guerre des Perses, que poursuit Constance, est marquée d'un caractère plus profondément religieux (2); elle est la lutte de deux croyances hostiles : la foi de Zoroastre, enseignée par les mages, et la religion du Christ, défendue par les évêques. Le système des manichéens tient une sorte de milieu entre les deux religions : c'est une transaction essayée et bientôt également proscrite par le parsisme pur et le christianisme orthodoxe. La terre qu'on se dispute est l'Arménie, qui arbore la croix et dont la foi date des apôtres (3). Shapor et Constance

(1) 358-361.

(2) Cette guerre se poursuivait contre Shapor, qui prenait le titre de *rex regum Shapor, particeps siderum, frater solis et lunæ*. C'était se placer bien haut et se créer une émanation de la divinité.

(3) Sur cette origine de la prédication chrétienne en Arménie et sur

luttent vigoureusement autour de Nisibe, assiégée et prise tour à tour. L'Arménie devient ensuite leur champ de guerre; les légions de Rome et la cavalerie persane ravagent ces riches contrées. En Occident, Constant fait la guerre aux barbares, aux Pictes et aux Scots, qui menacent la Bretagne. Le césar Julien défend plus spécialement les Gaules avec l'énergie du temps des césars.

La lutte philosophique est toujours sérieusement engagée entre la doctrine de Nicée et l'arianisme; Constant, le protecteur des catholiques, poursuit les évêques ariens, qui partout s'élèvent violemment contre les orthodoxes. Un des caractères de l'arianisme est cette violence qui ne ménage rien et proscrit tout ce qui n'est pas lui-même. Or, une remarque historique à faire, c'est que toutes les fois que la philosophie marche au triomphe de ses propres doctrines, elle devient implacable pour tout ce qui n'est pas l'expression de sa pensée; sa nature, c'est l'intolérance. A Constantinople, les ariens mettent à mort l'évêque Paul, qui suit la foi de Nicée (1), et saint Athanase raconte lui-même

ces guerres, consultez les curieux Mémoires de M. Saint-Martin, t. I, p. 92 à 156.

(1) Lisez dans l'historien ecclésiastique Socrate le chapitre IX et suivants, qu'il intitule : Ως Ευσεβιου τελευτησαντος οι εν Κωνσταντινου πολεις λαος, Παυλον αυθις εισηγαγον, και ως οι αρειανοι Μακεδονιον προεβαλλοντο.

les désordres auxquels fut en butte l'Église d'Alexandrie, quand les ariens essayèrent de le déposer par la force. Les partisans d'Arius voulaient introniser l'évêque Grégoire dans l'église d'Alexandrie, et Athanase s'y opposa avec une grande fermeté et cette puissance que donne toujours la conviction, forte comme la vérité. Le préfet de l'Égypte, polythéiste indifférent, ordonna que les volontés de l'empereur seraient exécutées (1) par l'exil d'Athanase, et dans cette ville tumultueuse, si pleine de nations diverses et de cultes étranges, il se fit un long murmure : l'église d'Alexandrie fut par tous les côtés envahie; les juifs, les païens, les ariens réunis se précipitèrent autour des autels, et sans pitié chassèrent les fidèles. L'intrus Grégoire fut mis violemment en possession de cette église.

Sous la même terreur subirent l'exil Libère de Rome, Osius d'Espagne, Paulin des Gaules, Denis d'Italie : partout les évêques étaient en fuite. Dans cette lutte on vit, en Égypte, des populations entières se réfugier au désert et dans les tombes de la Thébaïde; partout les disputes s'engageaient sur les symboles entre la vérité et l'erreur. Arius enfin

(1) Ως ὁ Βασιλευς πρεσκευασε δια Φιλιππου του επαραχου εξοθιναι αυ τον Παυλον, και εις εξοριαν πεμφθηνας Μακεδονιον δε ενθρονιαθιηναι. (Socrat., liv. II, chap. XII.)

expose la dernière expression de sa doctrine : « Le jour où Dieu voulut créer le monde, il commença par enfanter un Verbe auquel il donna le nom de fils, afin de tout produire par son intermédiaire : il y a donc deux vertus en Dieu : l'une incréée, l'autre créée sous le nom de fils : Christ n'est donc pas la seule vertu de Dieu, mais une de ses vertus; c'est pourquoi il a été sujet, comme les créatures, à des changements; ceux qui soutiennent la consubstantialité sont donc dans l'erreur absolue (1)? »

Athanase s'élève, dans ses oraisons divines, contre ces impiétés de l'école rationnelle : « Dieu le Père et le Fils ne font qu'une seule et même personne avec l'Esprit. » Telle est sa doctrine, celle dont il s'est fait l'expression au concile de Nicée : « Peut-il y avoir un christianisme sans la divinité de Jésus-Christ (2)? » Comme si ces disputes ne suffisaient pas encore dans leur expression primitive, on se subdivise à l'infini; des sectes naissent dans l'arianisme, chacune avec son système. Ce qui fait la

(1) Ces grandes expositions de doctrines ont été recueillies par l'historien Socrate dans le chapitre qu'il consacre : Περι της εν σαρδη συνοδου.

(2) Pour soutenir la vérité de ce dogme, Athanase s'expose à toutes les persécutions; on peut le voir dans le chapitre de Socrate : Ως Αθανασιος φοβηθεις τας του βασιλεως απειλας επι τον ρομην ανεδραμην.

force d'Athanase, c'est qu'il est en possession d'un symbole fixe, vrai, et qu'il le défend sans le modifier. Un parti qui possède en lui-même une profession de foi inflexible doit tôt ou tard triompher; l'autorité est toujours plus forte que l'examen qui remue et détruit incessamment même ses propres œuvres. Les ariens ne furent donc maîtres que du pouvoir matériel sous Constance; l'empire moral appartenait aux orthodoxes, aux nicéens, et ils purent, au milieu même de la persécution, raconter comme une vengeance de Dieu et une expiation du péché la mort violente et presque honteuse d'Arius (1).

C'est en Orient que les sectes hérétiques prennent leur développement, avec une énergie, une vivacité d'imagination qui s'explique par les feux du soleil. Il existe là encore des débris du gnosticisme, parce que ces doctrines correspondent aux plus ardentes pensées. Le manichéisme se révèle dans sa dualité, spécialement à cette époque où l'empire romain poursuit la guerre contre les Perses. Dans la lutte des Sassanides contre les empereurs, les évêques jouent un pieux rôle de patriotisme

(1) Arius rendit ses entrailles : « Derepentè alvo laxata compulsus ad locum publicum ei rei destinatum pergit, » et il y mourut. Voyez dans Sozomène, liv. II, le chapitre intitulé : Περι Αλεξανδρου του επισκοπου κονςαντινουπολεως, οπως ανεδυετοι οις κοινωνιαν αρειον δεζαθαι. Χαι ως διεαρραγη Αρειος, νυζασης αυτον της γαςρος εις αποπατον.

pour la défense des villes d'Arménie, l'Adiabène, les rives de l'Euphrate; car les satrapes apportent avec leur sceptre, la religion de Zoroastre et l'antique parsisme. Alors se développe cette autre persécution en Orient dont j'ai parlé, et qui tient aussi bien à l'idée politique qu'à la pensée religieuse; elle se manifeste en Perse, comme dans l'Arménie, contre les chrétiens; les Sassanides ne veulent pas souffrir ce culte du Christ qui est celui de l'empire romain, et qui peut aider ses projets de conquête ou de défense (1). Tant que les empereurs de Rome ont professé le polythéisme grec, quelle crainte pouvaient inspirer aux rois de Perse les chrétiens persécutés? En Arménie, leur culte était bien celui des princes; mais ceux-ci, isolés, ne pouvaient menacer que dans des circonstances exceptionnelles et sous quelques princes héroïques, le puissant empire. Il n'en était plus ainsi depuis la conversion des césars au christianisme : à l'aide de la croyance commune aux Arméniens, les Gréco-Romains pouvaient plus facilement attaquer les frontières du grand roi; Shapor n'obtiendrait son repos que par l'affaiblissement des rois d'Arménie et de la population chrétienne dont ils étaient

(1) Sur le projet et la politique de Shapor, lisez Ammien Marcellin, liv. XVII, chap. XII, et surtout le Mémoire de M. de Saint-Martin sur l'Arménie.

l'expression. Ici donc se trouve la première origine de la persécution systématique des satrapes contre les chrétiens en Perse, cause plus politique que religieuse (1). Il s'y mêla quelques actes du fanatisme des mages, si profondément initiés aux mystères de l'Assyrie.

Les pontifes du parsisme, dont les temples restent debout avec leurs mille colonnes toutes couvertes de symboles : griffons ailés, lions, taureaux symboliques, aujourd'hui intacts encore sur les chapiteaux de Ninive, avaient voué une haine instinctive aux chrétiens, qui venaient détruire leurs vieilles croyances; mais la cause fondamentale de la persécution fut presque exclusivement politique : le besoin de défendre les frontières contre les Arméniens et les Romains. Elle se lia à cette situation menaçante de deux empires placés à côté l'un de l'autre. Le christianisme faisait triompher la domination romaine, comme le culte de Zoroastre assurait l'empire des rois sassanides. Donc il se produisait à peu près la même situation qu'au temps des persécutions des césars (2) à Rome contre les fidèles,

(1) Sozomène a rapporté une multitude de légendes des martyrs sous Shaper, liv. II, chap. x, et particulièrement Περι πουσικη του πρωτον εν τοις τεχνιταις Σαπωρων. Puis l'autre martyre : Περι ταρβουλας της αδελφης συμεων και της μαρτυριας αυτης.

(2) On peut s'en convaincre par l'histoire des martyrs : Περι των μαρτυρων του αγιον ακεψιμα, και των συν αυτῳ.

alors que le titre de chrétien se confondait avec celui de rebelle aux lois séculaires et au culte antique de la patrie. Les chrétiens si pieux, si résignés, étaient traités en ennemis publics, et on les frappait du glaive !

En Occident, le système de Constant, en opposition à celui de Constance (1), se résume dans la protection accordée à l'Église orthodoxe et à la foi nicéenne : est-ce comme contraste à ce qui se produit en Orient, alors livré à l'arianisme? est-ce parce que les cités, telles qu'Arles, Nîmes, Toulouse, Lyon, étaient déjà sous la domination morale de l'épiscopat et que les évêques étaient les lumières et les forces de l'Église? Constant s'en servait dans ses rudes campagnes des Gaules, qui lui méritèrent le titre de vainqueur des nations (2). Rome, depuis la mort de Constantin, avait pour pontife suprême Marc, qui mourut presque aussitôt son exaltation. Quand on suit encore aujourd'hui la voie Appienne, l'esprit absorbé de si graves pensées, on trouve les vestiges du cimetière de Saint-Marc, à peu de distance de celui de Calixte. Il ne doit point

(1) Constant avait pris le titre d'auguste le 9 septembre 337; il était néanmoins fort lié avec Constance, et il avait même obtenu de son frère le rappel d'Athanase.

(2) Il est désigné sous le titre de VICTOR OMNIVM GENTIVM dans une médaille de la Bibliothèque nationale.

son nom à l'apôtre compagnon du Christ, évangéliste de ses divines œuvres, mais au pape Marc, qui ne fit que paraître sur le siége de saint Pierre pour courir à la vie éternelle (1). Le pontificat de Jules fut plus long de durée, car il gouverna l'Église pendant quinze années (2), temps de luttes et de disputes sur l'hérésie d'Arius. Jules se déclara fermement le protecteur d'Athanase et des doctrines nicéennes. Déjà le pape exerce sa suprême juridiction (dans la plus haute antiquité), et tous les évêques déposés par ces faux conciles, il les rétablit souverainement, en vertu du droit de son siége, pour parler la langue de Sozomène, « à cause de la dignité du siége de Rome, tous les soins lui appartiennent; il les restitua à leurs églises (3). » A saint Julien Romain succéda Libère (4), assez ferme d'abord pour subir l'exil, à raison de ses principes sur le concile de Nicée, et qui se radoucit ensuite pour adopter un système mixte de conciliation; il avait dit en se rendant à Milan, auprès de l'empereur Constance : « J'ai fait mes adieux à mes frères qui sont à Rome; les lois ecclésiastiques me sont plus chères que ma

(1) Marc fut élu le 18 janvier 336 et mourut en octobre de la même année.

(2) 337-352.

(3) « Cum propter sedis romanæ dignitatem omnium cura ad ipsum spectaret, suam cuique ecclesiam restituit. » (Concil. Roman. an 342.)

(4) 352-355.

demeure (1). » Plus tard, il signa un formulaire mixte, afin d'apaiser les grandes divisions au sein de l'Église.

C'était une active et turbulente secte que celle des ariens. Sous la protection de Constance, jamais elle ne fut paisible ni même tolérante pour les nicéens; de sa nature elle aimait toujours à agir, à persécuter. Tant que Constant avait régné sur l'Occident, les orthodoxes avaient eu un appui, un prince de leur église, à ce point que, sur sa simple recommandation, plus d'un évêque avait été rétabli sur son siége; mais à la mort de Constant, toute protection cessa. L'Occident, comme l'Orient, fut soumis au système oppressif imposé par l'arianisme. On s'efforce de concilier les esprits par des formules mixtes, des professions de foi incertaines. A Antioche (2), quatre-vingt-sept évêques, moitié ariens, moitié orthodoxes, s'entendent sur la fixation de la Pâque, terrain de conciliation. « Si un évêque rejeté par son peuple est néanmoins ordonné par l'Église, il conservera la dignité de son rang, les fonctions de son ministère. » C'est ce même concile qui élit l'évêque Grégoire au siége d'Alexandrie, après la déposition violente de saint Atha-

(1) « Fratribus meis qui sunt Romæ jam tale dixi. Potiores mihi sunt leges ecclesiasticæ quam domicilium Romæ. »
(2) Concil. Antioch., 341.

nase, qui paraît un obstacle aux esprits modérés. A Rome, au contraire, Athanase est pleinement justifié par le pape et les évêques (1); le pontife saint Jules écrit une splendide lettre pour l'exaltation du pieux évêque et celle de Marcel d'Ancyre, autre chef de l'Église orthodoxe. De nouveau réunis à Antioche, les ariens développent une longue profession de foi, subtile et obscure (2), pour répondre à la formule de Nicée sur la consubstantialité. Les évêques catholiques à Milan déclarent qu'à Nicée tout a été réglé et qu'il est dès lors tout à fait inutile d'arrêter un autre symbole.

Telle fut aussi l'opinion du concile de Sardique (3), où assistent cent soixante-dix évêques solennellement convoqués, et où l'on voit se séparer les Pères en deux écoles, qui prennent pour bannières les nationalités orientale et occidentale. L'Orient, dévoué à l'arianisme, excommunie Athanase et même le pape Jules qui l'appuie de sa pontificale autorité; il n'admet pas le mot sacré de consubstantiel : l'Occident, au contraire, se rattache à cette pensée fondamentale du concile de Nicée en qui est le christianisme tout entier, car il n'est plus de doctrine sans le Verbe-Dieu. A Milan, se réunit encore

(1) Concil. Roman., 342.
(2) Elle est appelée Αχροσθιθης.
(3) C'est aujourd'hui Sophia en Bulgarie.

un concile (1) dirigé contre Photius, évêque de Sirmium, hostile à la divinité de Jésus-Christ : « Christ, selon ce blasphémateur, était un homme de chair et de sang, sans préexistence divine. »

L'Église, brisée jusque dans ses entrailles, voit même se réunir des conciles de donatistes : un des plus célèbres fut tenu dans la Numidie (2), et il trouva comme opposition le concile de Carthage (3), qui fit treize canons sur la discipline. Partout donc des conciles en Orient, en Occident, où l'arianisme pénètre malgré tous les obstacles. Poison subtil que la raison fière et le doute superbe! Dans Arles même, Constance force les évêques (4) à proscrire les nicéens comme des rebelles. On voit dès ce moment l'empereur, le fils de Constantin, agir de sa personne pour le triomphe de l'arianisme, qu'il croit plus souple, plus adhérent à la puissance civile. A Milan, Constance préside un concile (5) : ce ne sont plus les évêques qui préparent les formules, mais le souverain lui-même qui s'impose ce labeur; si on lui résiste, il s'emporte, il tire l'épée; les

(1) 347.
(2) 348.
(3) 349.
(4) Arles, 353.
(5) Milan, 355. Voyez au reste Socrate : Περι των εν Μεδιολανω συνοδον. (Liv. II, chap. XXIX.)

évêques nicéens qui ne souscrivent pas à la condamnation d'Athanase sont également frappés de l'exil; Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, Denis de Milan, sont obligés de fuir devant les menaces de Constance (1). Le caractère donc de l'arianisme, c'est la violence, la persécution pour assurer le triomphe de ce que l'orgueil croit la vérité; absolu dans sa pensée, il s'efforce de la réaliser par le glaive.

Je considère donc l'arianisme comme la plus terrible crise que l'Église orthodoxe ait subie, plus fatale peut-être que la persécution polythéiste. Ce fût la philosophie du doute, le rationalisme qui, s'appuyant sur le pouvoir temporel, attaqua la formule transcendante et symbolique du concile de Nicée. L'Église orthodoxe s'était résumée dans le dogme de la consubstantialité; l'arianisme nia la similitude du Père et du Fils: de là l'école antitrinitaire, qui fut un christianisme sans Christ, et supposa une inspiration divine sans l'esprit, une unité, enfin, sans essence, sans manifestation. La grande force de l'arianisme venait précisément de ce rationalisme proclamant l'unité de Dieu, en vertu duquel on avait attaqué le polythéisme. Pour lui, en dehors de l'Être souverain unique et Créa-

(1) Voyez Ἐπιστολὴ Κωνσταντίνου πρὸς τὴν σύνοδον. (Liv. II.)

teur, rien n'était plus divin; tout était matière et intelligence mortelle, même le Verbe.

L'arianisme était donc plutôt une école de philosophie qu'une croyance symbolique. Avec la ténacité du doute et un esprit superbe envers les nicéens, l'arianisme se dégrade par son caractère de complaisance envers le pouvoir (1) et son abaissement infini aux pieds de l'empereur Constance. Une croyance résiste, parce qu'elle est un cri de la conscience, un sentiment chaud et coloré, tandis qu'une opinion philosophique se plie et se soumet au glaive, parce qu'elle n'est qu'une forme de raisonnement. Cette double situation se révèle souvent dans un État; la philosophie, toujours mendiante et abaissée devant le fort, se lie au pouvoir temporel pour contenir ou même persécuter la croyance; elle n'est pas à l'aise sans la domination pour elle-même et la proscription pour les autres. La raison est bien plus absolue que la foi dans sa haine et ses dédains (2).

(1) Constance présidait même à toutes les formules des ariens. Socrate le constate, liv. II, chap. xxv.

(2) Les évêques ariens ne quittaient pas la cour de Constance et lui faisaient cortége en l'accablant sous les éloges.

CHAPITRE XX.

RÉVEIL DU PAGANISME. — AVÉNEMENT DE JULIEN.

J'ai déjà signalé la situation du polythéisme, si vivace encore à la fin du règne de Constantin, et les éléments qui constituaient la puissance du vieux culte sur l'esprit du peuple et les institutions nationales (1). Si l'Église s'était conservée dans sa pureté native, si le christianisme avait toujours été aussi uni, aussi saint qu'aux jours de sa jeunesse et de la persécution, il est certain que, libre désormais et appuyé même de la protection du chef de l'empire, il eût hâté ses immenses destinées; l'arbre aurait déployé ses vastes rameaux; peu à peu le paganisme se fût éteint devant le double

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit Eusèbe de l'abolition presque absolue du paganisme à la fin de l'époque constantinienne. Il cessa d'être la religion de l'État; mais on le voit partout encore dans les institutions et les coutumes.

glaive de la vérité religieuse et de la force impériale.

Telle n'était pas la situation de l'Église depuis la conversion des empereurs et le triomphe de la croix; des sectes s'étaient livrées à des subtilités métaphysiques, à des divisions déplorables, et le polythéisme pouvait dénoncer ce dogme qui prétendait à la vérité absolue et qui semblait tomber épuisé sous d'incessantes divisions (1) : le règne de Constantin n'avait-il pas été troublé, absorbé par les disputes des conciles et des évêques? Les polythéistes remarquaient en raillant que l'empereur Constant était moins occupé des invasions des barbares dans les Gaules que de la protection du dogme nicéen, et que la volonté de Constance se montrait plus irascible à l'égard d'Athanase que son courage ne s'était manifesté glorieux dans la campagne de Perse, au siége de Nisibe (2). Déjà, en contemplant l'attitude des plus fervents d'entre les polythéistes, on pouvait comprendre qu'une réaction se préparait : une vieille opinion ne disparaît pas sans tenter un dernier effort, et les chefs du paganisme devaient sentir que le temps du zèle

(1) C'est ce que Coustantin avait pressenti dans tous ses actes, dans ses paroles aux évêques. Voyez concil. Nic., X.

(2) C'était l'opinion de l'empereur Julien; une loi de Constance avait détruit ce qu'on appelait θα μυϛαρα ... τυς ειδωλολατρειας.

et de la lutte pour eux était venu; le désordre le plus absolu d'idées régnait par la naissance des hérésies, et l'on devait saisir cette circonstance favorable, d'une lutte surtout entre les orthodoxes et les ariens, pour essayer une réaction (1). On avait pour soi les écoles de philosophie, les traditions, les arts, les mœurs des ancêtres; il ne s'agissait plus que de chercher un chef; et lorsque les opinions puissantes sont ainsi préparées, il est difficile qu'elles ne trouvent pas une tête de force et d'intelligence qui prenne leur direction et essaie la victoire à leur profit.

Ce rôle de direction et de puissance avait été déjà essayé par Magnence dans les Gaules; l'adversaire de Constant, le soldat qui prépara la mort du protecteur zélé de l'Église orthodoxe, Magnence s'appuie sur la force du paganisme pour essayer sa révolution contre l'empereur. Les Gaules étaient demeurées dans quelques provinces encore ferventes polythéistes, peuplées de temples, de sanctuaires dédiés aux dieux de l'Olympe. Si Magnence publiquement respecte encore le dogme chrétien, afin de ne pas heurter les légions qui entourent le la-

(1) Le désordre entre les sectes chrétiennes était si grand que le païen Ammien Marcellin dit: « Nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi ferales plerique christianorum expertes. » (Amm. Marcel., XXII, 5.)

barum, il se lie en secret avec les pontifes, les augures des temples de Trèves, de Colonia Agrippina, de Lyon, si fervents pour le vieux culte des empereurs, avec ceux de la ville d'Isis, Nîmes, Arles, Toulouse, Autun. Il est soutenu par cette multitude de rhéteurs qui peuplent les académies des Gaules (1), et qui n'ont pas craint d'invoquer les dieux mêmes dans les panégyriques de Constantin. Il est certain que si Magnence avait triomphé dans sa campagne d'Italie contre Constance, le polythéisme l'aurait appuyé de toute sa force comme son prince et son espoir. Sans doute, il n'aurait pu proclamer le triomphe exclusif du dogme païen; la puissance du christianisme était alors trop forte, trop virile pour qu'il fût possible de l'anéantir ou même de le persécuter; mais il serait résulté du triomphe de Magnence, ou de Vétranion après lui, un système d'égalité et de tolérance entre les deux cultes. Vétranion (2), élu à Rome, me paraît l'expression du vieux sénat polythéiste dans la ville éternelle, si profondément attachée au culte des ancêtres. Ceux que l'histoire appelle et flétrit du

(1) Il est à remarquer que, sauf Eusèbe, les panégyristes de Constantin sont tous polythéistes. Voyez *Vetera panegyr.* (petit in-f°).

(2) Vétranion était né en Mésie; son élévation à l'empire est de 350. Voyez Eutrop., X, 10. Julien a beaucoup parlé de cet avénement, qui l'intéressait (2e discours).

nom de tyrans ou d'usurpateurs succombent, et le christianisme triomphe avec Constance dans Rome même.

Mais la pensée d'une réaction polythéiste ne meurt pas avec eux; elle se révèle bientôt dans la vie politique de Julien, si curieuse pour l'histoire méditative des grandes luttes sociales. Les seuls parents de Constantin sauvés du massacre accompli par les légions étaient Gallus César et Julien, petits-neveux de cet empereur. Flavius-Claudius Julianus, né à Constantinople dans les ides de juin 331 (1), avait par conséquent six ans à la mort de Constantin; enfant, il fut donc témoin du triste sort de sa famille; lui-même n'échappa à la mort que par la protection de l'évêque Marc d'Aréthuse, ardent catholique, et il fut ensuite placé sous la conduite d'un eunuque de Scythie, du nom grec de Mardanne. Les eunuques (2), contre les-

(1) Voyez le curieux chapitre qu'a écrit l'historien Socrate sur les origines de Julien : Περι Ιουλιανοῦ, και γενοις αυτον, και παιδευσεως, και οπως επι την βασιλειαν παρελθων επι το ελληνιζειν απεκλινε.

(2) Il y avait un grand préjugé à Rome contre les eunuques. Horace avait dit :

Miles spadonibus
Servire rugosis potest.
(Horat., v. 9, carm.)

Leur pouvoir s'était ensuite étendu :

Ut spado vincebat capitalia nostra
Porides. (Juvénal, satir. xv.)

quels l'histoire s'est tant élevée, étaient généralement des hommes de science et de bon conseil : leur autorité résultait de ce que, sans distractions dans la vie, ils s'absorbaient dans leur devoir. Le catholicisme comprit seul cette puissance de l'abstinence charnelle : je crois qu'il n'est pas de pouvoir humain qui n'ait ainsi son explication dans la nécessité de son but.

Sous Constance, l'influence des eunuques grandit pour l'administration de l'empire; ils devinrent ses conseillers intimes, ses instruments d'action dans le palais et au dehors, parce qu'on pouvait compter sur leur sollicitude et leur fidélité. Mardone, l'eunuque qui éleva Julien, était une tête grave, philosophique, amie des sciences; il lui enseigna à refréner ses passions. Secrètement dévoué à la haute philosophie des écoles et à ces légendes des dieux qui se mêlaient aux poétiques enseignements, Mardone lui inculqua un amour infini pour le passé politique et religieux de l'empire romain (1). Julien eut pour second précepteur Eusèbe de Nicomédie, ardent arien, et peut-être, dans ses rapports avec le chef de cette astucieuse secte, prit-il déjà cette répugnance pour la divinité du

(1) Voyez, sur l'éducation de Julien, son *Epist. ad. Athen.*; Libanius, *Orat. Parentalis*, et Socrate dans le chapitre déjà cité (liv. III, chap. I.)

Christ, la pensée, la passion de toute sa vie; ses études très-fortes dans l'hellénisme s'accomplirent à quinze ans, époque où lui et Gallus furent placés dans un splendide palais de Cappadoce, une de ces villas impériales qui étaient des mondes avec leurs bosquets de pins, de cyprès, d'orangers, leur peuple de statues, leurs bains, leurs portiques, tels qu'on en voit encore quelques débris autour de Rome (1), sur la voie Tiburtine. Surveillés par les eunuques, ils furent enseignés dans toutes les prières du christianisme; on les vit honorer les tombeaux des saints martyrs, lire à haute voix les Épîtres et les Évangiles; les témoignages de leur piété étaient si vifs, si multipliés, que Gallus et Julien furent admis parmi les clercs comme lecteurs (2); tous deux semblaient profondément pénétrés de la grandeur et de la vérité chrétienne. Grégoire de Naziance en a gardé le souvenir à l'égard de Julien, qu'il accuse d'hypocrisie. L'historien Socrate ajoute qu'il s'imposait les privations et les habitudes d'un moine (3).

Mais dès cette époque, de l'aveu du prince

(1) Par exemple, la *villa Adriana*, sur la route de Tivoli. La villa qu'habitait Julien à Césarée était l'ancien palais des rois de Macédoine.

(2) Julien fut fait césar en 351.

(3) Τον των μοναχων υπεκρινετο βιόν, και λεληθοτας μην ησκειτο τα φιλυσοφα. (Socrat., *Histor. ecclesiastic.*, liv. III, chap. I.)

même, il ressentait un indicible attrait pour la religion des ancêtres : « Quand il contemplait cette poétique histoire des dieux de l'Olympe, les mystères de l'Égypte, de l'Assyrie, les nobles enseignements de la philosophie, il ne pouvait s'empêcher de porter un regard railleur sur le dogme simple et modeste de la religion chrétienne (1). » Les fables riantes du paganisme, la doctrine de Platon, lui paraissaient bien supérieures aux légendes des saints et des martyrs, à ce sombre culte des morts autour d'une tombe, à cette résurrection de la chair et des os. Son imagination grecque si ardente lui faisait désirer une croyance plus antique, plus colorée de poésie; les dieux d'Homère formaient pour lui un chœur de nymphes qui s'asseyaient chaque soir, comme les Heures de Pompéi, au chevet de ses rêves.

Cette passion pour le polythéisme se fortifia durant les études de Julien à Nicomédie, où il connut le chef philosophique du parti païen, Libanius; et, bien qu'il lui fût défendu de visiter son école, dans la crainte des séductions (2), l'étudiant zélé, en-

(1) Cependant il simulait toujours la foi chrétienne pour éviter la colère de l'empereur : Την του βασιλεως ελανθανεν ορμην. Και δια αμην τον φοβον, ταυτα επραττεν.

(2) Διο μεθιςησιν αυτον εκ της μεγαλοπολεως εις την Νικομηδειαν μελοτυσας μη φοιταν παρα Λιβανιω τω συρω σοφιστη.

thousiaste, lut non-seulement les ouvrages du grand sophiste, mais entretint avec lui des relations secrètes. De là sans doute la conclusion d'un pacte mystérieux conclu entre eux pour la restauration du polythéisme, au cas où la puissance viendrait à Julien, résolution qui se développa par les leçons de Maxime d'Éphèse. Dans son voyage d'Asie, Julien s'initie surtout à cette école de philosophes exaltés qui pénètre les secrets de la nature par la théurgie, l'invocation des influences secrètes et des démons, dont les chefs étaient Maxime d'Éphèse, Jamblique et Porphyre. Cette école flattait d'autant plus les idées de Julien, que, dans ses devinations d'un avenir mystérieux, elle promettait l'empire au jeune enthousiaste. Il y avait donc en Asie, sous Constance, au sein de la Grèce, une conspiration réelle pour la restauration du paganisme, à laquelle devait présider l'école philosophique des néoplatoniciens, et dont Maxime d'Éphèse était l'âme (1). C'est pour dissimuler ce vaste projet que Julien multiplia ses professions de foi chrétienne, les signes extérieurs d'une ardente dévotion. Il se fit raser comme un moine et mena la vie des anachorètes, très-attentif à ses fonctions de lecteur dans l'église

(1) Il ne faut pas le confondre avec Maxime de Tyr, qui vivait sous Marc-Aurèle, au IIe siècle.

de Nicomédie. Déjà pourtant le bruit éclate partout de l'apostasie de Julien, et une lettre de Gallus s'en fait l'écho; le césar s'inquiète de cette disposition d'esprit du jeune prince : il s'est rassuré par le témoignage des évêques; ceux-ci ont déclaré « que Julien continue à fréquenter les églises et à remplir ses devoirs religieux. » Toutefois il est devenu l'espérance du polythéisme (1); les opinions ont en général le pressentiment de ceux qui doivent assurer leur triomphe; elles les entourent et les élèvent.

Libanius annonce au monde païen le pieux Julien, qui silencieusement se prépare pour grandir ses espérances et assurer son succès. Cette joie du polythéisme n'échappa point à la sagacité de Constance, inquiet de la conjuration naissante; l'empereur fait surveiller Julien adolescent; il le mène à sa suite dans ses voyages à Milan, à Alexandrie, et jusque dans les Alpes, afin de pénétrer, de déjouer ses projets. Julien ne dut enfin la liberté et peut-être la vie qu'à l'intervention de l'impératrice Eusébia; revenu à ses chères études de philosophie ardente, il accourt aux écoles d'Athènes écouter les leçons profanes sous les plus célèbres rhéteurs d'éloquence. Il se livre à ce culte enthousiaste, et presque

(1) Libanius, *Orat. Parentalis*, chap. IX-X; Grégoire de Naziance, *Orat.*, III; Eunape, *Vita sophist. in Max.*, p. 68 à 70.

sans se déguiser, pour le soleil, père intellectuel et bienfaisant (1).

Athènes était toujours la capitale des écoles; si la vieille cité chérie de Minerve avait perdu ses dieux et sa liberté, elle restait encore métropole de l'éloquence et des arts; ses portiques et ses places publiques, peuplés des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, voyaient sous les oliviers et les platanes une multitude de philosophes disserter gravement sur toutes les questions de religion, de morale et d'histoire; Aristote, Platon, Épicure, étaient les noms célèbres invoqués par des milliers d'écoliers venus de tous les points de l'empire pour étudier la belle langue de la Grèce (2). Là, aucune distinction de croyances; Basile et Grégoire de Naziance suivaient la même école que Eunape et Julien, et une sorte de fraternité scientifique unissait les jeunes étudiants d'opinions même les plus séparées. Grégoire de Naziance semble avoir déjà le pressentiment de la destinée de Julien, l'ennemi puissant et déclaré du christianisme : « Je lui voyais toujours une tête agitée sur des épaules bran-

(1) C'est le résumé le plus clair du culte de Julien : Ηλιον λεγιω, το ζαν αγαλμα και εκψυχοι, και εννουν, και αγατο εργον του νυητου πατρος.

(2) Ce serait une curieuse histoire à écrire que celle de cette dernière époque de l'école d'Athènes.

lantes, un œil égaré, un regard fier et furieux, une démarche pleine d'hésitations et sans fermeté, qui ne marquait que de l'insolence et du dédain pour les autres; un air de visage railleur et méprisant, des éclats de voix immodestes, des signes de tête sans motif, une parole entrecoupée qui procédait par interruptions impertinentes ou embarrassées (1). » Tel était le jeune Julien pour Grégoire de Naziance, qui, dans son zèle ardent, ajoute : « Sans avoir la devination de l'avenir, écolier comme lui, je pressentais que Julien serait l'ennemi le plus dangereux de l'Église. »

Le bruit des desseins du prince pour la restauration du paganisme était devenu presque public (2). Les philosophes, amis du néoplatonicisme, Libanius surtout, ne cachaient plus l'espérance qui les dominait et la joie d'un prochain triomphe : Julien, à leurs yeux, était appelé à rétablir la religion des dieux. « Il gémissait, dit Libanius, de voir

(1) Grégoire de Naziance, liv. III. Ammien Marcellin ajoute, pour caractériser la dissimulation de Julien : « Quanquam a rudimentis pueritiæ primis inclinatior erat erga numinum cultum; paulatimque adolescens desiderio rei flagrabat, multa metuens, tamen agitabat quædam ad id pertinentia, quantum fieri poterat, occultissime. » (Lib. XXII.)

(2) Ce bruit était venu aux oreilles de l'empereur, et il avait exilé Libanius à Nicomédie : Τοτε γαρ ὁ Λιβανιος ὑπὸ των παιδαγωγων της Κονσταντινουπολεως εκβληθεις, εν τη νικομεδεια τας διατριβας εποιειτο. (Socrate, liv. III.)

l'état où se trouvait le culte des ancêtres, sur l'abandon des autels et des sacrifices, et secrètement il nous promettait de tout rétablir (1). Aussi les principaux Athéniens faisaient-ils des vœux pour lui souhaiter la pourpre, et les devins la lui promettaient dans leurs invocations aux démons qui gouvernent les éléments. » Le confident, le dépositaire de la pensée de Julien, fut surtout le pontife d'Éleusine, gardien des mystères impénétrables, et auquel Maxime d'Éphèse avait envoyé le jeune prince. C'était donc du centre philosophique du polythéisme que partait la conjuration helléniste contre le christianisme; par ses mille ramifications sur tous les points de l'empire, le vieux culte était informé de tout et pouvait entourer de renseignements et d'espérances le césar qu'il avait choisi. C'était là le véritable démon qu'il consultait, et sa théurgie n'allait pas au delà de cette conjuration de tout un parti. Il serait difficile de croire à la réelle exaltation de Julien, esprit sérieux, bien que, dans ses livres, il s'exhale je ne sais quel ardent mysticisme : a-t-il pu saluer son démon familier comme Socrate ?

Ce fut pendant ses études dans les écoles d'Athènes que Julien reçut la nouvelle de son élévation au

(1) Libanius, *Orat.*, V, p. 17; Eunape, V, 74.

titre de césar; soit que l'influence de l'impératrice Eusébia eût déterminé ce choix, soit que Constance eût alors intérêt à donner des gages au paganisme, dans sa lutte contre le dogme de Nicée au nom de l'arianisme; Julien fut mandé à Constantinople. Avant de se déterminer à ce voyage, Libanius dit (1) que le prince consulta Minerve et ses dieux domestiques; il est plus certain que Julien dut prendre conseil surtout des chefs du polythéisme, des pontifes dans les temples ou dans les mystères, pour savoir à quoi il devait se déterminer en présence de tous ces piéges; comme il restait chef de parti, il méritait la confiance des hiérophantes et des philosophes : tous lui dirent d'accepter, parce qu'avec la pourpre des césars, il pourrait davantage pour la cause commune. Il vint donc joindre l'impératrice Eusébia à Milan avant l'arrivée de Constance (2); là, délaissant toutes les allures, toutes les formes et les vêtements même de la philosophie, on lui rasa sa barbe longue et crépue, on lui enleva son manteau d'Hellène, qui avait si longtemps traîné sous les portiques du Parthénon; il porta le glaive antique, et Constance le réserva

(1) Libanius, *Orat.*, XII; Ammien Marcellin, liv. XV.

(2) Il y épousa la sœur de l'empereur; Sozomène en donne ce motif : *Και την αδελφην εδιδον γαμετην, και μεμφομενῳ περι των ραθυμων ϛρατηγων υπηκουε.* (Sozomène, liv V.)

pour la guerre des Gaules, où il devait combattre les Francs et les Allemans (1). Quelles natures puissantes que celles de ces grandes familles grecques ou romaines! On faisait passer un jeune homme des bancs d'une école de philosophie au commandement d'une armée; un rhéteur devenait césar militaire sans préparation, comme une chose simple. Julien eut pour son domaine de gouvernement et de victoire les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre (2); on l'entoura d'officiers désignés par l'empereur Constance; il n'eut pas toute liberté d'action ni de choix; on l'épia, on le surveilla dans les plus petits détails de sa vie, parce qu'on le soupçonnait de trahir la foi des empereurs. Néanmoins il conserva autour de lui des représentants intimes du paganisme : Orebaze de Pergame, son médecin, philosophe ardent, et l'Africain Évemère, son bibliothécaire chéri, tous deux jeunes, élevés enfants dans le sanctuaire d'Éleusis. Auprès de ces deux amis, Julien pouvait vivre avec confiance, s'abandonner dans ses joies et ses plaisirs d'esprit ou ses espérances d'ambition. Chaque fois que la guerre ne lui imposait pas des devoirs impératifs, Julien

(1) L'élection de Julien est du 6 novembre 355.

(2) Sozomène dit seulement : Επεβουλευσεν αυτῳ δια των προς τον ρηνον βαρβαρων.

se livrait avec ardeur à l'étude (1), à la philosophie, à la poésie grecque, et cet ardent amour de l'hellénisme lui servait de prétexte pour rester en communications intimes avec tout le parti païen, qui confondait dans un même amour les dieux et la littérature de la Grèce, double passé poétique. Souvent on voyait arriver au sein des Gaules et jusqu'à Paris, dans le beau palais des Thermes, un philosophe d'Athènes, un aruspice d'Égypte, et le césar le menait silencieusement, à travers les vignes et les arbres fruitiers qui ondoyaient ses coteaux, jusque sous les feuillages épais qui bordaient la Seine (2); là on se disait ses dernières pensées, ses projets, ses espérances d'avenir; quelques-uns ajoutent que des sacrifices secrets étaient offerts aux dieux immortels pour le triomphe de la philosophie et de l'hellénisme. Eunape raconte que le pontife d'Éleusis, le chef de la conspiration païenne, vint voir discrètement le césar dans les Gaules et lui donner une suite d'avis pour déterminer sa conduite dans des circonstances très-prochaines, ce qui signalait la marche active du complot. Julien le combla de prévenances; il retourna dans la Grèce, chargé de

(1) Libanius, *Orat.*, X, p. 240. Julien composa, comme gage donné à son empereur, un éloge de Constance, enthousiaste et boursouflé.

(2) Libanius est fort curieux à consulter sur toute cette époque de la vie de Julien. (Orat. x, 12.) Comparez avec Eutrope, chap. v, p. 76.

présents et d'offrandes pour les temples et les sanctuaires. La conjuration du polythéisme s'organisait ainsi silencieusement et avec habileté, en présence des crises et de l'agitation de la vérité chrétienne (1).

Si la pensée intime du césar se portait vers la reconstitution de la religion et des mœurs du vieil empire, sa conduite publique restait conforme aux lois générales de l'Église. Julien assistait aux grandes fêtes, visitait les églises des martyrs, ménageant ainsi l'esprit épiscopal d'un certain nombre de cités de la Gaule et celui des cohortes et des légions où le dogme chrétien avait déjà profondément pénétré avec le *labarum;* il gagnait l'estime de tous par l'austérité de ses mœurs, la sobriété de sa vie (2). Tout réformateur, en effet, doit s'imposer l'extérieur d'une rude existence; le césar touchait à peine aux plats qui ornaient sa table pour fêter ses convives (3); lui se contentait de la plus grossière nourriture et du pain des soldats; son lit se composait d'une seule peau de tigre ou de lion

(1) Lisez aussi le curieux chapitre de Sozomène : Ὅ τι κατασας εις την βασιλειαν Ιουλιανος, ηρεμα πως τα των χριστιανων ανακινειν ηρξατο, και τον ελληνισμον τεχνηεντως εισαγειν.

(2) Il répétait cette maxime de Caton : *Magna cura cibi magnis virtutis incuria.*

(3) Ammien Marcellin, liv. XVI.

étendue sur le sol (1); son sommeil était plus court que celui d'un anachorète. Toujours debout à minuit, il partageait ses longues heures entre les affaires de gouvernement et l'étude de la philosophie; nul plaisir autour de lui, ni les jeux du cirque, ni les représentations théâtrales (2) : la guerre et l'étude, la victoire et la méditation, telles étaient les conditions de sa vie, et, comme complément de cette forte existence, Julien resta vainqueur de tous ses ennemis. Infatigable, il poursuit les barbares jusqu'au delà du Rhin, et ses panégyristes peuvent célébrer déjà le sauveur des frontières de l'empire par tous les points naguère menacés, avant de se pénétrer d'admiration pour l'ami des dieux immortels (3). Il protége les peuples contre les exactions, les impôts exagérés (4); chaque ville voit renouveler ses priviléges, chaque légion est caressée par de larges distributions. On aperçoit que Julien rêve déjà la reconstitution du paganisme sous la pourpre de l'empereur. Dans cette œuvre hardie, il va lentement : il craint de heurter

(1) Σισυρα,

(2) Θυμελην, excepté une représentation pour le premier jour de l'année.

(3) Ammien Marcellin, liv. XVI.

(4) Voyez son jugement sur le préfet Florentin, dont il punit l'avarice, ταις πλεονεξιας.

les opinions vives et puissantes des fidèles; il s'impose une incessante retenue; on le voit assister aux pompes de l'Église dans les solennités religieuses, et lorsque les soldats enthousiastes de leur césar lui confèrent le titre d'auguste, il semble se refuser à cet honneur, auquel il se prépare néanmoins depuis longues années (1).

La réaction helléniste que Julien veut accomplir doit, selon lui, reposer sur plusieurs éléments : il part de cette idée d'abord que, pour devenir une force morale dans la société, le polythéisme doit subir une réforme; car le dogme ne peut plus se présenter avec ses doctrines d'un sensualisme usé. Comme le christianisme a passé sur cette société, il a dû y laisser de profondes empreintes, et la vieille religion panthéiste, pour vivre désormais, doit lui emprunter la majesté de sa morale, la grandeur de ses préceptes; autrement la lutte serait inégale aux yeux du peuple, qui aime la charité et l'égalité évangélique avec entraînement. De là ce soin de Julien à se montrer austère comme un anachorète; il n'aime ni les jeux retentissants du cirque, ni les pompes parfumées, ni le luxe des théâtres; lui s'impose toutes les privations, comme

(1) Voyez les aveux curieux de Julien dans son *Misopogon*. Son élévation au titre d'auguste est de l'an 361 de Jésus-Christ.

Pythagore ou les moines du désert (1). Le second élément qu'il invoque, c'est la théurgie, qu'on peut définir le supernaturalisme dans la philosophie. Julien a compris toute la force, toute la puissance des miracles quand on veut rétablir une foi ; il sait bien qu'il faut aux yeux du peuple, pour constituer une religion, autre chose qu'une série de propositions sérieuses, de préceptes ou d'axiomes : une croyance se compose nécessairement de légendes, et c'est pour répondre à ce besoin général de l'esprit et de l'imagination que Julien se rattache si fortement à la théurgie (2). Déjà l'école néoplatonicienne a voulu opposer Apollonius de Thyane à Jésus-Christ, sa vie à sa passion, ses miracles à ceux du divin maître ; cette œuvre de destruction comparative, Julien veut la compléter en donnant une extension immense, multiple, au culte des démons familiers, vaste organisation d'intelligence mitoyenne entre la matière et l'esprit, et comme suspendue dans les airs (3). Sans cesse dans son

(1) Julien, orat. VIII. Tous ses discours sont destinés à la réforme enthousiaste du paganisme.

(2) Voyez dans Eunape, chap. V, p. 73, le soin qu'il prit d'appeler auprès de lui les théurgistes, et spécialement Maxime. Comparez avec saint Grégoire de Naziance, orat. IV, p. 120, D.

(3) Jamblique est tout plein de cette démonologie et des génies de l'amour et de fontaines. Dans ses grottes mystérieuses, deux génies, Érox et Anteros, s'élançaient dans ses bras. Comparez dans Sozomène le chapitre qu'il consacre : Περι βιου και αγωγης, και διαιτης, και της εις την βασιλειαν παροδου Ιουλιανου.

oratoire, Julien invoque son démon familier; il le voit, le touche, et sur ce point il se montre plus superstitieux que les plus fervents adorateurs des miracles. Enfin, réformateur dans ses plus larges proportions, Julien a remarqué que la partie mystérieuse du christianisme, la célébration primitive de son culte dans les ténèbres, a fortement contribué à sa propagation, et cet élément lui paraît encore une force dans sa réforme.

Les vieux mystères du paganisme sont usés, même à Éleusis et à Éphèse (1); le peuple n'y accourt plus en foule, malgré ses efforts et ses provocations ardentes : de là cette protection que Julien accorde surtout au culte de Mithra, plus jeune, plus nouveau. Il fonde une grande espérance sur ces mystères, tout récemment introduits dans l'empire : d'abord ils ne sont point usés comme les cérémonies du paganisme et les formes helléniennes; le culte de Mithra imite cette majesté que le christianisme primitif apporte dans toutes ses cérémonies, ses sacrements, ses initiations : l'eau du baptême, l'eucharistie, la pénitence, la confession, et jusqu'au martyre. Toute l'école néoplatonicienne s'occupe de ce culte de Mithra, des

(1) Voyez, pour les efforts de Julien dans le rétablissement du nouveau culte, le *Misopogon*, p. 346; Libanius, *Orat. Parent.*, chap. LX, p. 286-287.

antres des nymphes et de la mort d'Adonis. Porphyre, Jamblique, expliquent par les naturelles révolutions des astres cet ensemble de mystères et de cérémonies ténébreuses. C'est aussi avec enthousiasme que Julien invoque le soleil, le père éternel des mondes (1).

Si toute cette école nouvelle qui seconde Julien sent le besoin d'une réforme dans le paganisme, elle sait aussi que, dans ce vieux culte des ancêtres, se trouvent des forces et des éléments de puissance qu'on ne doit pas négliger pour l'œuvre d'une restauration. Le polythéisme possède la plus belle littérature du monde; l'enthousiasme universel salue, même au sein de l'Église chrétienne, Homère, Platon, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Catulle. « Quoi! l'univers abandonnerait la religion qui a produit des œuvres si splendides! Quel serait le peuple assez ingrat pour délaisser ce patrimoine traditionnel qu'avec orgueil lui ont transmis ses ancêtres? Entouré des chefs-d'œuvre de la sculpture, des temples qui faisaient l'étonnement du monde (2), on fuirait tout cela sans regret, sans es-

(1) J'ai déjà rapporté sa théorie sur le soleil, roi unique des mondes.

(2) Aussi le premier soin de Julien avait-il été de faire restaurer tous les temples : Επει δε μονος εἰς την βασιλιαν κατεςη, και ανατην εω τους ελληνοικους ναους ανεωξε, και τους ημεληημηνοις επισκευαζεθαι. (Sozomène, liv. IV.)

prit de retour ! » L'hellénisme artistique était donc une des forces qui devaient seconder la tentative de Julien et donner de belles couleurs à la restauration païenne. La langue de Platon pouvait-elle vivre sans ce riant Olympe, sans ces dieux dont la majesté brillait dans les temples de marbre et d'or? Ajoutez à cette cause première, fondamentale, le noble orgueil de conserver les mœurs et les traditions des ancêtres : « Aux temps de la gloire de Rome, on avait cru en ces dieux : que devenaient l'empire romain et l'histoire de la patrie sans le culte qui avait fait sa grandeur? Restaurer ce culte (1), le rétablir puissant et fort, c'était donc rendre à Rome l'éclat de ses vieilles annales : n'aurait-on pas pitié de la cité éternelle, et quels n'étaient pas les ennemis qui la menaçaient au dehors? Les barbares étaient sur toutes ses frontières ; les villes tremblaient comme des vaisseaux secoués par les vagues ; le temps était donc venu de tenter un retour vers les mœurs et les habitudes des ancêtres. Julien était le césar, l'auguste, l'empereur que les dieux destinaient à couronner cette majestueuse inauguration. » Tous croyaient au succès d'une res-

(1) Sozomène lui-même fait entendre ce vaste projet de Julien de restaurer les mœurs et les institutions de la patrie : Εθη τε παλαιαι, και τα πατρια των πολεων, και τας θυσιας ανενεωσεν, αυτος τε ανεφανδον δημοσιαι εσπενδε. (Liv. IV, chap. II.)

tauration polythéiste appuyée sur de tels éléments. Julien lui-même vit que l'heure avait sonné. Il rejeta comme un lourd fardeau l'hypocrisie de son christianisme, qui lui avait imposé une si longue patience, une si profonde dissimulation (1).

Le premier acte public d'adhésion de Julien au paganisme est de l'année 361, où, revêtu du titre d'auguste, il marche à la tête des légions en Illyrie. Libanius, dans l'éloge pompeux de cette vie de césar et d'empereur, dit que déjà dans les Gaules Julien sacrifiait à Mercure, la divinité germanique; mais c'était là un acte privé, un culte domestique qui ne retentissait point au dehors et ne constituait pas une profession de foi (2). Ses actes publics restaient chrétiens; le césar visitait les églises, assistait aux pompes ecclésiastiques avec des témoignages de piété et de vénération pour la religion des martyrs. Les actes de la magistrature civile et militaire restaient empreints de la foi nicéenne, et Julien célébra la fête de l'Épiphanie

(1) On a longtemps discuté sur l'époque de cette profession publique du polythéisme par Julien; on la reporte au temps où il luttait encore dans les Gaules. Je crois qu'il put y faire alors des actes secrets, suivre et aider la conspiration païenne; mais les actes publics ne datent qu'après son élévation à l'empire. Tel est le récit déjà cité de Sozomène : Ὁ τι κατaςας εις την βασιλειαν Ιουλιανυς ηρεμα πως τα των χριστιανων ανακινειν ηρξατο.

(2) Libanius, *Orat.*, VIII, 12; Grég. Nasiance, VIII, p. 68-69; Amm. Marcel., liv. XXII, p. 2.

revêtu de la pourpre des augustes. Il était en Illyrie lorsqu'il osa la première manifestation publique du polythéisme; il marchait alors contre Constance, et cet acte fut un appel à tout le parti païen, qui ne demandait qu'un chef militaire pour se lever contre l'empereur (1). Aussi se manifeste-t-il déjà un doux frémissement en Grèce, toujours impatiente de rouvrir les temples des dieux : « les Athéniens, protégés par Minerve, coururent à l'envi autour des autels. » Il y eut une telle joie, une telle rivalité de zèle entre les anciennes familles consacrées au sacerdoce (2) qu'il se fit parmi elles une sorte de sédition. Julien leur écrit plusieurs épîtres selon son usage; tout en exaltant leur pieuse et entraînante manifestation, il les blâme de ces querelles; il veut les apaiser; « car il a appris des chrétiens que Dieu veut être honoré par des cœurs unis et tranquilles (3). » Toutes les fois qu'il s'agissait d'exemple de morale et de règle, Julien invoquait ainsi les mœurs, les coutumes du christianisme, la hiérarchie de ses prêtres, la sainteté de ses sacrifices; singulier caractère, car, malgré cet hommage involontaire, chacun de ses pas est

(1) On peut en voir l'expression et le témoignage dans Zozime, iv. III, p. 711.

(2) Libanius les appelle ιεροις γενεσι.

(3) Julian. *ad Athen.*, p. 509.

marqué par un témoignage d'enthousiasme pour le paganisme. Les temples des dieux, fermés par les ordres de Constantin et de Constance, et maintenant rouverts, voyaient les plus brillantes cérémonies où le peuple entier était convié. Partout Julien écrivait « que le temps était venu de restaurer le culte des ancêtres et les coutumes des siècles passés. » En vertu de cette pensée une sorte de ravissement éclatait parmi les masses (1); partout les jeux, les fêtes polythéistes étaient rétablis comme aux vieilles époques; enfants, jeunes hommes et vieillards, vêtus de blanc, saluaient, une branche de buis et de verveine à la main, le réveil de l'hellénisme et de ses pompes gracieuses.

Nicopolis, bâtie par Auguste en mémoire de la victoire d'Actium, fut la première des cités où l'encens brûla sur les autels des dieux. Julien releva ses murailles et voulut que la population célébrât de nouveau ses jeux institués par Auguste. A sa voix, tous les symboles païens reparurent en Italie, à Rome surtout où ils avaient encore tant de prestiges sur les cœurs; le sénat lui députa Symmaque et Maxime, les deux partisans les plus ex-

(1) Le panégyriste Mamertin ajoute : « Ipsæ illæ bonarum artium magistræ et inventrices Athenæ, omnem cultum publicè privatimque perdiderant. In miserandam ruinam conciderat Eleusina, sed universas urbes ope imperatoris refutas enumerare. » (*Paneg.* 3.)

trêmes du paganisme, et Julien, enivré de voir le vieux patriciat sortir de la poussière, les combla d'honneurs. Ce fut par un décret, daté de l'Illyrie encore, qu'il rendit à Thèbes sa splendeur. Les mystères d'Éleusis (1), une des plus antiques expressions de l'hellénisme, durent se rouvrir avec leur solennité antique; des fleurs tressées en guirlande furent suspendues aux sanctuaires comme un pressentiment de la fortune du nouvel auguste. Le monde polythéiste tressaillit de joie dans ses plus riantes émotions à la voix de son empereur.

Julien marchait donc ainsi de l'Illyrie sur la Thrace, lorsqu'il apprit la mort de Constance qu'une fièvre venait d'enlever aux environs d'Antioche à l'automne accompli (2), et les légions d'Orient s'empressèrent de le saluer comme son successeur à la pourpre. Constance, selon le témoignage de Libanius (3), l'avait lui-même indiqué à son lit de mort. Mais cette fortune nouvelle de Julien, en

(1) Amm. Marcel., liv. XXI, chap. XII. C'est de l'oracle d'Éleusis que lui était venue la prédiction grecque qui annonçait la mort de Constance :

Ζευς οταν εις πατυ τερμα μολη κλυτου υδροχοοιο
Παρθενικῆς δε Κρονος μοφη βαινη επιπεμπτη
Εικοστη, βασιλευς Κωνσταντιος ασιδο αιης
Τερμα φιλου βιοτοι ςυγερον και επωδονονεζει.

(2) « Autumno jam senescente. » Amm. Marcel., liv. XXI, chap. XV.
(3) Liban., orat. X.

ce qui touche ses rapports avec les deux grandes opinions qui divisaient l'empire, avait ses avantages et ses difficultés. Sans doute la mort de Constance le délivrait d'un adversaire armé qui aurait essayé une lutte de soldat avant de céder l'empire; mais, jusqu'à la mort de Constance, Julien avait agi comme chef d'un parti comprimé : devenu lui-même empereur, pouvait-il demeurer dans la même exaltation exclusive et passionnée pour la religion des ancêtres (1)? Le christianisme n'était pas un fait que l'on pût insulter impunément; depuis trois siècles, il avait toujours grandi, et les deux règnes de Constantin et de Constance l'avaient accoutumé au pouvoir; les quatre pôles de l'empire et du monde voyaient les évêques à la tête des cités, des écoles, de la civilisation et des idées. Les disputes mêmes de l'arianisme supposaient une surabondance de forces qui débordaient par les divisions; la préférence aveugle de Julien pouvait-elle aller à ce point de méconnaître une situation religieuse d'une telle puissance? Pouvait-il hardiment attaquer le christianisme et s'en déclarer l'adversaire ou le persécuteur sans appeler une réaction impérative, immense, inévitable contre lui? Tels

(1) Ammien Marcellin présente Julien comme un empereur qui promettait d'égaler Titus, Trajan et Antonin. (Liv. XXV, chap. IV.)

étaient les avantages et les inconvénients de la nouvelle dignité de Julien, maître de l'empire par la mort de Constance (1). Pouvait-il même servir d'une façon exclusive et passionnée le parti qui l'avait poussé au pouvoir? Polythéiste de cœur et d'esprit, il trouvait néanmoins d'incessantes entraves à son désir de persécuter le christianisme, ce qui aurait produit une émotion immense dans l'empire. Sa politique fut donc de le détruire doucement, sans violence, peu à peu, avec les formes de la raillerie et du dédain (2). Pour cela il dut essentiellement invoquer la force morale de la philosophie et de ces écoles de sophistes qui abondaient dans la Syrie, la Grèce, l'Italie : ceux-ci avaient assez d'étude pour pénétrer et comparer les Écritures, en les tournant en dérision et en mépris. Au temps même de son infortune et de ses abaissements, Julien avait gardé autour de lui le médecin Orobaze de Pergame et le sophiste Évemère (3), tous deux élèves de l'école d'Alexandrie fort dévoués au polythéisme. Orobaze avait acquis

(1) Les causes de ces hésitations sont mal connues d'Ammien Marcellin et lui font dire que Julien manquait de fermeté et de lumière : « Ideoque timidus videbatur vel parum intelligens quid conveniret. » (Liv. XXII, chap. III.)

(2) C'est ce que dénonce avec tant de vigueur Grégoire de Naziance, *Orat.*, IV.

(3) Voyez l'enthousiaste Eunape, chap. V, 19.

une immense célébrité dans son art (1), et le sophiste Évemère, né en Bithynie, longtemps attaché à l'école d'Athènes, avait suivi Julien dans les Gaules pour l'entretenir dans les poétiques inspirations de l'hellénisme et sacrifier aux dieux secrètement avec lui.

Les quatre sophistes Maxime, Chrisanthe, Prisque et Libanius furent toujours ceux qui, exerçant le plus de puissance sur l'esprit de Julien, devinrent ainsi la tête et la force de la réaction qu'il essayait. Maxime, né d'une famille considérable de Smyrne ou d'Éphèse, avait été le professeur, l'ami du césar, celui même qui l'avait initié aux mystères du paganisme (2) dans des entretiens longs et si imagés qu'ils avaient produit sur Julien une profonde impression. A cette époque, il y avait un retour vers les idées d'une philosophie inspirée par la théurgie et la science des démons; Maxime y était très-avancé, et c'est ce qui lui assurait l'enthousiaste amitié du césar (3). Chrisanthe, son disciple, né à Sardes en Lydie, fut élevé par Julien au suprême pontificat; vieillard vénérable, son aspect répandait partout la sérénité,

(1) Orobaze avait fait un livre de médecine célèbre sous ce titre : Περι παθων.
(2) Julien, *Misopog.*, p. 82.
(3) Julien lui adressa plusieurs épîtres (15, 16).

et l'empereur voulait l'opposer, vêtu de lin, le front ceint des bandelettes sacrées, aux évêques chrétiens (1). Prisque, parti de l'Épire, avait joint le césar pour lui annoncer son élévation à la pourpre et le triomphe de l'hellénisme (2). Mais le plus célèbre d'entre tous, ce fut Libanius : né sous le règne de Dioclétien, il était venu étudier aux écoles d'Athènes ; à vingt-cinq ans, il enseignait déjà la rhétorique sous l'autorité des sophistes les plus avancés dans la théurgie, science ardente, exaltée, qui dominait la philosophie néoplatonicienne ; spécialement comprimée par Constance, cette école devait se rattacher à Julien, et Libanius en devint comme l'organe au sein du parti philosophique. Ainsi pour le polythéisme ce sont les deux pontifes d'Éphèse et d'Éleusis qui secondent les projets de Julien, tandis que Libanius proclame cet événement comme le plus heureux retour aux vrais principes de la philosophie (3). Le nouvel auguste a compris la destinée de son pouvoir : s'il y a dans son cœur un enthousiasme réel pour la philosophie et le culte des dieux, il y a plus que cela encore, une nécessité impérative de seconder les

(1) Eunape, chap. v, p. 69.
(2) Julien en parle beaucoup, épître 3.
(3) *Libanii vita.* Libanius était, au reste, une tête habile et politique qui se maintenait bien avec tous les systèmes.

deux forces qui appuient sa fortune. Presque toujours la nécessité d'une situation se révèle en souveraine dans la conduite des hommes; peu d'esprits dominent la destinée.

Julien, proclamé auguste, salué empereur par le monde romain, rendit les plus grands honneurs aux dépouilles de Constance; ses funérailles furent célébrées à Constantinople, selon le rite chrétien, dans l'église des Saints Apôtres; les légions suivaient le cercueil porté par les prêtres; mille flambeaux de cire resplendissaient au milieu de ce cortége funèbre (1), tandis que les diacres récitaient les psaumes de la mort. Cependant le païen Mamertin (2), en parlant de cette cérémonie chrétienne, donne le titre de *divus* à Constance, comme si l'apothéose l'avait fait dieu, coutume antique longtemps conservée dans les mots quand la chose elle-même n'existait plus. A cette époque de transition, il y a un mélange de rites, de traditions, de coutumes, qui signale la présence de deux civilisations se rapprochant par une transaction et des emprunts mutuels. Cependant Julien, sous prétexte de la réforme générale de l'empire, éloigna ou punit presque tous les officiers de Constance; s'il pro-

(1) Grégoire de Naziance décrit ces pompes toutes chrétiennes, *Orat.*, IV, p. 115.
(2) Mamert., *Panegyr.*, III, 27.

clama stoïquement qu'il était indigne d'un empereur de s'entourer de mille cuisiniers, barbiers, de maîtres d'hôtel et d'eunuques (1), il n'opérait, en résultat, ces réformes que pour réaliser le triomphe du paganisme et lui donner des gages; presque tous les officiers qu'il expulsait, sous prétexte de modestie et d'économie, étaient chrétiens, dévoués à l'église orthodoxe, et c'était ainsi une concession faite aux philosophes et aux polythéistes qui allaient s'emparer du gouvernement. C'est pour eux, en effet, que semblait travailler l'empereur avec la plus extrême sollicitude; chaque acte de sa volonté était une concession jetée au polythéisme.

En même temps qu'il éloignait les officiers de l'empereur Constance, il appelait au palais une nuée de philosophes parasites des écoles d'Égypte, de Syrie et de la Grèce (2); il affectait de s'absorber avec eux, de pénétrer les plus étranges mystères des initiations. A peine les funérailles de Constance sont-elles accomplies, qu'il ne dissimule plus son entraînante passion pour le polythéisme. Lui-même, afin d'effacer le pur baptême chrétien

(1) Libanius dit : *Μαγειρους μεν χιλιους· κουρεας δὲ ουκ ελαττους, οινοχοους δε πλειους σμηνη τραπεζοποιων, ευνουχους υπερ τας μυιας παρα τοις ποιμεσιν εν ηρι.* (*Orat.*, X, t. II.)

(2) Pour dignement recevoir le philosophe Maxime, Julien quitta l'audience des sénateurs et courut l'embrasser.

par l'eau, il se couvre du sang des victimes; les statues des dieux sont partout relevées; les temples voient leur portique, leur pronaos restaurés aux dépens du trésor impérial. Partout Julien assiste aux initiations, aux sacrifices, confondu avec les prêtres et remplissant le plus humble ministère, pourvu qu'il participe à l'offrande des victimes (1). Les vastes jardins de ses palais de Constantinople se peuplaient de petits temples, d'oratoires privés en marbre, en porphyre, où il allait invoquer les dieux nocturnes et domestiques (2). Sa préoccupation publique à la face de tous était de consulter les entrailles des victimes, et, tremblant, il y cherchait des oracles pour sa destinée. Il ordonna que les fêtes du paganisme, depuis les processions d'Isis jusqu'aux orgies de Bacchus, reprissent toutes leurs pompes; les initiés durent agiter le thyrse mystérieux et le van sacré, images des moissons et de la vendange. Tous les symboles chrétiens furent effacés des monuments publics; la croix disparut des arcs

(1) Τας παλαιας τιμας απεδωκε. Και τα παρα των προθεν βασιλεων νενομοθετη μενα επ αυτοις εκυρωσε, etc., dit Sozomène, liv. V, ch. III.

(2) L'école philosophique du XVIII[e] siècle, fort enthousiaste de Julien comme ennemi du christianisme, ne sait comment justifier ces superstitions. Quelques savants ont prétendu que l'empereur s'était fait nommer grand prêtre d'Éleusis; mais cela est inexact, car ce grand prêtre existait et fut un des agents les plus actifs durant cette conjuration du paganisme. C'est celui qui vint trouver Julien dans les Gaules : Τον ιεροφαντην μετακαλεσας εκ τες Ελλαδος.

triomphaux, et le monogramme du Christ ne resplendit plus sur les statues. L'empereur se fit reproduire, tantôt sous les traits de Jupiter, de Mercure et de Mars, tantôt sous ceux de Sérapis, le père mystérieux de la nature (1), l'objet d'un culte particulier pour l'enthousiaste Julien ; à ses yeux, c'est le soleil qui s'unit à la terre féconde. Il ordonne de replacer dans l'antique temple de la divinité égyptiaque la mesure qui servait à marquer les inondations bienfaisantes du Nil, et que Constantin avait placée dans l'église chrétienne d'Alexandrie.

La première condition d'un culte est de se présenter sous les dehors au moins de l'austérité et de la vertu. La foi chrétienne avait des trésors de charité immense, et jamais hiérarchie n'avait été plus pure et organisée dans de plus larges conditions de chasteté. Le caractère donc le plus curieux que présente la révolution morale et politique essayée par Julien, c'est que, tout en combattant le christianisme, il le donne pour modèle et pour exemple aux pontifes et aux prêtres païens ; il voudrait qu'en gardant les formes poétiques de

(1) Cependant c'est à Éleusis que Julien se fit initier, comme l'avait été Eunape lui-même, le plus superstitieux des philosophes. Celui-ci avait tant de respect pour le grand pontife d'Éleusis, qu'il n'ose pas prononcer son nom : Του δε ιεροφαντου, κατ' εκεινον τον χρονον οστις ἦν, τουνομα οὐ μοι θεμις λεγειν.

l'Olympe et les splendeurs du polythéisme, on pût emprunter aux chrétiens leurs bonnes mœurs, leurs institutions prévoyantes d'hospitalité et de vertu, l'ordre admirable de leur hiérarchie. Parmi les épîtres de Julien qui révèlent sa pensée, il en est une qu'il adresse à Ecdicius (1), gouverneur de l'Égypte, sur les formes des prières à observer dans les temples païens; il veut qu'à l'imitation des galiléens (2) on observe le silence dans les pieuses cérémonies. « Point d'acclamations, même lorsque l'empereur entrera dans le sanctuaire. On enseignera la musique à un chœur de jeunes hommes, afin qu'ils accompagnent les sacrifices de leur douce voix; les prêtres seront punis par divers degrés de pénitence. » La fraternité la plus grande est recommandée avec la création des hospices, maisons de retraite et de refuge pour tous, hommes et femmes. Julien imposait même la charité, vertu chrétienne inconnue au monde païen. Dans chacune de ces prescriptions se révèle la connaissance parfaite de l'esprit de la religion : on voit que Julien, longtemps lecteur dans l'église de Nicomédie, a pu pénétrer les formules générales de la

(1) Julian. epist. 49.

(2) Il nommait ainsi les chrétiens par injure : Και ου δε τας κεφαλας συγχωρησει τοις γαλλιλαζοις εχεινωδε γαρ επιτωθαζων καλειν ειωθετοις χριστιανους.

foi et en connaître la puissance. L'organisation nouvelle du polythéisme se ressent de cette étude profonde; il y établit une sorte d'épiscopat, en créant un pontife par province, avec la juridiction suprême et le droit de réprimer ou de punir un prêtre, s'il manque à ses devoirs. A chaque pontife provincial appartient la faculté de frapper de la pénitence le pécheur qui a manqué d'accomplir les actes de sa religion (1). Dans les temples, tous les hommes sont égaux; il n'y a pas d'autre dignité que celle des prêtres qui, seuls, ont droit d'y commander sous les auspices des dieux : « que les pontifes se conservent chastes de corps et même d'oreilles; qu'ils vivent dans la retraite sans faste; que toutes leurs magnificences soient pour les immortels : ils doivent fuir l'opulence et s'abstenir du commerce des femmes; avant tout, qu'ils aient dans le cœur l'amour des dieux et des hommes, et, pénétrés de ces devoirs, la naissance n'est plus rien; qu'ils soient riches ou pauvres, peu importe pour la dignité du sacerdoce. »

La plus curieuse des épîtres de Julien est celle qu'il adressa au pontife Arsace (2), qui avait la suprême juridiction sur les temples de la Galatie :

(1) Epistol. 49.
(2) Αρσακιῳ αρχιερει γαλατιας επιστολη Ιουλιανου βασιλεως.

« Quelle est la cause qui a fait si prodigieusement s'accroître *l'impie* (1) religion chrétienne ? C'est le soin qu'elle prend des voyageurs, sa sollicitude pour ensevelir les morts, la sainteté de sa vie (2). Veillez donc à ce qu'aucun de vos prêtres n'aille aux spectacles, ne boive dans les tavernes ou ne fasse quelque métier infâme. J'ai ordonné qu'on envoyât trente mille mesures de froment et soixante mille setiers de vin : la cinquième partie sera pour les pauvres qui servent le temple, le reste sera pour les malades, les voyageurs. » Ainsi s'exprime Julien dans ses épîtres, jalouses des vertus chrétiennes.

Le paganisme ne pouvait plus marcher avec ses principes sensualistes et il n'avait plus en lui-même de forces suffisantes pour engager la lutte. C'est donc une politique d'emprunt et de plagiat que celle de Julien ; le néoplatonicisme comme le polythéisme vivent de calques : l'un imite la forme chrétienne avec le culte de Mithra ; l'autre exalte ses vertus. Néanmoins, telle est la préoccupation de Julien, que, tout en invoquant les grandeurs de l'Église, il espère anéantir le christianisme. A ses

(1) Je conserve les expressions de Julien.

(2) Ουδε αποβλεπομην, ο μαλιςα την αθεοτητα συνηυξησεν ή περι τας ξενους φιλανθροπια, και η περι τας ταφας των νεκρων προμηθεια και η πεπλασμενη σεμνοτης κατα τον βιον.

yeux, « les galiléens, si pauvres d'esprit, sont plus dignes de compassion que de haine; ils ne se punissent que trop par eux-mêmes; aveugles, ils s'égarent sur le point le plus essentiel de la vie; ils abandonnent le culte des dieux pour honorer du reste des cadavres et des ossements de morts (1). »

C'était ainsi que Julien signalait le culte des reliques en haute vénération parmi les chrétiens, comme le souvenir de leur temps de douleur et de persécution. Il est curieux de voir dans le nouvel empereur deux sentiments qui se heurtent en contradiction perpétuelle : d'un côté, il emprunte la pensée et les formes du christianisme; il offre comme modèle la vertu de ses prêtres, la beauté de ses principes, sa charité immense, son hospitalité qui rappelle celle des héros d'Homère (2), et, enfin, son organisation épiscopale; de l'autre, il jette ses dédains sur les galiléens, nom de mépris qu'il donne aux chrétiens : il ne veut pas qu'on les

(1) Julian. epistol. 7. C'est ce qui fait dire à Sozomène : Ουχηκισα ται ζηλωσαι λεγεται τα σηνθηματα των επισκοπεκων γραμματων τοις εθος αμοιβαδον τοις ζενοις οποιδητοτε διωτας, etc.

(2) Dans sa lettre au pontife Arsace, Julien l'helléniste ne manque pas de rappeler ces vers d'Homère sur l'hospitalité, et qu'il place dans la bouche d'Eumée :

Ζειν, ου μοι θεμις ες, ουτ' ει κακιων σεθεν ελθοι,
Ζεινον ατιμησαι προς γαρ διος εισιν απαντες
Ζεινοι τε πτωχοι τε, δοσις διολιγητε φιλη τε.

persécute; le martyre est usé, on doit les laisser à leur ignorance, et, s'ils veulent même revenir au culte des dieux, on doit les soumettre à des épreuves, à des expiations. A leur égard il affecte un calme, une indifférence philosophique qu'il n'a pas; il repousse leurs injures sans froncer le sourcil : un jour qu'il sacrifiait à la fortune dans son temple, l'évêque de Chalcédoine, vieillard aveugle, vint lui reprocher son apostasie. Julien, après l'avoir écouté avec une patience moqueuse, lui répondit : « Le galiléen ton Dieu te rendra-t-il la vue? » Et l'évêque continua de l'apostropher : « Je lui rends grâce à ce Dieu; il m'épargne la douleur de voir un apostat tel que toi (1). » Julien se contenta d'achever le sacrifice en jetant l'encens sur le trépied sacré. Son orgueil, sa joie était de présenter le christianisme comme divisé de sectes et d'opinions; autour de lui il appelait les chefs des hérésies : ariens, donatistes, manichéens, et lorsqu'ils étaient en sa présence, il les exhortait à exposer hautement leurs doctrines, afin de témoigner aux yeux de ses officiers combien était puéril ce dogme chrétien sur lequel à trois ils ne pouvaient s'en-

(1) Comparez Cédren, t. I, p. 306; Zonar., liv. XIII; *Vita Athanas.*, *apud Photium*, cod. 238; Suidas, vo Μιλιον. Voicî la version de Sozomène : Επολαβων Μαρις, αλλ' εγὼ χαριν εχω τῳ θέῳ άυτης τυφλωσεως, εφη, ινα μη σε θεασωμαι της ευσεβειας εκ πεπτωκοτα.

tendre; il affectait de les concilier, d'apaiser leurs querelles, et lorsqu'ils devenaient trop bruyants, il s'écriait : « Écoutez-moi, galiléens, les Allemands et les Francs m'ont bien écouté (1). »

Au milieu de ces sectes, la prédilection de l'empereur était pour les ariens, car ils niaient la divinité de Jésus-Christ; cette secte lui paraissait la plus rationnelle (2). Dans une lettre adressée à l'évêque arien Photinus, Julien le félicite surtout de nier la divinité de Jésus « et de rejeter le dogme de la consubstantialité. » Tout ce qui s'éloigne de l'Église orthodoxe, l'empereur le protége avec une prédilection marquée; il veut que les évêques fidèles à la foi de Nicée relèvent à leurs dépens les églises donatistes qui, par les ordres de Constance, ont été abattues. La joie des donatistes fut immense; tandis que les uns écrivaient humblement à César pour le remercier de sa protection, les autres se précipitaient sur les nicéens orthodoxes et souillaient de sang les sanctuaires d'Afrique (3). Cette guerre civile au sein de l'Église entrait dans

(1) « Audite me, quem Alamanni audierunt et Franci. » (Amm. Marcel., liv. XXII, chap. v.)

(2) Il renouvelle à l'arien Aetius sa vieille amitié : *Παλαίας γνωσεως τε και συνηθειας μεμημενος*. Voyez sa 31e épître.

(3) Tillemont a recueilli tout ce qui touche aux rapports des donatistes avec Julien. (Art. 53, 54, 55.)

les desseins de l'empereur, qui, sous les dehors de la modération et de la paix, était aise de briser les unes par les autres les diverses sectes des chrétiens. Il s'écriait alors dans son enthousiasme : « Vous le voyez, tous ces galiléens sont pleins de fureur et de rage ; nos ancêtres avaient tort de s'occuper d'eux par la persécution ; ils se déchirent plus entre eux qu'on ne les déchirait dans le cirque. » De là son système qu'il proclame exempt de persécution (1) : il veut briser le christianisme par le dédain.

Avec ce sentiment railleur Julien attaque les galiléens, leurs rites et leur philosophie ; la seule persécution qu'il veuille essayer contre eux, c'est la privation de la grande littérature hellénique : « ceux qui méprisent les dieux d'Homère doivent rester étrangers à sa divine poésie et ne point s'abreuver à la source pure de l'Hélicon. » Dans un édit que le temps a préservé, l'empereur déclare les maîtres chrétiens incapables d'enseigner l'éloquence, la grammaire, la poésie et la philosophie : où puisaient-ils les éléments de ces nobles et libres sciences de l'esprit humain (2)? Dans les livres

(1) Il rappela même les évêques proscrits par Constance : Ταυτα δε σπουδαζων, πασι μεν τοις επι Κονσταντιου φυγαδευθεισι δια θρησκειαν, ανηκε την φυγην, και τοις δημευθεισι νομω τα σφετερα απεδωκε. (Sozomène, liv. V, chap. v.)

(2) Julian. epistol. 5. Sozomène a un chapitre intitulé : Ως Ιουλιανος

inspirés par les dieux de l'Olympe, et Julien ajoute, avec affectation, « qu'il serait dommage que les chrétiens pussent ainsi prendre pour modèles les ouvrages immortels des philosophes dont ils secouent les doctrines ; les jeunes chrétiens néanmoins pourront recevoir les leçons des grands maîtres ; s'il y a de l'injustice à les guérir malgré eux comme des frénétiques qu'ils sont et s'il faut permettre d'être malade à ceux qui le désirent, il faut instruire les ignorants et non les punir. »

La hautaine tolérance de l'empereur ne fut pas stable, et la permission de s'instruire ne fut pas longtemps laissée aux chrétiens (1). La prohibition devint bientôt une tyrannie, car elle imposait des surveillances, des examens pour reconnaître si les édits de Julien étaient exécutés : toute science devenait impossible pour les chrétiens ; l'enseignement était restreint dans des limites fort étroites. Sous des prétextes libéraux, Julien confia

εκωλυε χριστιανους και αγορων, και χριστεων, και του μετερχεθαι την ελληνικην παιδειαν. (Liv. V, chap. XVII.)

(1) Alors, avec une grande intelligence, l'école chrétienne fit elle-même des œuvres de l'esprit ; Apolinaire fit des comédies, des tragédies : Ηνικα δη Απολιναριος ουτος εις καιρον τη πολυμαθια καὶ τη φυσιν χρησαμενος, αντὶ μην της Ομηρου ποιησεως, εν επεσιν ηρωοις την εβραικην αρχαιολογίαν συνεγραφατο μεχρι της του Σαουλ βασιλειας, και εις εικοσιτεσσαρα μερη την πασαν πραγματειαν διειλεν, etc. (Sozomène, liv. V.)

aux cités le soin de désigner les maîtres de la science, et comme les conseils des villes étaient composés de polythéistes, ils se gardaient de permettre aux pédagogues chrétiens d'ouvrir des écoles. Ici donc privation de la science (1); là persécution étroite et secrète. Désormais plus de priviléges pour les clercs, soumis comme tous aux devoirs de la curie; nul chrétien dans la magistrature, car elle se liait aux sacrifices, et les galiléens ne voulaient point honorer les dieux : pourquoi seraient-ils aussi revêtus des dignités militaires sous les insignes de la vieille Rome?

Dans les émotions de l'Église qui avaient suivi la conversion de Constantin, quelques excès avaient été commis contre les temples païens; bien des sanctuaires de marbre étaient brisés, et les chefs-d'œuvre de l'art même n'avaient pas toujours été épargnés dans les cités d'Asie et d'Égypte surtout : Julien ordonna qu'on restituât aux dieux les biens dont ils avaient été dépouillés; on dut transporter dans les temples les vases sacrés d'or et d'argent, et les clercs qui se refusaient à ce sacrifice étaient mis à la torture,

(1) Ammien Marcellin, quoique païen, se plaint de cette inutile persécution : « Illud autem erat inclemens, obruendum perenne silentio, quod arcebat docere magistros rhetoricos, ritus christiani cultores. »

non point comme chrétiens, mais comme détenteurs des biens du fisc (1) : sorte de persécution déguisée. Des tributs particuliers furent imposés aux fidèles, et lorsque les communautés chrétiennes se plaignaient de leur misère, Julien leur répondait : « Galiléens, de quoi murmurez-vous? Votre Dieu ne vous a-t-il pas appris à mépriser les biens de ce monde et à souffrir avec patience les afflictions et les injustices? »

C'était par ces moqueries qu'il n'admettait pas les chrétiens à exercer d'action en justice : « Galiléens, votre religion vous défend toute querelle, toute dispute, pourquoi donc ces instances judiciaires qui ne sont que des débats devant le prétoire? » Raisonnement hypocrite qui était destiné à fatiguer, à tourmenter l'Église en vertu de ses propres maximes, à tourner contre elle l'éclat même de sa majestueuse morale. Nul ne mérita plus justement ce nom de sophiste, que lui jette au visage Grégoire de Naziance : avec les dehors de l'indifférence, Julien était le plus passionné des tyrans (2), et son exclusive pensée était

(1) Voir dans Socrate, liv. III, chap. XIII : Περι των εν Μηρω τη πολει της φρυγιας, επι Ιουλιανου μαρτυρῆσαντων.

(2) Julien donne pour motif à la persécution l'amour des lettres et des dieux, qu'il confond dans son égale admiration : Οδε νομιζων αδελφα λογους τε και θεουιερα.

la ruine totale du christianisme; les villes mêmes savaient que, pour arriver au cœur de Julien, il fallait revenir au culte des dieux immortels, relever les temples abattus, multiplier les sacrifices; et à ces témoignages se mêlaient presque toujours des soulèvements contre les chrétiens. Si l'empereur ne voulait pas la persécution autour de lui, afin qu'on ne pût accuser sa philosophie tempérante et sérieuse, il la permettait dans les lointaines cités, pour acquérir le mérite de l'arrêter (1). Dans ses épîtres, il loue toujours le zèle des citoyens qui donnent des gages de leur ferveur au culte des dieux; mais il les supplie d'épargner les misérables galiléens, ignorants et aveugles. D'où ce pillage dans les villes, ces martyres même que l'empereur n'empêche pas, et auxquels il donne un prétexte ou une justification. Quand les chrétiens se plaignent, il répond par des paroles toujours dures, moqueuses : « L'admirable loi des galiléens leur prescrivant de se débarrasser des biens de la terre pour arriver plus aisément au royaume des cieux, nous voulons, autant qu'il est possible, leur faciliter le voyage. » Étrange langage qui lui est habituel pour expliquer sa politique : les pré-

(1) Voir Sozomène, au chap. IX, liv. V : Περι του μαρτυρίου των αγιων, ευσεβιου νεςαβιω, και ζενωνος εν γαζη τη πολει.

ceptes de l'Évangile, les Actes des Apôtres qu'il avait profondément étudiés, lui servaient de texte pour justifier ses injustices : puisque la souffrance était l'état de perfection des chrétiens, il en concluait, par un sophisme, que les persécuter, c'était exécuter leur loi et accomplir leur volonté. Entouré de philosophes, de rhéteurs, de pontifes païens, il avait deux poids et deux mesures dans les actes de sa munificence et de sa sévérité. Les villes qui, spontanément, revenaient au panthéisme antique étaient accablées d'éloges et de bienfaits; celles, au contraire, qui persistaient dans la foi des galiléens, n'obtenaient que cette froide et partiale réponse : « Qu'elles reviennent au culte des dieux, et je verserai sur elles une pleine main de dons et de récompenses (1). »

Comme si ce n'était pas assez de ce système inique qui assurait toutes les faveurs aux seuls partisans du polythéisme, le prince employait souvent la ruse, la supercherie pour entraîner les chrétiens aux sacrifices; il y apportait une joie attentive et quêteuse de tout retour au culte des ancêtres : ainsi, dans les légions, l'empereur descendait jusqu'à tromper le soldat pour lui faire jeter quelques

(1) Julian. epistol. 43; Grég. de Naziance, orat. 3; Socrate, liv. III, chap. XIII.

grains d'encens sur le trépied sacré, et, quand il réussissait, pour lui c'était une conquête du plus pur ravissement (1). Dans la formule militaire de Rome, les images des empereurs brillaient sur les enseignes des légions; le vétéran comme le simple soldat légionnaire, le tribun comme le centurion, avaient coutume d'honorer ce signe visible de la majesté du prince. Constantin, en adoptant la foi chrétienne, avait conservé ces vénérables enseignes, en y ajoutant le pieux monogramme formé des lettres abréviatives *Christus regnat, imperat.* A ces signes, Julien substitua peu à peu avec ruse, à côté de son image, les attributs des dieux immortels, Jupiter, Mars et Mercure (2), et les soldats s'aperçurent à peine qu'on les plaçait désormais sous la protection du polythéisme.

Aux jours des récompenses militaires, l'empereur voulut distribuer les pièces d'or et les souvenirs de la victoire. Il se plaça donc sur son tribunal élevé; à côté de lui, il fit dresser un autel et

(1) Voyez dans Sozomène le chapitre XVII, livre V : Οτι ινα μη τυραννικός δόζη, τεχνηεντως μητηρχετο τους χριστιανους. Και περι της καθαιρεσεως τοῦ ςαυρικοῦ σημειου και ως θυσας το ςρατιωτικον ακουσιως πεποιηκε.

(2) Εν δε ταις δημοσιαις εικοσιν εσπιμελες εποιειτο, παραγφαφειν αντω. Δια μεν οιαγε εκ του ουρανου προφαινομηνον, και ςεφανον και αλουργιδα τα συμβολα της βασιλειας παρεχοντας. (Sozomène, liv. V, chap. XVI.)

une table chargée de couronnes (1); chaque soldat qui s'approchait pour recevoir sa récompense devait jeter un grain d'encens sur les flammes pétillantes du trépied, et cet acte de paganisme comblait de joie l'empereur, qui voyait une adhésion à sa pensée. Peu refusèrent : les uns par inattention, les autres par crainte; la plupart se laissaient entraîner par l'aspect des pièces d'or qui brillaient aux mains de l'empereur. Ce ne fut qu'après l'hommage aux dieux accompli, que plusieurs reconnurent le piége (2). Il y eut des repentirs assez hauts pour être entendus de l'empereur; ces soldats furent condamnés au supplice, en vertu d'un sophisme encore : ce ne fut pas pour avoir refusé un acte de paganisme (on était censé libre de sa foi), mais pour avoir insulté l'empereur et désobéi à ses ordres. Au moment où le licteur approchait le glaive, la grâce fut accordée (3). Souvent l'empereur tendait un autre piége aux légions chrétiennes qui l'entouraient; les gardes chargés de veiller sur sa personne devaient le suivre partout, même dans le

(1) On peut voir sur les médailles et les bas-reliefs plusieurs reproductions de ces scènes militaires.

(2) Julien leur disait, en témoignant sa satisfaction : « Vous le voyez, vous n'êtes plus chrétiens. »

(3) Voici le motif qu'en donne Sozomène : Ὁ βασιλους καιπερ χαλεπως ενεγκων, κτειναι μεν αυτους εφυλαζατο, μη μαρτυριας γερων αξιωθειν. Αφελομενος δε της ϛρατειας, εξεωσατο των βασιλειων.

sanctuaire des dieux. Un jour donc, plein de joie et d'enthousiasme, Julien résolut un grand sacrifice dans le temple de la Fortune. Entouré de ses officiers, il pénétra sous le pronaos de marbre; les pontifes couverts de lin, le front couronné de buis et de verveine, attendaient pour jeter sur lui l'eau lustrale; Valentinien, qui commandait les gardes à la suite du prince, chrétien zélé, en reçut quelques gouttes sur ses vêtements, et aussitôt, sans égard pour les opinions de Julien, sans respect pour les pontifes et comme s'il était souillé, il secoua sa robe avec horreur, insultant ainsi les dieux et les oracles. Julien, profondément blessé (1), se contenta d'exiler Valentinien (2) (depuis élevé lui-même à l'empire), sous le prétexte qu'il ne pouvait plus commander les gardes du prince, puisqu'il refusait de le suivre en tout lieu. Ces sortes d'actes et les ménagements même de l'empereur prouvent toute la force du christianisme; Julien n'ose frapper ouvertement les fidèles qui en faisaient profession publique jusqu'à insulter la croyance du prince : tant il est difficile, en vertu d'antiques opinions, d'atteindre un fait nouveau qui s'est emparé de la société!

(1) Julien n'a plus sa liberté pour les châtier; il est surveillé et empêché par le parti chrétien, si nombreux.

(2) Théodoret place l'exil de Valentinien dans une cité près du désert : Εις φρουριον παρά τον ερημον κειμενον.

C'était au milieu des préparatifs de la guerre de Perse contre Shapor que Julien développait son système de réaction (1). De toutes parts, les légions se réunissaient, et l'empereur en prit prétexte pour multiplier les sacrifices aux dieux et les actes de sa foi ; à Nicomédie, ville alors presque en ruine, il plaça sa statue et celle de sa femme Hélène sous les symboles d'Apollon et de Diane, le carquois sur l'épaule, pour mêler son nom, sa force impériale à celle des divinités olympiennes et réparer leurs malheurs (2). Continuant son itinéraire par Nicée, Julien vint visiter le temple délabré de la mère des dieux à Pessinunte (3); il fut étonné de son état de ruine et d'abandon, et, pour réchauffer le zèle attiédi, il ne se contenta pas seulement d'y préparer de sa main les sacrifices, il passa toute une nuit à composer un mystique discours en l'honneur de la déesse mère de la nature : c'est l'expression de l'école néoplatonicienne dans ce qu'elle a de plus rêveur et de plus exalté. Cybèle à ses yeux n'est plus seulement la divinité olympienne célébrée par

(1) Il resta dix mois environ à Constantinople, selon Zozime, liv. III, chap. XI : Δεκα διατριψας εν τῳ Βυσαντιῳ μηνας.

(2) Julien versa des larmes à l'aspect des ruines de Nicomédie : « Angorem animi tacitis fletibus indicans. » (Amm. Marcell., liv. XXII, chap. IX.)

(3) C'est l'expression d'Ammien Marcellin : *Vetusta matris magnæ delubra.*

Homère ou Virgile; c'est le principe puissant et créateur, la terre fécondée. Julien explique, par la fable de Cybèle et d'Atis, toute la fécondation des êtres avec des façons aussi peu voilées que les statues antiques (1). Ce discours fait son orgueil, et il le répète à satiété; il veut que le peuple accoure dans le temple de Cybèle pour rendre grâce de sa venue. Lorsque l'empereur salue les murailles d'Ancyre, la renommée de son zèle pour le paganisme retentit si loin que les sacrificateurs accourent au-devant de lui avec les statues de Proserpine couronnées d'if et de romarin. L'empereur les remercia de leur zèle avec une joie et un bonheur indicible; ce sont des enthousiastes qui viennent à son système. (On est toujours heureux de voir du zèle chez ses partisans.) Il veut qu'on renouvelle les jeux, les fêtes et les pompes des temps helléniques; il daigne expliquer lui-même comment il avait procédé pour pénétrer le sens mystique de cette épopée de Proserpine enlevée aux embrassements de sa mère par les divinités infernales (2). Heureux

(1) A Pessinunte, il marqua son passage par le supplice de dix chrétiens qui avaient raillé son zèle. On peut voir dans Sozomène son chapitre Περι Μακεδονιου Θευδουλου Γρατιανου Βουσιριδος. Βασιλειου και Ευψυχιου των εν εκεινοις τοις χρονοις μαρτυρησαντων.

(2) Julien, orat. 3. C'est à Pessinunte qu'il composa (on ne sait dans quel dessein) l'éloge de Diogène le cynique.

ainsi en Syrie à l'aspect de ce zèle de tous pour le polythéisme, Julien fut profondément affecté de ne pas trouver la même ardeur en approchant de la Palestine. Césarée, chrétienne, avait brisé les statues des dieux et fait de la poussière de leurs temples de marbre; tout récemment encore, les autels de la Fortune venaient d'être renversés par les fidèles; l'empereur, furieux, ordonna que Césarée cesserait de se glorifier des souvenirs de César et de porter le nom que Tibère lui avait décerné, pour reprendre son épithète arménienne et barbare de Mazaca. Dans cette véritable réaction, les biens des églises furent confisqués; par un acte de despotisme bizarre, les diacres et les prêtres furent inscrits dans les rôles de la milice (1); chaque chrétien dut payer un tribut fort onéreux (2), et Julien, dans sa colère, déclara qu'il ne laisserait à aucun galiléen la tête sur les épaules, si tous ne s'appliquaient au plus tôt à relever les temples des dieux (3). Il quitta donc la Césarée chrétienne avec impatience pour s'avancer vers Antioche, la

(1) Par un rapprochement curieux, Napoléon en agit ainsi avec les séminaristes de Gand en 1811. C'est dans Sozomène que se trouve ce curieux passage : Κληρικους δε παντας εγγραφηναι τῳ καταλογῳ των υπο τον αρχοντα του εθνους ϛρατιωτων.

(2) Sozomène l'appelle φορους τελειν.

(3) Julien perdit à cette occasion tout son calme; ses menaces furent précises : Ου δε τας κεφαλας συγκωρ ησει τους Γαλιλειους εχειν.

ville où le paganisme était plein de vie et de puissance sur les imaginations et les cœurs. Le temps approchait des fêtes d'Adonis, souvenir symbolique de la mort du jeune chasseur tant aimé de Vénus. A ce jour de deuil, la ville entière se couvrait de guirlandes de cyprès; les femmes, les enfants erraient dans la campagne en poussant des gémissements et des cris lamentables; Adonis était mort, et son deuil était l'occasion de fêtes impudiques en l'honneur de Vénus. Julien pressa son itinéraire pour assister à ces pompes du vieux culte. Quand il salua la foule empressée autour de lui, il put entendre les cris aigus des femmes échevelées et presque nues sur le tombeau d'Adonis, selon l'antique rite des mystères, célèbres dans toute l'Assyrie voluptueuse; les antres tapissés de verdure, les bois touffus de cyprès, d'orangers, les forêts de cèdres sur les coteaux, y servaient d'asiles aux amours, comme le dit Julien; la solitude si douce se peuplait de nymphes et de satyres; le bruit des saturnales et des danses impudiques couvrait le murmure des vents à travers les feuillages et le bouillonnement des frais ruisseaux s'échappant en cascades sur la roche mousseuse (1).

(1) Il y avait aussi près d'Antioche un temple consacré à Apollon que Julien visita avec une curiosité dévote. On y voyait *simulacrum in eo olympiani Jovis imitamenti æquiparis magnitudinem.* (Amm. Marc., liv. XXII, chap. XIII.)

Polythéiste passionné, Julien pourtant voulait épurer le paganisme de ses voluptés immondes; il savait que la force même du christianisme résultait de l'austérité de ses mœurs, de la gravité de ses exemples, de l'idéalisme de son dogme. Jamais, dans l'histoire des doctrines, le sensualisme ne s'empare définitivement des croyances. Tout culte est ou doit tendre à une épuration de la vie. Si donc Julien, d'après le témoignage de saint Jean Chrysostome (alors à quinze ans élève de Libanius), s'entourait d'augures, de prêtres de Cybèle, de sacrificateurs (1), il n'acceptait pas la solidarité de ces dissipations effrénées (2), qui n'allaient ni à ses goûts ni à sa vie. A Antioche, Julien ne quitta pas un seul moment le manteau de philosophe; sa préoccupation était d'entendre, d'écouter Libanius, « son très-cher, très-aimable frère, » ainsi qu'il le nommait dans ses lettres. Sa passion ardente était toujours pour les sacrifices au pied des autels : comme tout esprit qui s'absorbe dans une rénovation, il ne voyait rien en dehors de sa pensée; il gravit jusqu'au faîte du mont Cassius, au midi d'An-

(1) S. Chrysost., *de Sanct. Babyl. cont. Jul. et gentes*, t. II, p. 559.

(2) En cela, disait-il, il suivait l'exemple de Marc-Aurèle, qui voulait éviter à ses soldats les corruptions de ce lieu de délices : « Avidio Cassio syriacas legiones dedi luxuria diffluente et daphnicis moribus. » (*In Hist. August.*, p. 41.)

tioche, pour y célébrer des sacrifices en l'honneur de Jupiter, le dieu national des Syriens (1). Nulle joie n'égala la sienne lorsque Scedicius, gouverneur de l'Égypte, lui annonça qu'on venait de trouver le bœuf Apis, consacré à la lune, comme Minerve l'était au soleil (2). Des hauteurs du mont Cassius, l'empereur se rendit à Daphné, pour y célébrer les fêtes d'Apollon sous les bois touffus de lauriers.

Hélas! le vieux culte tombait, et Julien s'en aperçut avec une douloureuse indignation (3). Il s'attendait à voir autour du temple une foule immense, une multitude de peuple, pour s'unir à lui dans un sacrifice ou une vaste hécatombe. A peine quelques groupes l'avaient-ils suivi : sous le parvis du temple il ne vit qu'un prêtre, et, pour toute victime offerte aux dieux immortels, une oie grasse, misérable oiseau dont les cris ignobles insultaient le culte du dieu du jour. Au pied de la statue d'Apollon, il s'adressa donc aux habitants d'Antioche dans des reproches solennels sur leur indifférence pour les dieux immortels, « tandis que

(1) Του Θεου πατριος εϛιν εορτη. (*Misopog.*, 2.)

(2) « Inter animalia antiquis observationibus consecrata Mnevis et Apis sunt notoria Mnevi soli sacrata, sequens lunæ. » (Amm. Marcel., liv. XXII, chap. XIV.)

(3) Julien en fait un reproche, dans le *Misopogon*, aux habitants d'Antioche, ville qui possède un si riche territoire : Μυριους κληρους γης ιδιας κεκτημενην.

les femmes vendaient jusqu'à leurs joyaux de mariage pour faire subsister les misérables galiléens (1). »

Au contraire, les plus grands désordres, lorsqu'ils réveillent le fanatisme païen, sont à peine blâmés par l'empereur. Alexandrie est une ville sainte, ardente pour le culte de Sérapis; les habitants soulevés ont massacré l'évêque chrétien, Georges, arien très-prononcé (2), dont les sectateurs ont insulté le culte national de l'Égypte. Julien écrit aux habitants pour leur dire que l'évêque méritait ce châtiment, et de plus sévères encore; « mais vous ne deviez pas être ses bourreaux; il y a des lois sacrées pour tous; rendez donc grâce au grand Sérapis, le dieu qui vous protége, afin qu'il veuille bien vous pardonner de si coupables excès (3). » A Césarée de Cappadoce, nouveau soulèvement contre les chrétiens, que les polythéistes frappent du martyre; et, sur la dénonciation du gouverneur, Julien écrit encore : « Quel grand mal-

(1) Ou bien encore pour célébrer leur fête : Τα δειπνα τον Μαιονμα.

(2) Le supplice, d'après Ammien Marcellin, fut ordonné par Artemius, que Julien désigne comme une espèce de roi ou de tyran de l'Égypte, et que Théodoret appelle ϛρατηγος των εν Αιγυπτο ϛρατιωτων.

(3) Comparez Socrate, liv. III, chap. III : Ως ο βασιλεος επι τη Γεωργιου χαλεπηνας αναιρεσει, δι επιϛολης των Αλεξανδρεων καθηψατο.

heur que les Hellènes aient mis à mort dix misérables galiléens! » L'empereur apostat trouve des excuses à tous les excès dans les termes de la plus odieuse raillerie. Si l'évêque de Césarée lui écrit pour dire que c'est à ses conseils modérés que l'on doit la soumission des chrétiens aux ordres du souverain, Julien envoie cette lettre aux habitants : « Vous le voyez : votre évêque est un traître, un délateur qui vous dénonce; chassez-le de la ville, parce qu'il est indigne de vous (1). »

Il se fit sur plusieurs points de l'empire, en Égypte, en Syrie, en Phrygie, un véritable réveil de l'esprit païen, éclatant d'une manière sinistre et soudaine contre les fidèles de Jésus-Christ; à Héliopolis, les courtisanes qui avaient pleuré sur le temple de Vénus, naguère fermé par les ordres de Constantin, le rouvrirent spontanément et, pour célébrer dans leur enthousiasme la fête de la voluptueuse déesse, elles firent prostituer les vierges chrétiennes en les condamnant à d'affreux supplices; exposées nues sur la place publique, elles furent livrées aux animaux immondes. Gaza, Ascalon, Émèse, Aréthuse virent les mêmes hor-

(1) Il parle aux chrétiens de Césarée en termes fort durs, tandis qu'il appelle les Alexandrins αδελφικην ευνοιαν υμιν αποσωζω, parce qu'ils sont en majorité polythéistes.

reurs dans les mouvements spontanés des peuples. Julien combla ces villes d'éloges : « Cités saintes et généreuses qui ont suivi mes intentions avec tant d'ardeur qu'elles ont porté le châtiment des galiléens plus loin que je ne désirais (1). » Aréthuse vit le martyre de l'évêque Marc, celui qui avait préservé l'enfance de Julien, éternel reproche d'ingratitude. En Occident, la réaction, moins vive et moins ardente, se produisit néanmoins avec un certain caractère de désordre. A Rome, le centre du polythéisme occidental, le peuple, resté païen, releva les statues des dieux de l'Olympe sur les ponts, les voies publiques, les places, dans les temples et les portiques comme dans la cité des césars; le zèle du polythéisme alla si loin, qu'on poursuivit les chrétiens jusque dans les catacombes, comme aux temps malheureux de la persécution. Ce réveil de la vieille société faisait la joie de Julien; il en parlait avec enthousiasme dans toutes ses épîtres; lui-même, avec un zèle jamais ralenti, s'entourait de sacrificateurs et d'oracles; le sang des victimes inondait les autels; cent taureaux tombèrent en un seul jour

(1) Julian. *Misopog.*, III, 7. Théodoret, liv. III, chap. VII, parle de ces horribles supplices : Εν Ασκαλωνα μεν γαρ και ον ταζη, πολεις ται αυται της παλαιςινης αν ανδρων ιερωσυνης ηζιωμενων και γυναικων δια βιου τεν παρθενιαν επηγγελμενων ανερρηζαντες τας γαςερας ει τα κριθων εμπλησαντες, προυθηκαν χοιροις βοραν.

sous les couteaux des sacrificateurs (1), sans compter les animaux rares et même les oiseaux qu'il faisait venir de toutes les contrées pour les offrir aux dieux immortels; ces viandes, il les distribuait à ses soldats pour les mettre en rapport avec le paganisme, tandis que le vin des libations circulait dans les coupes brillantes comme aux époques d'Homère. L'amour immodéré des sacrifices le fit même accuser par ses ennemis de plus sanglantes offrandes; initié aux mystères des Tauroboles et de Mithra, on dit que l'empereur immolait des victimes humaines, et que, se couvrant de sang, il se croyait purifié aux yeux des immortels. Saint Grégoire de Naziance affirme qu'on trouva les corps des victimes frappées par Julien (2).

L'empereur fait partout consulter les oracles : près de Delphes, le polythéisme mystérieux célébrait les oracles de Castalie. Quand on voulait consulter la voix des nymphes propices, on débouchait la source, et le murmure de cette eau était une révélation arrachée aux entrailles de la terre (3); Julien ne

(1) C'est ce qui fait dire à Ammien Marcellin, pourtant très-dévoué au polythéisme et à Julien : « Innumeros sine parcimonia mactans : ut estimebatur, si revertisset de Parthis, boves jam defuturos. » (Liv. XXV, chap. IV.) On lui appliquait déjà la fameuse requête des bœufs blancs à Marc-Aurèle dont j'ai parlé : Οι λευκοι βοες Μαρκῳ τῳ καισαρι. Αν συ νικησης, ημεῖς απωλομεθα.

(2) Grégoire Naziance, orat. III.

(3) Porphyre avait mis à la mode dans l'école néoplatonicienne les antres des nymphes, *de Antro nympharum*.

manque pas d'invoquer ces voix divines, et jamais les nymphes n'avaient plus doucement répondu par l'eau limpide et murmurante. Comme si cet oracle ne lui suffisait pas, Julien envoya consulter à Delphes, à Délos, à Dodone, lieux célèbres aux temps des fêtes païennes; puis il vint à Daphné (1).

En vain les hécatombes tombèrent sous le couteau des sacrificateurs au milieu de la foule inquiète et attentive, Apollon resta silencieux. Les aruspices consultés répondirent « que le dieu du jour ne parlerait pas aussi longtemps que le mort (2) souillerait son bois sacré; » ce mort était le saint cadavre de l'évêque Babylas, que les chrétiens avaient enterré à côté du temple. Immédiatement, par les ordres de Julien, le cadavre fut arraché à la terre; on le rendit aux galiléens, afin de lui donner une sépulture lointaine qui ne blessât pas le dieu de la lumière. Ce fut la cause d'une manifestation religieuse où les chrétiens montrèrent leur zèle fervent : à quelques jours de là, le temple de Daphné devint la proie des flammes (3); du sanctuaire réduit en cendres, il ne resta debout que les

(1) Le pieux Sozomène lui-même raconte la fable de Daphné, liv. V, chap. XVIII.

(2) Τον νεκρὸν.

(3) Sozomène dit que c'est par un feu tombé du ciel : Και ὅτι πυρ ουρανοθεν πεσον, τ' εν Δαφνη ναὸν ανεπρησε τον Απολλωνος.

colonnes et les murailles : dans cet incendie bien des richesses périrent; la statue d'Apollon, ouvrage magnifique de bois sculpté, couverte de lames d'or, dont la tête était en marbre, fut consumée (1). Le dieu était de la hauteur de Jupiter Olympien; debout, il tenait sa lyre d'une main, et de l'autre une coupe d'or comme s'il faisait une libation ; à l'heure de midi, la lyre rendait des sons harmonieux comme le Memnon égyptien; un chœur de muses l'entourait aux riches vêtements, couvertes de pierreries précieuses; rien ne fut épargné par le feu. Julien en accusa les chrétiens, avec sa vivacité ardente ; pour se venger, il fit fermer la grande église d'Antioche et confisquer tous les vases sacrés au profit du trésor : ces vases étaient les magnifiques présents de Constantin et de Constance, et lorsque Félix, qui avait le soin du trésor de l'empereur (2), polythéiste ardent, fit enlever ces vases, il s'écria, pour plaire à Julien : « Voyez en quelle coupe se fait servir le Fils de Marie. »

Le plus ardent persécuteur du christianisme à ce temps, celui qui poursuivit avec le plus d'acharne-

(1) La plupart des statues étaient alors un mélange de divers matériaux, ce qui a été l'origine première de l'incrustation.

(2) Ταμιας των βασιλικων θησαυρων. Félix, d'abord chrétien, avait abandonné le culte du Christ de concert avec le comte Julien, désigné par le titre κομιτα τριβάτων.

ment la foi nouvelle, ce fut le comte Julien, oncle même de l'empereur. Chrétien apostat, polythéiste exalté, il poursuivit les évêques et les diacres avec un cruel acharnement (1); l'empereur fut obligé d'arrêter son zèle en vertu d'un sophisme encore : « Vous leur procurez, en versant leur sang, la situation qu'ils désirent le plus, l'état de martyr, et moi vous me faites donner le nom de tyran ou de persécuteur. J'ai défendu de mettre à mort pour cause de religion; hâtez-vous, au reste, de vous en purifier par un sacrifice aux dieux » Ainsi, rien de plus facile à obtenir de l'empereur que le pardon des violences contre les galiléens : un simple reproche philosophique, un sacrifice expiatoire aux dieux immortels; mais en même temps rien de plus implacable que la proscription jetée aux fidèles pour le moindre délit aux lois de l'empire. Le philosophe, sous des dehors si calmes, s'attache surtout à poursuivre Athanase, qui est comme la personnification des doctrines orthodoxes et nicéennes. Athanase, le fier caractère, en vertu de l'édit de Julien qui rappelait les proscrits sous Constance, était venu reprendre le siége épiscopal d'Alexan-

(1) Son ministre le plus intime fut Helpidius, aussi apostat, que les monnments désignent sous le titre de των ιδιων του βασιλεως χρεματων τε και κτηματων την ηγεμονιαν πεπιςευμενος.

drie; sa présence avait donné un nouvel essor au christianisme (1), qui se groupait autour de lui avec foi. Julien ne peut retenir sa colère, il écrit au préfet de l'Égypte, en invoquant le souvenir de toutes les divinités du Panthéon égyptiaque : « Je jure par le grand Sérapis que si, avant les calendes de décembre, l'ennemi des dieux, Athanase, n'est sorti d'Alexandrie et même de toute l'Égypte, les officiers du fisc paieront cent livres d'or d'amende. Je suis outré du mépris qu'on fait des dieux. Rien ne me sera plus agréable que de chasser Athanase de toute l'Égypte, cet homme qui sous mon règne a osé baptiser des femmes hellènes (2). »

Cette lettre constate plusieurs faits d'une haute gravité historique : d'abord, que la réaction tentée par Julien était impuissante; la société ne voulait point se ployer à son caprice religieux, on venait spontanément au christianisme par un irrésistible attrait, et les femmes hellènes, origine d'orgueil si admirée de Julien, donnaient l'exemple. L'empereur, profondément blessé de cet outrage jeté à sa

(1) Comparez Julien, epist. x, 16; Grégoire de Naziance, liv. XXI, p. 393, et Tillemont, *Mém. ecclésiast.*, t. VIII.

(2) Voici le texte : Τον *μιαρον*, *ος ετολμησεν*, *ελληνιδος*, *επ εμου*, *γυναικας των επισημων βαπτισαι διωκεσθαι*. Sous le prétexte de son admiration pour l'hellénisme, Julien établissait une véritable persécution.

pensée, éclate en fureur; il n'y a que les dehors du calme dans ce prince essentiellement passionné; c'est dans sa correspondance surtout qu'il faut rechercher le fond de cette intelligence bizarre et préoccupée : « Je rougis pour vous (1), écrit-il aux Alexandrins, de ce qu'il se trouve encore dans votre ville quelqu'un qui s'avoue galiléen. Les pères des Juifs ont subi autrefois le joug des Égyptiens; et vous, dominateurs de l'Égypte, puisque votre fondateur en fut le conquérant, vous obéissez aux détracteurs de votre loi, en méprisant les rites nationaux. Quoi ! vous osez adorer comme Verbe divin (2) ce Jésus inconnu à vous, à vos ancêtres, et vous abandonnez ce grand soleil, image vivante, animée, intelligente, le père de tout ce qui existe! »

Cette épître en forme d'édit, adressée à la communauté des chrétiens d'Alexandrie, se termine par un aveu singulier : « Vous ne pouvez vous égarer en me prenant pour guide, moi qui jusqu'à vingt ans ai partagé vos erreurs, dont je me suis affranchi depuis douze années, grâce aux dieux immortels. » Était-ce un souvenir du temps où Julien exerçait les

(1) Julian. epistol. VI. Voyez le commentaire de la Mettrie. Les Alexandrins étaient l'objet pour lui d'une tendre prédilection.

(2) Julien réfute ici la doctrine nicéenne d'Athanase. Selon Théodoret, l'Apostat n'avait pas seulement ordonné de chasser le pieux évêque, mais de le tuer : Αλλα και αναιρεθηναι.

fonctions de lecteur et de diacre dans l'église de Nicomédie? Le résultat de ces sortes d'actes ou d'épîtres était d'enflammer les cœurs et les imaginations populaires contre les chrétiens dans les pays brûlants tels que l'Égypte; presque toujours ils étaient suivis d'émeutes sanglantes, et Alexandrie fut témoin, une fois encore, d'un soulèvement de peuple. Les partisans des vieilles divinités isiaques, très-nombreux, unis aux ariens et dirigés par les philosophes de l'école d'Alexandrie, plus fanatique qu'eux tous (1), se précipitèrent sur l'église, bientôt profanée, pillée, réduite en cendres; Athanase, obligé de fuir pour échapper au fer des assassins, regagna le désert sur le Nil, dans une frêle barque. Il s'écriait devant la foule murmurante et agitée : « Chrétiens, patience! c'est un petit nuage, il passera bien vite (2); » et ces paroles s'appliquaient à l'empereur.

A ce temps, Julien, revêtu du manteau consulaire, renouvelait les sacrifices aux dieux pour appeler les prospérités sur l'empire et préparer la victoire dans la guerre des Perses, sa vive préoccupation (3). Partout il fait consulter les présages

(1) Leur chef était Pithéodore, un des maîtres royaux de l'école, τινας των βασιλικων φιλοσοφων, comme le dit Grég. de Naziance, orat. III.

(2) « Nubecula est, et cito pertransibit. » (Rufin, liv. X, chap. XXXIV.)

(3) Julien repoussa toutes les propositions de Shapor, qu'il menaçait

sinistres comme un nuage de sang au ciel, et pourtant il ne s'y arrête pas : l'empereur a une loi plus ardente, plus énergique, celle de la gloire et de la conquête. La guerre des Perses absorbe tout son esprit ; il écrit à Arsace, roi ou satrape d'Arménie, pour qu'il vienne le joindre en auxiliaire, et, comme cette province était alors chrétienne, il n'est sorte d'expressions méprisantes qu'il n'emploie pour appeler son concours ; manquant encore à ce que la politique impose à la veille d'une périlleuse expédition où il a besoin de toutes ses forces pour assurer sa marche au loin et la conquête (1).

Jusqu'ici, Julien avait employé contre la révélation chrétienne les deux forces philosophique et païenne, en ne négligeant pas l'arianisme comme moyen de division et de discorde ; cette fois, il provoqua un élément nouveau : c'est l'hébraïsme. Il ne faut pas oublier que l'empereur enfant a étudié les divines Écritures ; il a lu les malédictions du Christ sur Jérusalem et son temple. Dans les com-

d'aller voir bientôt : Αυτον με οψεσθε μετ' ου πολυ, και ουδεν μοι δεησει πρεσβειας.

(1) Cette lettre a été publiée par Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, t. VII, p. 82. Julien traite le roi d'Arménie de αρμενιων ηγουμενος, c'est-à-dire de simple chef, et le menace des dieux du ciel, των ουρανιων θεων.

mentaires et les homélies des Pères, il a vu que la plus grande preuve de la mission éternelle du christianisme, c'était la dispersion des Juifs et la ruine de leur patrie ; il veut donc jeter un immense démenti à la révélation, en réunissant les Juifs en corps de nation pour reconstruire le temple de Jérusalem. Dès l'origine de son règne, il les avait séparés, distingués des chrétiens dans un édit qui est adressé à la communauté des Juifs et à leur patriarche Jules, qu'il appelle son frère très-respectable (1). Il les décharge du tribut exigé par leur chef; il daigne même les exhorter à prier leur grand Dieu pour la prospérité de son empire. « Je vais partir pour la guerre des Perses; à mon retour, je rétablirai la ville de Jérusalem dans son ancienne splendeur, et dans son temple je viendrai adorer le Dieu créateur (2). » Immense joie dans le sein du judaïsme que cette espérance donnée par le chef de l'empire romain ! La synagogue salue en Julien un nouveau Cyrus, et, comme si elle avait voulu lui donner un témoignage de son zèle, elle s'unit à la

(1) Hillel, Τον αδελφον Ιουλον τον αιδεσιμωτατον πατριαρχην.

(2) L'expression sur Dieu n'est pas très-nette; il le dit κρειττων, le meilleur, ou μεγας Θεος, le grand Dieu. Les écrivains ecclésiastiques, tels que Sozomène, se sont très-étendus sur cet incident miraculeux de la vie de Julien : Οτι κατα χριστιανων τινων, και ιουδαιοις ανηκε τον εν ιεροσολυμοις νεων ανεγειν.

foule pour détruire les églises chrétiennes à Alexandrie, à Damas et dans les villes de Syrie. A peine donc arrivé dans les murs d'Antioche, Julien se vit entouré des anciens et des prêtres de la synagogue; il les accueillit tous avec une faveur marquée. « Pourquoi négliger les sacrifices à votre Dieu pour le succès de mes armes, lorsque l'encens s'élève de toutes parts sur les trépieds? » Les maîtres (rabbi) répondirent que, d'après les lois antiques, les sacrifices à Dieu n'étaient permis que dans la sainte maison de Jérusalem. « Eh bien! votre exil et vos malheurs vont finir sous mon règne. Allez relever les murailles de votre temple, rétablissez la religion de vos pères, et soyez assurés de ma protection (1). » L'empereur chargea le trésorier de l'épargne de fournir les sommes nécessaires pour élever cet édifice, et un ami de Julien, le poëte, le philosophe Alypius, dont les vers égalaient ceux de Sapho, son aimable et très-cher frère (2), fut chargé de présider à l'exécution de ces ordres. Rien ne fut comparable aux transports joyeux et frénétiques des Juifs lorsqu'ils apprirent cette bonne nouvelle; de

(1) Comparez, pour tous ces faits, Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. VIII; Socrate, liv. III, chap. XX; Sozomène, liv. V, chap. XXII. Il y a, au reste, une dissertation très-étendue de Warburton sur tous ces prodiges; Londres, 1751.

(2) Ce sont les expressions de Julien : Αδελφε ποθεινοτατε και φιλικωτατε.

toutes parts, ils accourent sur le terrain du temple où, dans quelques heures, plusieurs milliers d'hommes se trouvent rassemblés; les matériaux hâtivement réunis s'élèvent comme des montagnes; on fouille la terre, pour creuser les fondements, avec des pelles et des bêches en argent. Les Juifs transportaient dans de riches corbeilles le ciment, les pierres carrées qui devaient servir à former le portique; les femmes et les enfants, vêtus de lin, recevaient dans les plis de leur robe flottante les décombres et jusqu'à la poussière du sol (1). Enthousiasme de tout un peuple qui retrouve son dieu et sa patrie antique.

Voici le phénomène, le miracle attesté par tous les contemporains, à quelques partis, à quelques croyances qu'ils appartiennent. Le premier des témoins oculaires est Grégoire de Nazianze, et, si son récit merveilleux peut être discuté à cause de sa grande foi, il est confirmé par les témoignages irrécusables de témoins impartiaux ou même ennemis. « Le soir de la bruyante journée, dit saint Grégoire (2), un vent impétueux, s'éle-

(1) Saint Ambroise décrit cet enthousiasme en termes très-poétiques, epist. 40, et Grégoire de Naziance, orat. IV.

(2) Grég. de Naziance, orat. IV, en le comparant au liv. III, chap. XX de l'historien Socrate : Ως και Ιουδαιους ο Βασιλεος επι το θυειν προετρεψατο και περι της των ιεροσολυμων τελειας ανατροπης.

vant tout à coup, dispersa avec fracas les pierres et le ciment; les fondements creusés avec tant de peine sont comblés; la terre tremble avec d'horribles mugissements; le portique, sous lequel plusieurs milliers de Juifs avaient couru chercher un abri, croule bientôt et les écrase de ses ruines; les Juifs se précipitent dans une église, les flammes les poursuivent comme pour les dévorer. L'air était embrasé, le tonnerre grondait, et les coups redoublés de la foudre frappent les hommes, calcinent les pierres et mettent en fusion les outils de fer et d'argent épars çà et là. La persévérance des Juifs ne se laissa point vaincre par ces terribles obstacles, et, le lendemain, le zèle les appela à de nouveaux efforts; les mêmes secousses du sol se font sentir, les flancs de la terre entr'ouverte lancent des tourbillons de flammes qui rejettent avec violence les pierres qu'on s'efforce vainement d'y fixer. Autant de fois la main de l'homme veut élever ces fragiles ouvrages, autant de fois, ajoute Grégoire de Naziance (1), la main de Dieu les détruit, accomplissant ainsi les paroles de l'Écriture : « J'ar-

(1) En rapprochant ces faits, Sozomène ne manque pas de dire qu'ils sont attestés par les Juifs eux-mêmes et les gentils : Πιςουθωσαν δε και Ιουδαιοι και Ελλενες, ημιτελες το εργον καταλιποντες, μαλλον δε ουδε αρξασθαι του εργον δυνηθεντες.

rêterai les entreprises insensées de l'impie, et ma main abîmera ses ouvrages. »

Saint Grégoire de Naziance (1) écrivait ces paroles un an à peine après le phénomène accompli; toute la génération avait pu y assister et, par conséquent, jeter un démenti à son assertion, si elle eût été mensongère. Loin de là, tous les contemporains confirment le témoignage de Grégoire. Je ne parle pas seulement de Cyrille de Jérusalem qui, appartenant aux croyances chrétiennes, pourrait paraître suspect; j'invoque le récit d'Ammien Marcellin, polythéiste ardent, qui ne dissimule pas les obstacles que trouva le rétablissement du temple de Jérusalem. « Tandis qu'Alypius, aidé du gouverneur de la Judée, pressait les travaux difficiles pour la restauration du temple, de redoutables globes de feu sortirent des fondements et éclatèrent sur les ouvriers, qu'ils blessèrent cruellement; ces feux irrités rendaient inutiles les opiniâtres efforts des travailleurs qui tentèrent plusieurs fois, mais en vain, de s'approcher de la terre où jadis était le temple (2). » Dans une de ses let-

(1) Grégoire était ami et condisciple de Julien. Orat. IV.

(2) « Cum itaque rei fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum, prope fundamenta crebris assultibus erumpentes, fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum, hocque modo elemento destinatius repellente, cessavit inceptum. » (Amm. Marcel., XXIII.)

tres à son très-cher ami Libanius, l'empereur Julien avoue lui-même qu'il a voulu relever le temple de Jérusalem, et en retraçant l'histoire de ce monument antique, il rappelle qu'il a été détruit trois fois depuis la mort de son fondateur (1), assertion qui ne serait point historiquement exacte, s'il n'avait compté pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Julien en fut profondément affecté, et l'école des philosophes qui l'entouraient, expliquant ce miracle, l'attribuait à des accidents physiques ou à l'action ténébreuse des démons, dont le pouvoir jouait un grand rôle dans les écoles néoplatoniciennes.

Les annalistes de la synagogue ont gardé mémoire de ce triste accident dans l'histoire de la captivité (2). « César Julien, dit le rabbin David Ganz, ordonna de relever le saint édifice du temple et fournit sur son trésor toutes les dépenses nécessaires; mais l'empêchement vint du ciel, car César fut blessé dans la guerre des Perses. » Cet empêchement supernaturel est mieux expliqué par le rabbin Gedaliah dans son *Schalschelet Kakkabala* (3) :

(1) Jul. epistol., κοινῳ Ιουδαιων.

(2) Ganz *Tsemach*, *David*, p. 2.

(3) Le sceptique Basnage, en rapportant ces passages dans la langue rabbinique, ne sait plus qu'en conclure; Socrate dit qu'à la vue de ce phénomène, plusieurs Juifs embrassèrent le christianisme : Ιουδαιοι δε

« Comme le temple était tombé, les Juifs le reconstruisirent en grande hâte par l'ordre de l'empereur Julien; mais des flammes vinrent du ciel, et un nombre de frères furent brûlés. » D'après ces témoignages réunis, je ne sache pas dans l'histoire d'événements mieux constatés que la catastrophe terrible qui bouleversa les travaux des Juifs autour des ruines de leur temple vénéré; si le croyant y voit une confirmation solennelle des paroles du Christ sur la destinée d'une race maudite, la critique la plus hardie ne saurait démentir la certitude historique d'un phénomène si étrange (1).

A cette époque, au reste, un terrible tremblement ébranla partout la terre; les cités, les provinces entières étaient comme des hommes pris de vin; la Sicile, l'Italie, l'Afrique, la Judée sentirent le sol frissonner; des villes furent englouties, des lacs desséchés; les volcans jetèrent au loin leurs flammes, et les riantes campagnes se changèrent en étangs noirs et sulfureux. L'événement sinistre de Jérusalem se lie peut-être à cette chaîne mystérieuse dont le principe était dans les som-

εν μεγιςω φοβω γενομενοι, και ακοντες ωμολογουν τον Κριστον Θεον λεγοντες.

(1) Voir le livre de Warburton, qui laisse peu de doutes et réunit toutes les preuves. Londres, 1751.

bres entrailles de la terre (1). Le géant remuait son corps immense comme s'il se trouvait mal à l'aise dans son lit de soufre, de fer et de granit. Ainsi l'effort qu'avait fait Julien pour établir une preuve contre la prophétie de Jésus-Christ tourna précisément à la glorification de sa divinité. Les paroles jetées du haut de la croix recevaient une éclatante confirmation du Verbe fait homme.

La préoccupation de Julien était toujours la guerre contre les Perses, et, pour en préparer les éléments militaires, il demeura longtemps dans les murs d'Antioche; cette lointaine expédition avait sans doute le but politique de rejeter les armées ennemies au delà de l'Euphrate (2); mais Julien, pour relever la force morale de son pouvoir et donner un appui à la révolution religieuse qu'il essayait, avait la conviction profonde qu'il lui fallait des victoires, des conquêtes, un éclat nouveau sur ses étendards déployés. Au milieu donc de la fumée des sacrifices et de l'encens, l'empereur songeait à son expédition contre Shapor.

(1) Comparez Ammien Marcellin, liv. IV, avec Sozomène, liv. III. Les chrétiens et les polythéistes se renvoyaient mutuellement les accusations d'avoir irrité les puissances célestes.

(2) Jul., *Misopogon*, p. 2. Voyez le chap. XVII, liv. III, que Socrate intitule : Ως ο βασιλευς εις Περσας μελλων ελαυνειν, και εν Αντιοχεια γενομενος, υπο αυτων κωφθεις τον Μισοπωγωνα λογον προσεφωνησε.

D'un œil visiblement inquiet, il présidait à tous les préparatifs de la guerre, à l'armement de la flotte de l'Euphrate comme à la discipline des légions. Antioche, ville de plaisirs et de raillerie, se partageait en deux peuples : l'un, tout chrétien et, par conséquent, dessiné contre l'empereur (1) qui s'était fait l'ennemi de l'Église ; l'autre, polythéiste ardent, mais dans les idées du sensualisme oriental et du plus riant Olympe sous un beau ciel avec des festins et les enivrements de l'amour. Or, le caractère religieux de Julien était l'enthousiasme sombre et réformateur, le fanatisme des hécatombes et des sacrifices, le sang des victimes ruisselant sur les autels des cyroboles, des tauroboles ou du culte de Mithra.

Ce caractère bizarre et souvent sinistre de Julien n'a point échappé aux moqueries des habitants d'Antioche (2) ; ils le raillent dans des chansons sur sa petite taille, sa démarche mesurée, l'attitude de son corps, les façons de sa vie consacrée à des minuties religieuses, à des enthousiasmes bizarres pour des animaux de la Perse ou de l'É-

(1) Les chrétiens l'appelaient Καυσιταυρος, brûleur de taureaux, en moquerie de ses nombreux sacrifices ; ils disaient publiquement que X (Christ) n'avait jamais fait de mal à leur cité : Το χι φασιν, ουδεν ηδικησε την πολιν. (*Misopogon*, 357.)

(2) Voyez ce que rapporte Grég. de Naziance, orat. III, liv. I, p. 62.

gypte (1); ces chants moqueurs l'appellent bouc et chèvre, à cause de sa barbe crépue et mal peignée, *Victimarius* ou le sacrificateur, *Causitaurus* ou brûleur de taureaux. Et tout cela se répétait presqu'en public, sur le théâtre, dans les cirques. Ce fut pour se venger de ces moqueries que Julien composa son livre du *Misopogon* ou *l'ennemi de la barbe* (2), peinture des mœurs désordonnées d'Antioche, de ce goût effréné des plaisirs et du sensualisme qui agitaient les cœurs sous ce brûlant climat. Le *Misopogon* de Julien est moins dirigé contre les chrétiens, dont Antioche était remplie cependant, que contre les païens sensualistes qui ne voulaient point accepter la réforme de mœurs et d'usages sévères, telle que le césar l'avait conçue. Tout ce qu'il avait à dire sur le christianisme, ses origines, ses Écritures, Jésus et les Évangiles, il l'avait résumé dans ce livre, répétition obscure et philosophique de ce que Celse, Hiéroclès et Porphyre avaient écrit autrefois contre les chrétiens primitifs (3). Or, pour

(1) On en trouve un grand nombre gravés encore dans les médailles de Julien.

(2) Sozomène dit : Χαλλιςον και μαλα αςειον λογον, ὁν μισοπωγωνα επεγραψε, κατα αντιοχεων διεξελθων.

(3) Saint Jérôme fait mention de ces livres, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous : « Julianus Augustus septem libros in expeditione Parthica adversum Christum evomuit. » (Hierom., epist. 70.) Saint Cyrille en cite des fragments pour les réfuter.

lui la matière était épuisée. Le *Misopogon* fut l'objet de répliques ou de nouvelles censures qui aigrirent si profondément Julien, qu'à son départ d'Antioche, il s'écria : « Peuple léger, à mon retour je ne saluerai pas tes murs. » Ce que redoute le plus vivement un réformateur, ce n'est pas une croyance ennemie, mais la forte résistance de l'idée qu'il veut réformer. Julien renvoyait toute ses satisfactions et ses vengeances après la guerre de Perse, l'épreuve et le couronnement de toutes ses victoires (1).

Ce fut le 5 mai 363 de l'ère chrétienne que Julien quitta les murs d'Antioche pour s'avancer contre Shapor. Toute sa marche fut marquée par la consultation des oracles et des aruspices et les solennités des sacrifices. D'après l'aspect des entrailles des victimes (2), Maxime lui assurait de grandes victoires. A Bérhée (Alep), il immola un taureau blanc à Jupiter, au milieu d'une parfaite indifférence des habitants. Mais à Batné, l'empereur fut délicieusement surpris à la vue de tant de zèle pour le paganisme. « Je n'ai rien vu d'aussi beau dans votre pays, écrit Julien à Libanius; j'en excepte Daphné, à laquelle on la compare. Pour moi, je préférerai Batné à l'Ossas, au Pélion, à l'Olympe, aux belles

(1) Quelques commentateurs disent que Libanius aida considérablement Julien dans le *Misopogon*.

(2) Il immola un taureau blanc, selon le royal usage, βασιλικων.

vallées de la Thessalie, à Daphné même, sans ses temples de Jupiter olympien et d'Apollon pythien. »
Cet enthousiasme de Julien pour Batné, cité presque inconnue (1), venait surtout du plaisir qu'il avait éprouvé à l'aspect de ses bois de myrtes, de cyprès, consacrés aux dieux, et tout pleins de la fumée des hécatombes (2). A chaque pas, il rencontrait des victimes magnifiquement parées, les cornes dorées ou entrelacées de fleurs, comme au siècle d'Auguste et de Trajan. Julien prit la route qui, de Batné, conduit à Hiéropolis, ville célèbre par son antique temple de Jupiter (3); l'empereur, entouré de la foule, vint au sanctuaire pour y sacrifier selon les rites antiques. La foi polythéiste y était vive et les cérémonies solennelles.

Cet itinéraire à travers la Syrie plut singulièrement à Julien, parce qu'il y trouva partout les disciples de la philosophie et les vivants témoignages de l'antique panthéisme, les adorations du soleil, de la lune ou de la terre, Apollon et Astarté, divinités de sa passion, la lune même, sous les attributs des deux sexes. S'il a quelques dures paroles dans

(1) L'empereur ne manque pas d'observer que le nom est barbare, mais le pays et ses usages sont grecs : Βαρϐαρικον ονομα τουτο, χωριον, εςιν ελληνικον. (Epist. 18.)

(2) Julian. epistol. XXXVII.

(3) Ιερὸν αρχαιον.

ses épitres, c'est toujours contre le roi ou satrape d'Arménie, Arsace, qu'il sait chrétien : « N'espérez pas que votre Dieu puisse vous défendre, si vous négligez de m'obéir (1). » En même temps, selon les rites de l'ancienne Rome, il célèbre par des libations un sacrifice en l'honneur de Cybèle, qui présidait aux solennités païennes. Quand il s'adresse aux soldats légionnaires vétérans, c'est en invoquant les vieilles mœurs, les glorieuses traditions des ancêtres. Vive passion au cœur de Julien que de réveiller les souvenirs de Rome et de la Grèce ! Autour de lui, lorsqu'il marche contre l'ennemi, ce ne sont que disputes sur les présages et les augures entre les philosophes un peu sceptiques et les aruspices graves ou convaincus (2) : un lion audacieux s'élance-t-il sur les légions, la foudre fait-elle éclater le ciel sous des éclairs enflammés, ce sont d'incessantes recherches autour de Julien pour savoir si ce sont là de bons ou mauvais présages. Les philosophes ne sont pas du même avis que les augures; tous néanmoins donnent des motifs puisés dans les opinions exaltées de la théurgie. Ainsi se développe la marche de Julien sur l'Euphrate et le Tigre à travers la plus riante

(1) Cette lettre est rapportée en extrait par Sozomène, dans le chapitre I, livre VI, intitulé : Περι της εις Περσας εκστρατειας Ιουλιανου.
(2) Amm. Marcel., liv. XXIII, chap. V, et Zozime, liv. III, chap. IV.

campagne couverte de dattiers, de pêchers entrelacés par de magnifiques ceps de vigne. Il assiége des villes, passe des rivières, livre plus d'un combat, et tel est son enthousiasme pour l'hellénisme, qu'il range son armée selon l'ordre indiqué par Homère (1). Arrivé devant Ctésiphon, Julien fit un sacrifice à Mars vengeur, mais les augures furent sinistres : les taureaux tombèrent de fatigue plusieurs fois avant d'être livrés aux sacrificateurs, et dans leurs entrailles palpitantes on ne put lire que de tristes présages. A la veille de la bataille qui allait décider des destinées des deux puissants empires, Julien, pendant le sommeil de ses soldats, à l'imitation de Jules-César, écrivait son journal et ses harangues ; ainsi plongé dans une profonde rêverie, « il vit devant lui, dit Ammien Marcellin, son génie familier, celui-là même qui lui était apparu dans les Gaules (2), lorsqu'il se décida à prendre le rang et la dignité d'auguste. » Aujourd'hui morne et triste, il se montra couvert d'un voile en signe de deuil. Cette apparition le jeta dans une lamen-

(1) Voici l'ordre qu'inspire la vieille expérience de Nestor :

Ιππηας μεν πρωτα συν ιπποισιν και οχεσφι
Πεζους δεξοπιθεν στησεν πολεας τε και εσθλους
Ερκός εμεν πολεμοιο. Χακους δες μεσσον ελασσεν.

(2) Liv. XXV, chap. II. Il vit aussi une étoile filante, ce qui fut pris en mauvais augure : « Flagrantissimam facem cadenti similem visam, aeris parte sub alta evanuisse existimavit. »

table tristesse; il vit dans l'avenir les plus sinistres événements, et, pour apaiser la colère des dieux, il décida un nouveau sacrifice à Mars vengeur, qu'il croyait avoir offensé (1). Toutes ses pensées, toutes ses tristesses et ses émotions se rattachaient au paganisme; la veille de la bataille et de sa mort, la fumée des sacrifices montait au trône des dieux immortels.

Au milieu d'une attaque imprévue, à travers les tourbillons de poussière moins épais que les flèches et les traits, l'empereur Julien est blessé au côté d'un coup de javelot; stoïque, impassible, il remonte à cheval jusqu'à ce que la douleur aiguë le renverse sous des flots de sang, et il s'écrie : « O soleil, tu as perdu Julien (2)! » Bientôt il n'y eut plus le moindre doute sur la triste certitude de sa mort. Ammien Marcellin, qui servait sous la tente, et presque témoin oculaire des événements qu'il raconte, dit (3) « qu'étendu sur son lit formé d'une peau de lion, Julien s'adressa à ses amis pour les consoler. » Les paroles que l'histoire lui attribue sont d'autant plus importantes qu'elles paraissent

(1) « Horroreque perfusus est, ne ita aperte minax Martis apparuerit sidus. » (Amm. Marcel., liv. XXV, chap. II.)

(2) Les auteurs chrétiens seuls rapportent ces paroles, qui se trouvent dans *Philostorg.* et la *Chronique Pascale.*

(3) Amm. Marcel., liv. XXV, chap. III; Libanius, *Orat. Parent.*, 136–140.

comme le résumé de ce curieux système de religion que Julien voulait substituer au christianisme : « Mes amis, la vie n'est qu'un prêt volontaire que nous fait la nature ; je la rends avec joie comme un bon débiteur : la philosophie m'a enseigné qu'il faut se féliciter lorsque l'âme intellectuelle s'épure en se séparant du corps, matière vile et grossière (1). Les dieux, pour honorer les personnages les plus vertueux, n'ont pas trouvé d'autre récompense que la mort : les douleurs ne sont cuisantes et ne triomphent que de ceux qui les fuient (2) ; elles cèdent à ceux qui osent les combattre. Je ne sens ni repentir ni remords de ce que j'ai fait soit dans ma jeunesse cachée, soit revêtu de la pourpre. Le succès n'a pas couronné mon entreprise ; les êtres supérieurs aux hommes se sont réservé le pouvoir de dispenser les victoires. Je savais, je vous l'avoue, sur la foi infaillible des oracles, que je périrais par le fer. Je remercie l'Être éternel (3) de mettre fin à mes jours sur un théâtre glorieux. Je ne vous en dirai pas davantage, je sens

(1) Le pur panthéisme.

(2) C'est le stoïcisme. Ammien Marcellin ajoute : « Humile esse, cælo sideribusque conciliatum lugeri principem dicens. » (Liv. XX.)

(3) C'est une étrange confusion dans les doctrines de Julien ; tantôt il parle des dieux, puis d'un seul Dieu : « Sempiternum veneror numen. » Sozomène se borne à dire : Και μαλιστα γε τον τιμασθαι τους θεοὺς ου τουναντιον εζητουν.

que mes forces m'abandonnent. » Quelques instants après, comme il entendait des gémissements autour de lui, il ajouta : « Cessez de déshonorer par vos larmes un homme qui va s'élever au séjour des dieux ; » et, développant cette pensée, il s'entretint avec Priscus et Maxime, ses amis et ses conseillers, sur l'excellence de l'âme et son immortalité.

Au point de vue des doctrines religieuses, il est très-essentiel d'étudier ce dernier discours de Julien, parce qu'il est comme l'expression imagée de la révolution essayée par toute une école contre le christianisme. Julien veut en vain ressusciter le paganisme, et ses paroles s'en éloignent même à son lit de mort : il n'emprunte au polythéisme que ses formes, ses cérémonies, son nom, la beauté de son hellénisme, la pompe de ses sacrifices; par tous les autres côtés, il est chrétien, soit qu'il disserte sur l'âme, sa destinée, la vie future, soit qu'il parle de la vie matérielle comme d'un passage (1) : c'est un illuminé, un gnostique. Et qu'on remarque cette expression toute chrétienne qui lui échappe sur l'adoration d'un Dieu unique, éternel. Il n'y a pas jusqu'à son austérité affectée qu'il n'emprunte aux

(1) Aurélius Victor fait un très-beau portrait de Julien : « Cupido laudis immodicæ, cultus numinum supertitiosus : audax plus quam imperatorem decet cui salus propria, cum semper ad securitatem omnium, maxime in bello, conservanda est. » (Epit. 222-229.)

coutumes de l'Église, à la famille chrétienne qui se présente à son imagination vive, impressionnable, comme un type de mœurs graves et sévères.

Ces réflexions sont justifiées par le témoignage du plus impartial des historiens, Ammien Marcellin, qui ne nie pas la force, la puissance de l'opinion sous laquelle Julien succomba, car la lutte était inégale. Libanius même, l'ami enthousiaste, rejette sur les chrétiens l'odieux de la mort de l'empereur (1), qui disparut, comme Romulus, dans une révolte militaire; ce n'est pas une flèche qui frappa Julien, mais toute une opinion qui ne voulait être ni vaincue ni proscrite. La tradition commune veut que, lorsqu'il se sentit blessé, il recueillit dans le creux de sa main le sang qui jaillissait de sa plaie, puis, le jetant au ciel, il s'écria : « Rassasie-toi, galiléen (2); tu m'as vaincu, mais je te renie encore. » Ce récit vient des traditions, et nul contemporain n'en a parlé. Grégoire de Naziance se borne à dire que Julien, blessé à mort, couché au bord d'un torrent, avait voulu s'y précipiter, afin d'être placé, comme Énée et Romulus, parmi les prétendus immortels. Saint Grégoire était

(1) Sozomène ne réfute pas cette opinion d'une manière absolue, tout en la rapportant : Και ο μεν Λιβανιω ωδε τη γραφων χριστιανον εσεθζ αποδηλοι Ιουλιανου τον σφαγεα.

(2) Théodoret lui fait dire seulement : Νενικηκας γαλιλαις.

un adversaire personnel de Julien (1). Les chrétiens, plus impartiaux aux temps calmes, disent de lui : « Ce fut un chef très-fort par les armes, un célèbre faiseur de lois, très-attaché à sa patrie et très-peu à notre religion, aimant trois cents divinités; perfide à Dieu et non point au monde (2). » Julien, au demeurant, avait entrepris une tâche presque toujours impossible : la restauration d'un système perdu, le rajeunissement d'une vieille doctrine, en la mélangeant aux faits nouveaux de la société. Il voulut lutter en vain contre le christianisme, jeune, puissant.

L'expédition de Perse tenait à la réalisation de cette pensée, car il faut la gloire pour justifier une hardiesse du pouvoir. L'empereur avait même tout prêt un édit de persécution qu'il devait lancer après sa victoire, et les païens le disaient haut. J'ai consulté surtout les œuvres de saint Jérôme, pour y trouver des traces des derniers actes du règne de Julien, qui avaient préoccupé sa jeunesse studieuse. Jérôme avait vingt-deux ans à la mort de l'empe-

(1) Libanius est inconsolable de cette mort. Orat. x.
(2) C'est le témoignage que lui rend Prudence, *Apoth.*, 450 :

. . . . Ductor fortissimus armis,
Conditor et legum celeberrimus, ore manuque
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Religionis, amans tercentum millia divum
Perfidus iste Deo, sed non et perfidus orbi.

reur, il vécut non loin du théâtre de la guerre; chacune de ses paroles est donc à méditer, parce que saint Jérôme est un esprit grave, tempéré, profondément ennemi de l'exagération et du mensonge. Il rapporte que, dans Antioche, les païens ne tenaient plus leur joie à chaque nouveau progrès de Julien en Perse, tant cette campagne était politique! et que Libanius, dans son enthousiasme, s'écria : « Eh bien! que fait maintenant le fils du charpentier (1)? » Un chrétien lui répondit : « Il fait un cercueil pour ton empereur. »

On voit ici la joie insultante du paganisme, la fierté, la force des chrétiens, grand parti qui a foi dans son inévitable victoire. Aussi, quand la nouvelle de la mort du prince arriva dans la Palestine, les païens dirent au jeune saint Jérôme : « Comment les chrétiens peuvent-ils vanter la patience de leur Dieu? Rien n'est plus prompt que sa colère; il n'a pu suspendre pour un peu de temps son indignation (2). » Ce fut en effet pour les chrétiens le plus beau des triomphes. Et lorsque la critique la plus sceptique étudie le règne de Julien,

(1) Hieromy. *in Habalac.*, chap. III. On peut voir dans Sozomène la réfutation du livre que Libanius publia sur la mort de Julien : Προς Λιβανιον τον σοφιςην αντιλογια.

(2) Comparez Théod., liv. III, chap. XXIII, et Sozomène, liv. VI, chap. II.

elle y voit d'irrécusables témoignages sur la miraculeuse destinée du christianisme; il y a une accumulation de preuves sur la certitude de la révélation. Julien attaque habilement l'Église, qui résiste avec une si ferme puissance qu'on aperçoit la main providentielle, qui ne se cache même plus pour assurer le triomphe de la croix, le symbole de la foi et de la civilisation nouvelle!

CHAPITRE XXI.

RÉSISTANCE DU CHRISTIANISME. — SAINT ATHANASE, SAINT BASILE, SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANCE.

C'était une crise suprême que celle que venait de subir l'Église pendant le règne de Julien, et dont elle sortait victorieuse. Un système de violence mêlé de raillerie et de dédain avait assailli le christianisme par tous les points : le dogme, la chronologie, la discipline (1); et vraiment, ce qui constata la force immense de la foi nouvelle, ce fut l'énergique système d'opposition se manifestant partout contre la tendance et l'esprit de la politique de l'Apostat. Il suffit de comparer l'attaque et la résistance pour se convaincre que la force n'é-

(1) Julien, dans ses œuvres, attaque le christianisme par ces faces diverses. Il avait appris dans toutes ses conditions les lois de l'enseignement ecclésiastique. C'était un terrible adversaire, ce qui fait dire à Socrate sur sa mort : Υπο δαιμονος βληθεντα τελευτησαι φησιν. (*Hist. eccles.*, liv. III.)

tait pas dans le prince, mais dans l'Église; il y a quelque chose de factice, de surexcité dans tous les actes de la puissance impériale qui cherche à reconstituer une situation morte. L'exagération même de Julien constate sa faiblesse : cette passion de sacrifices, cette frénésie du sang des victimes immolées, l'emphase de tous ses discours, de sa philosophie, et jusqu'à l'éclat qu'il veut donner aux villes tombées (1), tout cela révèle le peu de foi intime que l'empereur avait dans la croyance dont il rassemblait en vain les débris.

La plénitude de force est dans le christianisme; il ne déclame pas, il résiste avec calme, avec la visible espérance que ce nuage sera facilement dissipé. C'est une société jeune, fervente, dont les traces sont partout et à laquelle on veut imposer une forme usée, une règle vieillie; elle la repousse avec le sentiment de sa destinée. On trouve cette résistance, non-seulement dans les cités qui ne veulent point suivre l'impulsion polythéiste de Julien, mais encore parmi ses serviteurs et ses amis (2),

(1) « Quæ paulò ante arida et siti anhelantia visebantur, ea nunc perlui, mundari, madere : fera, deambulacta, gymnasia, lætis et gaudentibus populis frequentari. » (Mamertin, XI, 9, qui applique cela aux villes du Péloponnèse.)

(2) Voyez ce que dit saint Grégoire de la dispute de Julien avec son médecin Cæsarius, chrétien; Cæsarius trouvait dans Julien un adversaire remarquable.

dans l'armée, qu'on pourrait croire plus spécialement dévouée à l'empereur. En vain César veut l'entraîner à ses idées par l'appât des récompenses et de l'avancement, par les faveurs qu'il accorde avec prodigalité, par la ruse qui lui fait substituer le vieil étendard romain et les images des dieux au labarum chrétien ; les centurions, comme les légionnaires et les tribuns, résistent ; ils font leur devoir militaire, mais rien au delà. Je crois même, par l'examen attentif des circonstances et des accidents de la vie de Julien, que la majorité de l'armée était chrétienne avec liberté et piété (1); ses plus braves capitaines, ses lieutenants les plus hardis, tels que Valens, Valentinien, Jovien, manifestaient hautement leur répugnance pour les dieux et les institutions païennes si vieillies; ils insultaient les pontifes en secouant l'eau lustrale que le hasard jetait sur leurs vêtements. Deux ou trois conspirations s'étaient formées dans les rangs des légions contre le pouvoir et la vie de Julien, et Libanius n'hésite pas à porter une accusation publique contre les chrétiens : « Ce furent eux qui frap-

(1) Les ruses de Julien pour surprendre les soldats par des adhésions au paganisme étaient même indignes de toute grandeur : « Adeo ut in dies pene singulos milites carnis distentiore sagina victitantes incultius, potusque aviditate corrupti humeris imponenti transeuntium per plateas, ex publicis ædibus, ad sua diversoria portarentur. » (Amm. Marcel., XXII, xii.)

pèrent le prince dans cette dernière bataille (1), et, au lieu de dire : Tu as vaincu, galiléen! Julien aurait pu s'écrier : « Vous avez vaincu, galiléens! » Il est certain que la tentative de restauration polythéiste était impuissante; elle devait succomber contre tant de forces réunies.

Mais l'autorité qui formula la plus vigoureuse opposition, ce fut l'Église elle-même, dans ce qu'elle avait d'éloquent et d'énergique; il se révèle à cette époque une réunion d'évêques et d'orateurs illustres qui attaquèrent la pensée et le système de Julien par tous les côtés avec un tel éclat, une vigueur si jeune, une liberté si forte, que l'école philosophique de Libanius et du néoplatonicisme, suspendue, étonnée, n'eut rien de si complet, de si splendide à leur opposer. Cette seconde phase de la littérature ecclésiastique mérite spécialement d'être étudiée, parce qu'elle a un caractère à part et plus haut peut-être que tout ce qui l'a précédée (2). La première période de la prédication chrétienne, toute défensive et apologétique, présentait un thème périlleux sans

(1) Sozomène, sur cette accusation, n'a pas une négation absolue; il ajoute même : Ισως δε και αληθες. (Liv. VI, chap. II.)

(2) Je fais commencer cette école du IVe siècle; elle ne prend une grande valeur que sous Julien.

douté par les conséquences, car elle entraînait la mort et se complétait par le sang et le martyre; mais elle était facile dans son développement littéraire, si l'on peut ainsi parler : une société innocente par ses mœurs, ses actions, accusée par la force et la brutalité, quoi de plus beau, de plus saint, de plus pur à défendre (1)! Les apologistes pouvaient faire agir toutes les puissances de leur âme dans l'exposé des mœurs de la foi chrétienne; la polémique même agressive contre la philosophie et le dogme païen était facile à des esprits tels qu'Origène, Athanagore et Tertullien, qui attaquaient par les sarcasmes les légendes sensualistes ou absurdes du panthéisme. La seconde période de l'éloquence chrétienne se renferme dans la lutte contre l'hérésie, véritable dispute de philosophie et d'école; les croyances ne se déchirent en lambeaux que lorsqu'elles sont fortes et victorieuses; alors se montrent les subtilités qui rétrécissent la sphère du génie humain.

La troisième époque, qui s'ouvre maintenant, emprunte sa grandeur à la belle lutte d'une croyance jeune et puissante, que de vieilles doctrines parées et fardées veulent attaquer. Athanase, Basile, Gré-

(1) Les grandes attaques contre le christianisme reposent sur les mêmes idées, et la défense ne pouvait pas s'en écarter.

goire de Naziance (1), sont des hommes de gouvernement autant que des pères d'éloquence et de foi; tous appartiennent à l'idée et à l'école constantinienne, et spécialement aux doctrines nicéennes; ils portent avec eux les conditions de vie et de combats : les fortes études littéraires et philosophiques de manière à lutter avec les amis et les sophistes de Julien; la parole éloquente et facile qui, aux époques de disputes sur les doctrines, est le don le plus précieux; enfin, l'énergie de caractère et la confiance suffisante en eux-mêmes pour se poser toujours en esprits de gouvernement. Ils font bien plus que résister, ils se moquent, s'emportent; et ce qui prouve leur puissance individuelle, c'est que Julien ose à peine les attaquer, les poursuivre (2); il a la force en main, l'autorité matérielle, et il s'arrête, comme s'il n'osait les voir en face, les saisir corps à corps. Aussi, après la réaction manquée de Julien, il faut voir avec quel dédain cette œuvre imparfaite de la

(1) Le travail biographique sur ces trois Pères a été fait avec un très-grand soin par D. Cellier, *Hist. des écrivains ecclésiast.*, t. VII. Basile écrivait de Grégoire de Naziance, son maître et son ami : Σκευος εκλογης, και φρεαρ βαθυ, στομα λεγω Γρηγορων.

(2) C'est à peine si Julien ose l'exiler d'Alexandrie. Voyez dans l'historien Socrate le chapitre Περι της Αθανασιοὺ φυγης. (Liv. III, chap. XII.)

restauration du paganisme (1) est jugée par Athanase, Basile et Grégoire de Naziance, qui sont les trois colonnes de l'école nicéenne.

Avant de toucher ces grands noms, l'histoire de l'Église doit rapidement tracer la biographie de quelques esprits de seconde ligne qui entourèrent ce splendide triumvirat pour appuyer son œuvre. A cette époque apparaît Optat de Milève, l'adversaire de l'hérésie tout africaine de Donat, et qui lui reproche d'être venu ébranler par son schisme la sainte et précieuse voûte de l'Église; cette hérésie implacable voulait soumettre à un nouveau baptème les chrétiens dont la faiblesse avait succombé sous la persécution (2). L'école habile et gouvernementale de l'Église ne pouvait pas accepter cette doctrine inflexible qui aurait restreint la foi chrétienne dans un cercle étroit d'âmes fortes et exceptionnelles; la faiblesse est inhérente à la vie humaine; si l'on devait punir (3), on devait aussi

(1) Voyez les sept discours dédaigneux et colères que Grégoire de Naziance prononça contre Julien, et ce que dit Sozomène de Grégoire et de Basile, liv. VI, chap. XVI : Περι της συμμαχιας Βασιλειου και Γρηγωριου του θεολογου. Και ως ακροι γηνομενοι επι σοφια του εν Νικαια δογματος υπεριςαντο.

(2) Saint Augustin doit toujours être consulté sur le schisme des donatistes. *Lib. de Unitat. ecclesiæ*, cap. XIX, nº 50.

(3) La véritable doctrine de l'Église est développée par les bénédictins de Saint-Maur dans le *Concil. Gallican.*, édit. 1789.

relever le chrétien qui avait succombé dans les crises des persécutions; il n'était pas besoin d'un nouveau baptême ni de purifier les autels qu'il avait touchés. Telle était l'opinion d'Optat de Milève et de Pacien, évêque de Barcelone. « Tout dans l'Écriture est pour le pardon, disaient-ils; avec les doctrines inflexibles, on retombe dans le pharisianisme : dent pour dent, œil pour œil; effacez alors du livre des Évangiles les grâces accordées par Jésus-Christ (1). » Saint Astère, archevêque d'Amasée, s'attache moins aux doctrines, au dogme qu'à la réforme de l'Église, de ses mœurs, de ses habitudes (2). « Nul luxe de vêtements parmi les chrétiens, aucune peinture de l'Écriture sainte empreinte sur les habits; les plus grands péchés sont l'avarice, la gourmandise; les passions de chair et de sang s'asouvissent, disparaissent avec l'âge; l'avarice jamais. » Plus élevé que les apologistes ou les réformateurs, saint Hilaire de Poitiers (3) fut surtout célèbre parce qu'il protégea les Gaules contre l'invasion de l'arianisme, qui niait la nature dine de Jésus; c'est le défenseur du dogme pur

(1) Saint Pacien était évêque de Barcelone, 370–373.

(2) Il écrivait vers l'an 400 et appartenait évidemment au barreau : Ἐι τοτε περιβαλον αρχοντικω κριτηριω.

(3) On n'est pas d'accord sur l'année de la naissance d'Hilaire de Poitiers; Baronius la place en 355.

de la Trinité avec la divinité du Christ et la splendeur du Saint-Esprit. Ainsi, fortement dessiné pour la foi nicéenne, il devient l'adversaire même de l'empereur Constance, le protecteur des ariens. Caractère inflexible, saint Hilaire ne veut subir aucune transaction avec les doctrines d'Arius. « Sans doute, écrit-il, c'est quelque chose d'imposant (1) que le mot de paix et d'union, mais peut-il y avoir une pacification hors de l'Église et de l'Évangile? Les ariens, faut-il le dire? veulent un christianisme sans Christ, une incarnation du Verbe sans divinité. Dès que l'esprit s'est jeté dans les innovations, il n'y a plus de limites, et les fondements de la foi sont bouleversés (2). » C'est à l'empereur Constance, lui-même arien si ardent, qu'ose s'adresser Hilaire de Poitiers; dans son opposition il ne craint ni la colère ni les menaces du prince; il sollicite, encourage le rappel des évêques exilés pour la sainte cause nicéenne : Athanase, Paulin de Trèves, Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari et Denys de Milan. « Qu'ont-ils donc fait pour mériter un châtiment? Ils ont soutenu la vérité pure et sainte contre l'erreur. » Comme l'empereur n'écoute pas

(1) Voyez ses Œuvres, publiées par Gillot, 1 vol. in-fo; Paris, 1572.

(2) Sulpice Sévère affirme que c'est à Hilaire de Poitiers que la Gaule doit surtout de n'avoir pas été arienne. (Sulpic. Sever., *Histor. sacra*, lib. II, cap. LV.)

sa vive prière, Hilaire, l'expression de la force morale de ce temps, écrit contre Constance, l'oppresseur des catholiques, une ardente invective; il ne dissimule pas qu'elle peut le conduire à la mort : « Par ces paroles nous allons au martyre (1), dit-il; ne sommes-nous pas sous le règne de l'antechrist ! (Ainsi point de ménagement d'expression dans l'évêque indigné.) Exposons notre vie, continue-t-il, pour nos brebis, puisque les voleurs sont entrés dans la bergerie... Pourquoi, mon Dieu ! ne m'avez-vous pas fait vivre au temps de Dèce et de Néron ? Aujourd'hui nous n'avons affaire qu'à un ennemi qui se cache sous le masque (2). C'est l'antechrist sous le nom de Constance ; il manifeste sa persécution, non pas par des cachots et des supplices, mais par un faux zèle qui agit au nom de Dieu. Prince, n'oublie pas les paroles de Jean le précurseur à Hérode le monarque : « Roi, cela ne vous est pas permis. » Sublimes et libres pensées qui attaquaient par une hautaine protestation la puissance même de l'empereur.

Une telle hardiesse de discours, adressée à un

(1) « Per eas voces ad martyrium exeamus. »

(2) Au reste, quelques-unes de ces invectives ne furent publiées qu'à la mort de Constance; elles étaient évidemment trop hardies : « Fas eodem loco ducens et nefas, Caligulæ et Domitiani et Commodi immanitatem facile superabat. » Il ajoute même : « Etiam Galliano ferocior. »

prince inflexible dans sa volonté, entraîna l'exil d'Hilaire de Poitiers aux déserts de la Thébaïde (1); il y resta jusqu'au règne de Julien, qui, par une affectation de tolérance, rappela, on l'a dit, tous les proscrits du règne de Constance, dont il détestait profondément la mémoire. Athanase lui-même fut alors rendu à la cité d'Alexandrie, mais l'empereur, toujours sophiste, le plaça dans des conditions impossibles de gouvernement libre et épiscopal (2). La lutte d'Athanase contre Julien n'a pas le même caractère que celle qu'il avait soutenue contre Constance; il ne s'agit plus d'une nuance dans la foi; c'est la vieille croyance qui lutte hardiment contre la nouvelle, et l'ennemi avoué des galiléens poursuit l'évêque qui ose entraîner à ses doctrines grossières des femmes illustres et hellènes. A la voix du saint pontife, en effet, les temples païens étaient déserts, les processions d'Apis cessaient de sillonner les rues d'Alexandrie; l'Égypte abandonnait ses antiquités nationales pour

(1) Sauf sa tendance funeste pour l'arianisme, Constance ne doit pas être jugé avec une si grande sévérité au point de vue chrétien. Pomponius Lætus dit de lui : « Quis unquam christianam doctrinam complexus est, ardentiùs amavit, latiùs propagavit? Quis falsam religionem magis execratus est? » (*Scol. in primam Greg. Naziane. adv. Julian.*)

(2) Voyez le curieux chapître que Théodoret a consacré : [illegible], liv. III, chap. IV.

devenir chrétienne. Il en fallait moins pour s'attirer la haine railleuse ou violente de Julien ; plus d'une fois l'empereur favorisa des soulèvements contre le patriarche d'Alexandrie qui, à grand'-peine, put chercher un abri dans la Thébaïde, refuge habituel de tous dans la persécution, désert peuplé de vastes tombeaux égyptiens qui formaient comme autant de cellules (1), tandis que des tribuns, des préfets étaient mis à sa poursuite pour s'emparer de sa personne, avec des récompenses promises à ses délateurs (2).

Dans cette solitude, à la face du ciel pur, Athanase mit la dernière main à ses livres ascétiques sur l'incarnation et la divinité du Saint-Esprit, selon la foi nicéenne. Athanase est peut-être celui des Pères de l'Église qui réalisa avec le plus d'énergie l'idée de la résistance du droit moral contre la force. En lutte incessante contre les empereurs, Constantin même le trouve trop inflexible sur l'expression ardente de la foi de Nicée, et comme il ne fait pas de concession au tiers parti d'Eusèbe, l'empereur use de rigueur avec lui et l'exile. Constance, son successeur, est arien très-ardent, et

(1) C'est dans ce désir qu'Athanase invoqua l'appui des moines de saint Antoine.

(2) « Tribuni, præfecti, comites exercitus quoque, ad pervestigandum eum moventur; edictis imperialibus præmia delatoribus proponuntur. » (Ruf., liv. I, chap. XVI.)

Athanase catholique impétueux. La lutte entre le prince et l'évêque est donc vive, impétueuse; l'un est tout-puissant par ses officiers, ses armées, ses lois impératives, l'autre est audacieux d'expressions; l'un a la couronne au front, l'autre la mitre (1) : on se heurte, et saint Athanase, qui n'a que sa foi pour lui, se réfugie au désert.

Julien, enfin, qui forme la troisième face du tableau, a voué une haine personnelle au patriarche Athanase, qui entraîne avec lui par sa parole éloquente la foule polythéiste dans les églises des galiléens. Avec les dehors de la tolérance, l'empereur est passionné, exclusif pour la reconstitution de la société hellénique; Athanase lui est odieux; c'est une colonne de l'édifice catholique qu'il veut briser. Il faut voir dans quels termes de mépris et de colère il en parle toujours : « Athanase est un forcené, un misérable! » s'écrie-t-il. Pourtant nulle douceur égale celle du saint, nulle vie plus affable; l'inflexibilité n'était que dans ses doctrines et dans sa conduite d'évêque vis-à-vis un pouvoir violent qu'au fond de l'âme il méprisait : « La tyrannie de Julien, disait Athanase, passera comme une nuée sur un ciel pur (2). »

(1) Sur cette grande lutte on peut consulter Tillemont, *Mém. ecclés.*, t. VII, p. 176, 410.

(2) Socrate, *Hist. ecclesiast.*, lib. III, cap. XII : Περι της Αθανασιου φυγης.

La grande lumière de ce temps, Grégoire de Naziance était Grec d'origine, poëte, théologien, controversiste à la parole retentissante, qui remuait le monde. Il appartenait à une famille simple et vertueuse; son enfance fut appliquée à l'étude de toutes les vertus, et sa jeunesse aux lettres. Dans le vaste recueil de ses œuvres, on trouve de fraîches poésies sur ses temps d'innocence et de candeur (1). Presque au berceau, il eut une vision : devant lui, debout, il vit deux jeunes filles blanches et belles, l'une, la Virginité, l'autre, la Tempérance, qui le dotèrent de mille dons précieux, image de sa vie. A dix ans, l'ardeur de la science le dévorait : il vint étudier à Alexandrie, dans l'école célèbre des Lagides, qui survécut longtemps à la destruction du paganisme; puis il visita les plus belles cités de la Grèce, Athènes surtout, pour se familiariser avec cette noble langue qu'il écrivit depuis avec tant de supériorité. C'était sous Constantin : les écoles d'Égypte et de la Grèce étaient alors mi-parties chrétiennes et polythéistes; l'amour de la science rapprochait les opinions les plus extrêmes; il n'était pas rare de voir un élève chrétien à l'école d'un philosophe de l'antique croyance, et souvent le

(1) Carmen v *de Vita sua*. Ses œuvres inspiraient tant d'enthousiasme parmi les écoles chrétiennes, que saint Basile dit de lui : *Os dico Christi Gregorium.*

fils, jeune espoir d'une famille païenne, recevait les leçons de la bouche d'un savant chrétien, fusion de croyance qui suppose toujours la décadence des partis (1). Ce voyage de Grégoire de Naziance dans la Grèce fut marqué d'incidents que sa poésie n'a pas manqué de raconter : tempêtes de la mer, moins grandes que celles qui agitèrent son cœur au temps des passions vives, ardentes. « O Christ ! vous fûtes mon sauveur comme vous l'êtes encore aujourd'hui au milieu des tourments qui m'assiégent. »

A l'école d'Athènes Grégoire fixa son séjour pour accomplir ses études (2). Il semble, à lire l'histoire générale et superficielle, que la Grèce littéraire alors n'existait plus que de nom et que la tradition des sciences s'y était absolument effacée ; et pourtant les études s'y déployaient aux IVe et Ve siècles dans toute leur splendeur (3), à Athènes surtout. Alexandrie s'abandonnait trop aux rêveries du néoplatonicisme, au mysticisme oriental ; Athènes gardait les formes plus sévères de la philosophie hellénique, avec le dépôt de la belle langue

(1) Pour avoir un bon texte de Grégoire de Naziance, il faut consulter l'édition de l'abbé de Billy, S. *Greg. Nazianc. Opera græc. et latin.*, 1609-1611.

(2) En l'année 344.

(3) On trouve dans saint Grégoire de Naziance des renseignements fort curieux sur le genre et le mode des études à Athènes (*De Vita sua*).

grecque. Grégoire de Naziance y étudia sous les deux maîtres Himérius et Prohérèse, avec le grand Basile et Julien, depuis l'empereur et alors simple écolier comme eux (1). De tous les points du monde romain, les jeunes étudiants accouraient à Athènes; toutes les familles patriciennes y envoyaient leurs fils pour y achever leurs études, et de ce concours naissait une intimité douce, bienveillante.

Grégoire y conquit la plus admirable renommée; on se passionna pour lui : ses condisciples, chrétiens ou polythéistes, ne voulaient pas le laisser partir lorsque le temps de ses études fut achevé, tant il était aimé de tous. On lui offrait même une chaire de philosophie, afin d'instruire une province (2) : il avait alors trente ans. On le suivait sous les longs portiques de l'Académie, à travers les oliviers et les platanes, pour recueillir la moindre de ses paroles. Une seule passion semblait dominer cette âme ardente : c'était la solitude. Le bruit des vents qui mugissaient dans le Pirée et les rochers de la côte formait pour lui une musique harmonieuse. Basile et lui portaient ce goût de la retraite jusqu'à l'exaltation, et néanmoins leurs devoirs, leur fortune les entraînaient vers le monde. Ils de-

(1) Grég. de Naziance, orat. xv.
(2) « Ut docendi provinciam subiret ac sophisticam cathedram acciperet. »

vaient l'enseigner et l'éclairer par leurs leçons. « Semblable à l'oiseau si libre qui plane dans les airs dès qu'on lui rend la liberté, je volais vers la solitude. » Ainsi parlait Grégoire de Naziance, qui fut ordonné clerc et presque aussitôt élevé par le peuple à l'évêché de Sazime. Esprit curieux, investigateur en présence des merveilles de la création, Grégoire voyage incessamment en Grèce, en Égypte; il est avide de voir et d'entendre, et c'est dans ces pérégrinations qu'il écrit ses belles œuvres, ses suaves homélies et ses vers si purs.

La première de ses homélies est la justification de sa vie (1). Oui, il aime avec passion l'existence intime, spirituelle, la retraite et la sainte liberté des anachorètes. Les devoirs de l'épiscopat lui paraissent redoutables : que de grandes et impérieuses obligations dans cette conduite des âmes! « O Basile! doux ami, nous avons été élevés l'un et l'autre au sacerdoce, malgré nous et contre nos idées! Qui peut savoir les desseins de Dieu? Hélas! que j'eusse préféré la liberté du désert pour vous et pour moi (2)! » Une longue suite de lettres

(1) On peut lire dans Sozomène, liv. VI, chap. XVI, celui qu'il consacre à la vie sympathique et si noblement studieuse des deux amis, saint Grégoire et saint Basile; ils ne se quittèrent jamais d'esprit et de pensées.

(2) Cette douce intimité n'a pas échappé à Sozomène, qui, dans son

tendres sont ainsi échangées entre les deux amis, qui n'acceptent qu'en tremblant les devoirs immenses de la vie épiscopale. Nul chrétien mieux que Grégoire de Naziance n'a connu l'empereur Julien, qu'il a suivi depuis son enfance, lorsque, écoliers ensemble, ils étudiaient à Athènes. Aussi, dans les vives harangues qu'il lui jette à la face avec une immense hardiesse, on remarque une verve, une entraînante parole, quelque chose de la forme des Philippiques de Démosthène, dont les traditions se conservaient au Pirée. La première de ses homélies dénonce au monde l'édit de Julien qui défend aux chrétiens l'étude des lettres grecques, à eux qui rejetaient les dieux des Hellènes. L'étudiant d'Athènes, le savant helléniste, s'y révèle tout entier (1); il exhorte les chrétiens à chercher dans leurs propres ressources les éléments de la science et de la littérature, et il en donne l'exemple par le plus laborieux travail.

Dans une de ses invectives contre Julien, l'ardent évêque en trace toute la biographie d'une plume satirique et profondément ennemie : « Ce discours, dit-il, sera comme une colonne d'infamie sur laquelle la postérité viendra lire l'opprobre de

style chronologique, dit : Συγχρονοι ται οντες αυτος τε και Γρεγοριος, ομοζηλοι ταις αρεταις, ως ειπειν εγνωριζοντο.

(1) C'est son oraison troisième.

Julien ! Le croirait-on ! cet homme qui nous accusait de superstitions et de fausses croyances, allait consulter les oracles en tremblant ; il avait horreur du signe de la croix, et il allait s'initier dans les antres païens à je ne sais combien de superstitions inconnues. Julien employait contre nous un système de ruse (1) ; la violence, il la laissait au peuple des campagnes, favorisé par ses paroles ; il attirait les chrétiens par une apparente douceur, et son système se résumait en des récompenses et des persécutions secrètes. Je ne parle pas des édits contre nos églises, de nos sanctuaires violés, de nos prêtres livrés à l'exaltation religieuse des villes fanatiques telles qu'Alexandrie, Hiéropolis, Gaza, Aréthuse (2). Non, un Dioclétien qui accabla les premiers chrétiens de supplices et d'outrages, un Maximien qui le surpassa même en cruauté, n'avaient rien imaginé de semblable aux desseins perfides que Julien avait conçus contre nous. »

(1) Ce système de ménagements et de ruses était même signalé par les païens ; Ammien Marcellin dit de Julien : « Quanquam a rudimentis pueritiæ primis inclinatior erat erga numinum cultum paulatimque adolescens desiderio rei flagrabat, multa metuens, tamen agitabat quædam ad id pertinentia quantum fieri poterat occultissimè. » (Liv. XXII.)

(2) Julien, pour encourager ces cités, les accablait d'éloges toutes les fois qu'elles faisaient un acte contre les chrétiens. Sur ses persécutions, on peut lire Sozomène, liv. V, chap. XI : Περι του αγιου Ιλαριωνος, και των εν Ηλιου πολει παρθενων, και περι του Ζενου μαρτυριου Μàρκου ου Αρεθουσιον επισκοπου.

Les invectives de Grégoire de Naziance contre l'empereur Julien ont un caractère d'autant plus remarquable qu'il a connu le prince depuis son enfance et qu'il a vécu dans sa plus intime familiarité; pour lui c'est moins l'empereur du monde romain que l'écolier d'Athènes, l'ami de saint Basile, et comme lui enthousiaste de la langue et de la poésie des Grecs. «Il s'est rencontré un homme, continue l'évêque, qui a voulu priver les chrétiens de leur liberté naturelle; quand nous autres fidèles, nous avons été les maîtres du pouvoir, avons-nous agi ainsi à votre égard? Avons-nous soulevé contre vous la multitude (1)? Quels sont ceux de vous que nous ayons exposés à perdre, je ne dis pas la vie, mais leurs dignités, leurs emplois, leurs distinctions? Voyez son dessein; il aurait voulu que les païens seuls pussent parler la langue profane, afin de rester seul lui-même maître de l'enseignement. Dans chaque ville il aurait fondé une chaire d'éloquence et de littérature, et de cette source élevée il eût fait découler ses impures leçons (2). En même temps il parodiait notre culte par des imitations puériles. Dans ses sacrifices, il prenait le chant de nos

(1) La législation de Constantin à l'égard des païens était en effet très-indulgente et impartiale.

(2) Saint Grégoire de Naziance fait allusion à l'édit de l'empereur du 17 juin 362.

hymnes, nos formes de prières; il voulait construire des hôpitaux, instituer des communautés de vierges (1), et, pour s'en convaincre, il ne faut que consulter ses épîtres au sacrificateur Arsace; et n'est-ce pas la condamnation la plus absolue du paganisme que cette imitation de notre culte? Vous expliquez, il est vrai, tout le système polythéiste par des allégories; vous dites qu'Homère et les poëtes ont dénaturé le monde intellectuel par un travestissement de fables sensuelles : si vos poëtes ont travesti, calomnié vos dieux, d'où vient que vous leur décernez tant d'éloges? C'est que vos poëtes ont dit vrai; l'essence même de vos rites est ennemie de toute morale; ce que vous honorez, ce que vous exaltez en leur personne, vos lois le défendent, le punissent du dernier châtiment (2) : un Saturne assassin de son père, un Jupiter incestueux, un Mercure voleur, un Mars furieux dans la moindre de ses paroles. C'est ce qui a rendu impuissant le dessein de Julien. Ne voulait-il pas dans sa folie relever même le temple de Jérusalem? Tout devait être employé dans cette étrange protestation contre le Christ à son retour de l'expédition

(1) *Jul. ad Ars. pontif.*, 49.

(2) Ce genre de démonstration était emprunté surtout à Tertullien, et remontait même à saint Clément d'Alexandrie, liv. IX.

de Perse : alors il eût violemment sévi contre nous; il préparait un terrible édit de persécution (1). »

A ce point de vue, qui paraissait l'opinion générale des chrétiens, Grégoire examine la campagne de Julien au delà de l'Euphrate : « Ses philosophes, ses amis, l'y poussaient avec ardeur dans un sentiment de haine contre nous; ils voulaient que l'empereur y acquît une gloire immortelle, afin que, plein de force et d'énergie, il pût lever son épée sur le christianisme. C'est dans ce dessein qu'il multipliait le nombre des sacrifices à ses dieux; il immolait des milliers de victimes sous ses yeux, entouré de pontifes et de philosophes fanatiques. O déception du monde ! le fier Julien est frappé par la mort et couché dans la tombe; il n'a plus pour escorte qu'une troupe de baladins et de comédiens qui chantaient son apostasie et sa mort tragique dans des termes bouffons (2). Si Julien avait vaincu,

(1) Julien victorieux aurait, à son retour de la Perse, imprimé un nouvel essor au polythéisme, ce qui fait dire à Ammien Marcellin : « Ut æstimeretur, si revertisset de Parthis, boves defuturos » (les bœufs auraient manqué aux sacrifices).

(2) Il y a une exagération visible dans le récit de Grégoire de Naziance; les funérailles de Julien se firent d'une façon convenable, et l'on grava sur sa tombe ces vers grecs :

Κυδνω επ' αργυροεντι, απ' ευφρηταο ροαων
Περσιδος εκ γαιης άτελευτητω επι εργῳ
Κινησας ϛρατιαν, τοδε Ιουλιανος λαχε σημα
Αμφοτερον βασιλευς τ'αγαθος κρατερος τ'αιχμητης

on aurait dit que Dieu négligeait les siens ; mais il n'en a pas été ainsi, il faut lui en rendre grâce. Voilà ce qui nous est advenu à nous pauvres galiléens, à nous que vous appeliez les disciples du crucifié et de quelques pêcheurs ignorants, nous à qui vous reprochiez nos tristes psalmodies, nos jeûnes, nos macérations. Où sont donc vos savants grammairiens, vos habiles aruspices, vos sacrifices pompeux et vos mystérieuses initiations ! »

Cette invective de Grégoire de Naziance se ressent de la joie et de la fierté d'une récente victoire; ainsi sont toujours les opinions qui, longtemps opprimées, reprennent leur ancienne domination (1). L'éloquent évêque manifeste même son orgueilleuse satisfaction aux yeux de ses condisciples, des philosophes, ses amis de l'école d'Athènes. « Vous le voyez, un moment a suffi pour vous faire tomber du faîte de la prospérité où vous vous étiez élevés; vous avez disparu comme une rosée brillante : renoncez donc aux erreurs dont vous êtes enivrés pour entrer dans le pieux sanctuaire de la vérité évangélique. Étalez la pompe de vos discours, si vous le voulez; vous verrez comment nous, pauvres ignorants, nous

(1) Les païens exaltaient toujours Julien, prince excellent, vaillant, guerrier, le type de leur puissance :

Ιουλιανος μετα τιγριν αγαρροον ενθαδε κειται
Αμφοτερον βασιλευς τ' αγαθος κρατερος τ' αιχμητης.

savons répondre (1). » Absorbé dans cette lutte capitale contre le paganisme qu'il veut entraîner à sa foi, Grégoire de Naziance s'occupe peu de réfuter les erreurs des ariens. Au temps de la paix générale dans l'Église et du triomphe absolu de la croix, une dissidence pouvait être une question absorbante, et tel fut un peu le rôle d'Athanase. Mais Grégoire de Naziance se donne la mission de combattre par la parole un plus grand danger. Le polythéisme rajeuni, escorté de la philosophie grecque et néoplatonicienne, veut s'emparer de la société sous Julien; c'est donc le polythéisme qu'il faut combattre avec persévérance, et telle est la mission de saint Grégoire. Aussi néglige-t-il l'examen des hérésies; à peine s'est-il occupé de l'arianisme et du système de Nestorius, qui nie la divinité des essences (2); pour lui, son seul but, c'est de combattre le projet hardi, immense de Julien, et quand l'empereur est tombé, il semble que sa mission est finie. Il sait que la force du christianisme (ce qui faisait le désespoir de l'Apostat), c'est l'admirable organisation de l'Église,

(1) Je rappelle que Julien avait fait des philosophes néoplatoniciens comme les pontifes de son nouveau paganisme, ce qui fait dire à l'impartial Ammien Marcellin : « A cultu christiano jam occultè desererat, arianorum participibus paucis aruspicinæ auguriisque intentus. »

(2) Saint Grégoire ne veut pas qu'on s'occupe de ces questions et qu'on puisse craindre quelque chose plus que Dieu : « Hoc unum timeamus, ac quid magis quam Deum timeamus. » (Orat. vi.)

le principe de sa charité infinie, de sa hiérarchie immense : une de ses homélies développe les doctrines de l'aumône. « Nous sommes tous pauvres aux yeux de Dieu, s'écrie-t-il, et compagnons d'indigence; soyons donc secourables aux malheureux. Nous dormons dans des lits voluptueux, nous habitons des appartements parfumés d'essences précieuses, tapissés de fleurs venues à force de soins et que la saison a cessé de produire (1) et de féconder; nous répandons sur nos tables les mets les plus délicats pour assouvir notre ventre, bête immorale qui sera bientôt dévorée par les vers comme les viandes qu'il engloutit aujourd'hui. Soyez donc riches, non-seulement par votre or, mais par votre charité; devenez le dieu des pauvres, comme le Christ nous a rachetés par sa miséricorde (2). »

Dans ces suaves homélies, prononcées sous la voûte des églises, Grégoire de Naziance est remarquable. Lorsqu'une grande solennité réunissait les fidèles, l'évêque en prenait l'occasion pour exhorter les chrétiens agenouillés à quelques œuvres de piété ou de charité, si naturelles au christianisme et à sa destinée future. Quelquefois il aborde aussi les questions de doctrine, la divinité de l'esprit, la

(1) Orat. XII.

(2) Les orateurs modernes de la chaire ne sauraient trop étudier les Pères grecs; c'était la méthode de Bossuet.

sainteté du baptême, qu'il ne faut pas retarder, selon lui, jusqu'à l'extrémité de la vie (1). Il justifie sans hésiter le dogme qui paraissait si étrange à la philosophie de l'ancien monde (2), la résurrection de la chair et la vie nouvelle de la mort par l'éternité. « La philosophie, dit Grégoire de Naziance dans l'éloge du péripatéticien Héron, n'a rien que de conforme à la religion, lorsqu'elle ne se confond pas avec l'hérésie, comme en Égypte et en Syrie. »

Ces apologies de quelques hommes considérables du règne de Constance et de Julien forment une grande partie des œuvres de saint Grégoire (3); quelle touchante élégie que celle qu'il consacre au médecin Césaire, son frère, savant dans l'art de guérir! Puis il pleure en beaux vers grecs le trépas de sa sœur Gorgonie : « Avec tous les avantages de la nature et de la beauté, on ne la vit jamais occupée du soin de relever l'éclat de ses grâces par la richesse des ornements; nul empressement à tresser et à faire ressortir ses blonds cheveux; point de ces robes diaphanes et flottantes, point de pourpre ni de soie, point de pierreries dont l'éclat étincelant

(1) C'était un peu la coutume de la primitive Église. Constantin, je l'ai dit, ne fut baptisé que très-tard, durant sa maladie.

(2) Sauf aux initiés de l'Égypte, qui proclamaient cette résurrection.

(3) Les plus remarquables œuvres, au point de vue de l'histoire, sont ses invectives contre Julien, publiées dans toute la pureté de leur texte par R. Montaigu; Éton, 1610, in-4°.

appelle les regards avides sur ceux qui les portent; ses joues ne connaissaient d'autre rouge que celui de la pudeur, et laissaient le vermillon à celles qui ne rougissaient plus (1). » Quelquefois, à l'occasion d'un édifice qu'il élève à Dieu, l'orateur s'élance dans les régions de la plus haute éloquence : à Naziance, Grégoire fit construire une église splendide, vaste édifice de forme octogone, qui recevait le jour par le haut, soutenu par des pilastres et des colonnes en marbre et en porphyre; les murailles et les lambris étaient ornés de riches peintures; les mosaïques couvraient le sol (2). L'évêque en fit la dédicace par un long et splendide discours.

Dans ces termes magnifiques Grégoire fait l'éloge funèbre de saint Basile, son ami d'enfance et d'étude (3); il était né sous la persécution de Maximin, au sein d'une famille pieuse et exilée; sa mère s'appelait Emmelie (4), et elle l'avait envoyé étudier à Césarée. C'est là que l'amitié scientifique de Basile et de Grégoire avait commencé :

(1) Les dames byzantines, les hommes même, se fardaient habituellement. Les petits poëmes en vers de Grégoire de Naziance ont été successivement publiés. Voyez Jacq. Tollius, *Carmina cygnea*, dans ses *Insignia itinerarii Italici;* Muratori a publié deux cent dix épigrammes de saint Grégoire, *Anecdota græca*, Padoue, 1709.

(2) On peut voir dans la description qu'il en fait quelles étaient alors la forme et la richesse des églises dont Sainte-Sophie est le type.

(3) Cet éloge fut prononcé à Césarée en 381.

(4) Accord de toutes les perfections, ἐμμέλεια.

« Tous deux, nobles enfants, nous vînmes à Byzance, puis à Athènes. Dieu et l'amour de la science nous y avaient réunis, car il y a dans Athènes un engouement pour les sophistes qui va jusqu'au délire; vous semblez assister aux jeux bruyants du cirque, où les spectateurs se passionnent pour les vainqueurs. Alors les écoles étaient remplies d'intelligences actives : quand un jeune et nouvel étudiant arrivait, les anciens s'en emparaient pour le mener, comme par violence (1), chez le professeur en vogue, dans une faction ou dans une autre. » C'est pour éviter ces éclats, ces bruits, que Basile et Grégoire s'étaient liés par une douce confraternité de science et de solitude.

On se laisse entraîner sous le charme de ces riantes peintures si belles et si élégantes, entremêlées de vers dans les œuvres de Grégoire de Nazíance : elles nous donnent une idée de cette école d'Athènes que l'on croit morte avec les beaux temps de la Grèce et qui se continue jusqu'aux plus tristes jours du Bas-Empire (2). Ce qui survit généralement dans la décadence des sociétés, c'est la littérature; les grandes actions, les hommes héroïques disparaissent, les rhéteurs vivent longtemps encore;

(1) Greg. Nazianc., op. XXI, p. 327.
(2) Il faut lire le tableau que fait le jeune étudiant des coutumes et des habitudes d'Athènes.

il n'y a plus de gloire, mais il reste des disputes; il n'y a plus de patrie, et il y a encore des universités, si bien qu'on pourrait juger de la décadence d'un peuple par ce bruit d'écoles, de discours et de rhétorique; quand les dogmes s'en vont avec l'autorité, un peuple est perdu.

L'éloge d'Athanase, le ferme défenseur de la doctrine nicéenne, est l'œuvre également de saint Grégoire son disciple, qui professe sur la Trinité les doctrines les plus absolues (1). Athanase est l'âme forte, l'esprit de persévérance au milieu de ce peuple d'Alexandrie, si léger, si inconstant, et que Grégoire flétrit dans de beaux vers; car il est poëte, et ce génie se révèle encore dans un hymne à Dieu : « Être au-dessus de tous les êtres, tout annonce ta majesté! la nature vivante et la nature morte. Que suis-je, moi, dans ce monde si plein de merveilles! que de vicissitudes n'ai-je pas subies! Déjà ma tête a blanchi comme la cime des montagnes; mes traits se rident, mes jours déclinent vers leur couchant; une maladie aiguë presse ma gorge; je me suis blessé l'œil en tressant des corbeilles d'osier (2):

(1) Ces doctrines, les voici : « Unus Deus retinendus est et tres hypostases, sive tres personæ confitendæ et quidem unaquæque cum sua proprietate. » (Orat. xi.)

(2) C'était l'occupation des solitaires dans le désert. (*Opera Christ.*, 32.)

j'offre au Dieu de miséricorde mes souffrances et mon deuil. Que suis-je sur la terre? Que peuvent être les dons qui entourent l'homme? Les richesses sont mobiles comme un sable mouvant; le trône est un rêve orgueilleux, la pauvreté un supplice, la beauté un éclat fugitif, la jeunesse un moment de chaleur, la renommée un bruit passager plus rapide que le vol de l'oiseau, la gloire un peu de vent, la force l'apanage des animaux féroces. Tout donc ici-bas est triste pour les malheureux mortels (1). »

C'est presque toujours sur la fatale destinée de l'humanité que Grégoire de Naziance, profond spiritualiste, se laisse entraîner dans ses poétiques réflexions : « J'existe, que signifie ce grand mystère? Déjà une partie de mon être m'échappe; je ne suis plus ce que j'étais; demain serai-je encore quelque chose? Existence fugitive, vous ne parcourez pas deux fois l'espace que vous avez franchi déjà; la vie fuit avec la rapidité de l'oiseau ou comme le vaisseau léger qui sillonne les flots. O temps! que

(1) Le texte grec est de la plus haute poésie. Il est triste que les historiens ecclésiastiques soient si brefs sur cette grande existence littéraire de Grégoire de Naziance. Sozomène se borne à dire de Grégoire et de Basile : Σοφιςευνεον ται και διχας αγορευειν σπριδοντες, φιλοσοφειν εγνωσαν κατα τον της εκκλησιας νομον.

de choses bizarres et opposées tu révèles en nous (1) ! »

La solitude crée ces méditations intimes, tristes et graves pensées qui s'imprègnent jusque dans la correspondance particulière de Grégoire de Naziance, si active avec ses amis et ses disciples : « Faible enfant, écrit-il à Timothée, est-ce de la philosophie que de montrer tant de faiblesse dans le malheur? Je n'approuve pas une froide insensibilité, pas plus qu'une affliction qui dépasse les bornes ne me paraît digne d'une âme chrétienne. » « Mon frère, écrit-il à Césaire, vous vivez au milieu de la cour de Julien ! que de dangers ne courez-vous pas, mêlé à ce monde où les sacrifices s'élèvent à des faux dieux? Tous nous n'avons pas l'âme d'une assez forte trempe pour braver le péril ; il ne faut donc pas se jouer avec lui. »

Indépendamment de la hauteur de pensées, les œuvres de Grégoire de Naziance sont écrites avec la pureté du style grec (2) des plus beaux jours

(1) Sozomène remarque avec enthousiasme que Grégoire et Basile défendirent fortement les doctrines de Nicée contre les ariens : Εκατερος γαρ ανδρειως συνιστατο τουτῳ τῳ δογματι προς τους τα αρειου φρονομεντας. (Sozomène, liv. VI, chap. XVI.) Dans les époques de controverse, les œuvres poétiques sont à peine comptées au milieu des débats.

(2) Voyez le texte grec de ce poëme dans Jacques Tollius, qui l'appelle *Carmina cygnea*; Utrecht, 1696.

d'Homère. Ses poésies surtout révèlent un talent de penser et d'écrire de la plus haute perfection; sa langue est celle de Platon, le pur miel de l'Attique; il règne dans ses petites poésies une mélancolique douceur, un désabusement des choses du monde; le bruit de la foule l'importune, l'éclat des honneurs et des richesses le fatigue : qu'est-ce que toutes ces vanités? La retraite qu'il choisit, silencieuse et profonde, se prête merveilleusement aux œuvres de l'imagination désabusée; comme il ne peut plus faire entendre sa voix majestueuse dans les églises chrétiennes (Dieu l'avait privé de la parole éclatante), il consacre ses loisirs à composer des pieuses hymnes ou à de hautes réflexions sur l'homme : « Hier j'étais allé, poursuivi par la mélancolie, me reposer à l'ombre des platanes de la forêt : mille oiseaux perchés sur les arbres animaient l'air, retentissant de leurs chants harmonieux; ils portaient à mon âme une volupté secrète; perdue sous l'herbe, la cigale, amante du soleil, mêlait à leur concert sa voix bruyante, et mon âme dans une indicible rêverie se disait : Qu'étais-je avant de naître? que serai-je demain? Un brouillard épais couvre mes yeux (1). »

A la veille de sa mort il écrivit lui-même son

(1) Cette poésie, Grégoire de Naziance l'a intitulée *de l'Homme*, VII.

testament, selon la méthode romaine, en désignant pour son héritier un pieux diacre qui l'avait accompagné partout avec zèle : après sa mort, tous les biens de saint Grégoire devaient passer à l'église de Naziance pour l'entretien des pauvres. La vie de saint Grégoire de Naziance n'est pas militante et active comme celle de saint Athanase, caractère plus altier, plus âpre, qui se mêle aux grandes affaires de son temps (1). C'est un homme d'étude, de rêverie, un écrivain, un poëte, qui n'agit sur son époque qu'en proportion de ses œuvres. S'il s'élève contre Julien, ce n'est pas avec l'éclat bruyant d'une résistance active, matérielle, mais avec la véhémence d'un orateur. Du système impuissant de l'Apostat, il en appelle à la postérité; il le combat moins à force ouverte par ses actes que par l'action morale de ses écrits. Dans la question de l'arianisme, il ne s'y mêle pas comme un adversaire qui lutte les armes à la main, mais comme un écrivain philosophique qui défend avec une logique calme la vérité des dogmes et de la doctrine nicéenne (2). Il discute sur la nature et la destinée

(1) Hermant a publié une vie très-développée de saint Grégoire de Naziance. Les écrivains ecclésiastiques disent de lui : « Dogmatum porro sublimitate ac theologia usque adeo excelluit. » (Presbyt. Greg., *in Vita Greg. Nazian.*)

(2) C'est ce qui fait dire à Sozomène de Grégoire de Naziance et de

divine des trois personnes, sans se jeter, comme saint Athanase, dans les combats des rues avec un parti en armes. Saint Grégoire emprunte à la philosophie une nature réfléchie, tempérante dans les actions de la vie; il n'aime ni l'éclat, ni le bruit du monde ou de son église; il soupire après le jour où la solitude et le désert viendront remplir la paix de son âme et fortifier l'affaissement de son corps. En résumé, c'est moins un homme d'action qu'un esprit de méditation et d'étude.

Saint Basile (1), son ami, est une intelligence plus élevée peut-être que Grégoire de Naziance; Photius, le critique éminent des choses et des hommes du Bas-Empire, s'écrie dans son admiration : « Quiconque aspire à devenir un orateur accompli n'a besoin ni de Platon, ni de Démosthène, qu'il prenne Basile pour modèle (2). » Né avec une constitution très-délicate, frêle de corps, néanmoins d'un esprit vigoureux, d'un caractère ardent, il eut la fermeté de la résistance au mal. L'enfance et l'éducation de Basile sont absolument mêlées à celles de Grégoire de Naziance; ils ont

Basile : Μεγα οφελοι κατα τον παριντα χαρον εγενετο τοις ομοδοζοις των εν νικαια συνελθοντων.

(1) Basile est déjà nommé le Grand dans un vieux calendrier grec du VIe siècle, cité par Fabricius, *Biblioth. græc.*, t. XIII, liv. VI.

(2) Codex CXLI, p. 318.

vécu de la même vie dans l'école d'Athènes, et Grégoire, si plein de charme et de mélancolie, s'est chargé de transmettre à la postérité les détails de cette admirable existence (1). Ce n'est pas seulement un Père de l'Église, absorbé dans la contemplation théologique des questions morales; c'est un savant, un géologue décrivant en poëte toutes les merveilles de la création. Pour se faire une idée de cette vaste science, il faut lire et méditer son *Hexameron* (2), qui embrasse les six jours de la création, sorte de poëme didactique sur l'œuvre immense de Dieu, résumé de la science à cette époque, côté faible au reste de la civilisation grecque. Le savant et poétique écrivain suit et explique la Genèse avec un art, une puissance de tableaux remarquable. Mais en quoi excelle Basile le Grand, c'est dans l'étude du cœur humain : devant lui les questions s'agrandissent; le jeûne n'est pas seulement l'abstinence matérielle de la nourriture, c'est aussi celle des passions, de la médisance, de la colère; jeûner, c'est apprendre les souffrances du pauvre et ses privations, c'est les apprendre pour

(1) Saint Éphrem a écrit aussi la vie de saint Basile. Voyez *Acta S. Ephrem.*, édit. rom., t. III, p. 48.

(2) Comparez saint Jérôme, *de Script. ecclesiast.*, 8. Le meilleur texte est celui qu'a publié Garnier dans les œuvres complètes de saint Basile, *Sanct. Basil.*, *Cappadociæ archiepiscop.*, *Opera*, 3 vol. in-f°; Par., 1721.

les secourir : « Ce qu'il y a de plus agréable à Dieu, c'est la pratique des vertus et le courage dans l'affliction : on a flétri votre renommée, pensez à la gloire que le ciel réserve à la patience, à la résignation ; on vous a disputé des biens, pensez aux richesses du ciel, à les gagner, à les mériter. Toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs, un jour la dessèche, et la corolle se détache de la tige (1). La dernière destinée de l'homme, c'est la tombe ; voilà pourquoi la veille nous demandons le lendemain, chaque jour nous pèse, chaque heure en appelle une nouvelle. La mort est le grand inconnu de l'espèce humaine ; elle la craint et l'avance pourtant dans chaque acte de la vie ; on ne vit que pour aboutir à la mort. »

Avec cette langue admirable, saint Basile s'adresse à tous, petits et grands. Aux riches il dit : « Hommes d'opulence, vous n'avez jamais qu'un seul mot jeté aux misères : « Je n'ai rien, je suis pauvre moi-même. » Oui, plus pauvres que vous ne croyez, pauvres d'humanité, pauvres de foi en Dieu. Vous insistez en répétant : « Ce bien est à moi ; l'ai-je dérobé? fais-je tort à autrui? » Voilà les riches, parce qu'ils se sont emparés d'un bien qui devrait être

(1) Saint Basile imite ici les grandes paroles d'Isaïe : « Toute chair est comme l'herbe des champs, et toute la gloire de l'homme ressemble à la gloire de l'herbe. » (Isaïe, XI, 6.)

commun à tous (1), ils veulent en avoir l'exclusive propriété. N'êtes-vous pas nés de la mère commune et ne retournerez-vous pas nus dans le sein de la terre? Souvenez-vous de cette maxime du Christ : Il est plus facile à un câble d'entrer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche dans le royaume des cieux. Eh bien! préparons-nous à la mort par les belles et bonnes actions : notre tête se penche incessamment vers la terre; car la vie en face de l'éternité, c'est le fugitif instant de la pensée (2). »

Censeur austère, souvent saint Basile s'élève contre la colère, la fureur, l'ivrognerie, l'impureté qui commencent à pénétrer dans la société chrétienne, si belle, si simple à son origine : chasser le vice doit être la préoccupation des fidèles, et pour cela il faut de la patience, du courage et de la persévérance. Il n'est pas sage de vouloir trop entreprendre contre ses passions; le labeur est trop rude, la victoire trop difficile : il faut les déraciner l'une après l'autre, car une lutte trop vive, trop puissante, pourrait ruiner notre force. Il y a donc ce

(1) Je ne sache pas que le communisme ait inventé rien de plus large et de plus hardi. (Basile, liv. VIII.)

(2) Théodoret n'examine jamais la vie de saint Basile que comme controversiste. Voyez son chapitre Περι τον αγιου Βασιλειου τοῦ και κεςαρειας επισκοπου και των κατα αυτου γενενομενενων υπο οὺ αλευτος και μοδεσου υπαρχου. Dans les temps préoccupés, il en est toujours ainsi.

double caractère dans saint Basile, la fermeté du chrétien au plus haut point, qui lui fait répondre au préfet Modeste, étonné de tant de résistance (1) : « Vous ne savez pas ce que c'est qu'un évêque; » puis cette bienveillance qui le porte au pardon des faiblesses humaines (ce qui est dans tous les grands esprits). Basile est l'âme tendre, dévouée, le condisciple qui porte en son cœur le souvenir de ses études, et cela sans amertume, sans distinction de culte ou de familles philosophiques; sa correspondance avec le chef du panthéisme, Libanius, témoigne de cette facilité d'esprit et de la tendre reconnaissance du disciple envers le maître (2). Tous deux appartiennent à des croyances hostiles, néanmoins ils se rapprochent par le doux lien de la science, si puissant sur les nobles âmes. On ne saurait trop s'arrêter à cette correspondance entre deux intelligences élevées, qui, partant de points si extrêmes, restent très-bienveillantes l'une pour l'autre : cela indique non-seulement une immense douceur de caractère, mais encore une situation sociale et religieuse sur laquelle l'histoire doit s'arrêter.

(1) Il faut voir saint Basile dans sa dispute avec l'empereur Valens, qui vint à Césarée : Ηγειτο δε ταυτης τειvειxαντα Βασιλειος ομεγας ο τον οἵxουμενης φασηρ. Théodoret n'était pourtant pas un admirateur exclusif du dogme nicéen.

(2) Ces lettres entières ont été publiées dans les *Monuments grecs* de D. Cellier, t. II, p. 93.

Quand une génération a vu le triomphe tour à tour de plusieurs principes et de partis opposés arrivant l'un après l'autre au pouvoir, il en résulte une indifférence générale, un certain désir entre les esprits d'élite de s'entendre et de se rapprocher; on ne se déchire plus par la guerre civile, on répand moins de sang : chacun sent que, victorieux la veille, on peut être vaincu le lendemain; on persécute avec moins de rigueur, parce qu'on a moins de foi en son propre parti et plus de considération pour l'opinion hostile (1). Je crois que la vieille et la nouvelle société en étaient arrivées à ce point sous l'empereur Julien qu'elles se ménageaient l'une l'autre avec une certaine sollicitude. Entre Libanius et Basile, il existait de plus doux liens. Je rappelle que le saint Père de l'Église a étudié sous le chef de l'école polythéiste; tous deux continuent à correspondre avec une aménité de formes élégantes, et Basile (2) recommande à son maître un jeune homme de sa province; Libanius lui écrit : « Il y a quelque temps que votre jeune

(1) D. Cellier a également rapporté des lettres de Julien et de saint Basile, mais il en conteste l'authenticité. T. V, p. 226-227.

(2) Cependant Basile parlait souvent en termes très-durs; l'empereur Valens avait député auprès de lui un officier du nom de Démosthène; Basile commença par l'apostropher : Ὀ ται θειος Βασιλειος μειδιασας εθεασομεθα, εφη, και Δημοσθενην αγραμματον.

Cappadocien est arrivé : c'est déjà un avantage pour lui que d'être né sous ce beau ciel et d'une illustre famille; mais, ce qui m'intéresse le plus, c'est la lettre qu'il m'a apportée de vous. Je vous ai oublié, dites-vous : oh non! je vous aimais, je vous honorais dès votre plus jeune âge, lorsque vous le disputiez aux vieillards en sagesse, et cela dans la ville centre des plaisirs. Quand vous retournâtes dans votre patrie, je me disais à moi-même : Que fait maintenant Basile? quel genre de vie a-t-il adopté? On m'a appris que vous persistiez dans la même voie, en songeant à plaire à Dieu (1) et à mépriser les richesses. »

Qu'on remarque que le chef philosophique du paganisme écrit à un évêque chrétien, et il n'invoque pas les dieux, mais un Dieu unique, ce qui signale un véritable changement d'idées dans les formules mêmes du panthéisme. Libanius félicite Basile d'être dans une voie de charité, et il n'ose pas une objection contre le christianisme. Basile répond à son ami et à son maître : « Ceux qui aiment les roses ne s'irritent pas contre les épines qui les protégent; je ne me fâche pas contre

(1) Quelques commentateurs ont conclu de ce passage que la lettre n'était pas authentique; ils n'ont apporté aucune critique dans ce jugement, car l'école d'Alexandrie arrivait à l'unité de Dieu, et Julien lui-même en avait établi la théorie.

vos reproches, ils me font plaisir; écrivez-moi toujours avec bienveillance. » Cette correspondance, qu'un même goût littéraire protége, Basile la poursuit longtemps, et, comme c'est une âme douce, tendre, expansive, il reste même dans d'aimables rapports avec l'empereur Julien, son condisciple et l'apostat pour tous (1). Le caractère de Grégoire de Naziance est trop absolu pour garder les ménagements qu'une ancienne confraternité d'études a créés entre lui et l'Apostat; il conserve une telle amertume au cœur, qu'elle déborde en vives et ardentes invectives (2). Il n'en est pas ainsi de Basile, qui aime Julien, parce qu'ils se sont vus jeunes hommes à la même école de philosophie; s'il éprouve une vive douleur de son apostasie, ce n'est pas un motif pour briser ses rapports avec lui, et l'évêque ne cesse d'écrire à l'empereur polythéiste. Julien, qui a conservé le plus vif souvenir de la science de Basile, lui répond avec une respectueuse admiration;

(1) Ce caractère de saint Basile devient très-dur contre les officiers illettrés que Valens lui députe; il dit à l'un d'entre eux : Δογματων γαρ θειων επαιεν ου δηνασαι βεδυς μηνοα; εχων τας αχοας. (Théodoret, liv. IV, chap. XVI.)

(2) Théodoret s'occupe beaucoup plus d'Athanase; il a même un chapitre : Περι της του αγιου Αθανασιου τελευτης. Athanase était plus avant dans la réaction, et ces caractères-là sont toujours remarqués. (Liv. IV, chap. XVIII.)

il n'a pas une telle absorption dans son dessein de reconstruire le paganisme, qu'il ne salue ce soleil de Cappadoce, comme il l'appelle, en déplorant qu'un si beau génie se laisse aller « aux erreurs des obscurs galiléens. » Basile mourut jeune encore, abîmé par le travail et la prédication active. Grégoire, son ami, prononça son éloge dans l'église de Naziance, en face du peuple agenouillé (1).

A côté des grandes physionomies de Grégoire, d'Athanase et de Basile, cette époque de la littérature chrétienne présente encore quelques écrivains dans cet intervalle qui la sépare de la nouvelle période dominée par saint Jérôme, saint Augustin et saint Ambroise. D'abord saint Grégoire de Nysse, le propre frère de saint Basile, esprit ascétique, qui consacre sa vie à définir les conditions de la prière, ange aux blanches ailes, et son efficacité auprès de Dieu. Saint Éphrem est ce docteur de l'église syriaque que saint Jérôme a qualifié de génie sublime; il ne parle pas à tout un peuple dans sa prédication; solitaire, il s'adresse à un petit nombre de moines, en présence du désert et des

(1) Comparez Socrate, liv. IV, chap. XVI; Sozomène, liv. VI, chap. XXIX. Sur la mort de Grégoire lui-même, on peut lire dans Théodoret le chapitre XVIII.

tombeaux (1). Il règne dans ses écrits une majesté sombre et terrible. « Vous croyez assister, dit saint Grégoire de Nysse, à la dernière heure qui accompagnera la consommation des temps. Vous êtes présent à l'arrivée de Jésus-Christ, porté sur les nuées du ciel. Vous êtes réveillé de votre assoupissement, comme les trépassés au fond de leurs sépulcres, par les sons de la trompette; il ne manque que la présence du juge suprême des vivants et des morts. » Éphrem était venu à la vie lors de la vieille persécution de Dioclétien; jeune homme désordonné, il s'était abandonné à tous les plaisirs de la chair et des sens sous ces climats si chauds et si splendides, où le torrent des sensations du monde coule à plein bord. En expiation de ses fautes, Éphrem se retira au désert (2) près d'Édesse; quand la vie a été bien agitée, la solitude plaît, et l'écho, c'est le bonheur. A peine s'était-il replié sur lui-même dans la majesté du silence, qu'Éphrem écrivit son petit livre de *la Confession* ou de la *Répréhension de soi*, témoignage ou aveu des fautes de sa jeunesse; ordonné diacre par les mains de saint Basile, à Césarée, il se mit à prêcher la parole de Dieu, en s'interrompant

(1) Sozomène, si sévère, dit de saint Éphrem : Εωκει ται παντας παρουδοκιμειν και εστα μαλιςα την καθολου εκκλησιαι σεμνηνεν, Εφραιμ οσυρος.

(2) Voyez Théodoret, liv. III, chap. VI : Περι του αγιου Εφραιμ.

par des sanglots : « Jeune, il avait cru que la vie n'était qu'un jeu de hasard : la réflexion vint lui apprendre qu'il y avait un juge suprême pour toutes choses (1). » Son imagination chaude et colorée s'abandonne à la composition poétique des hymnes et des prières à l'Éternel. Un chant funèbre, œuvre de saint Éphrem, est encore aujourd'hui en usage dans les églises de Syrie : « La mort a donc terminé la longue lutte du corps avec les souffrances qui l'assiégeaient : elle rend la part aux justes; l'apanage de la vertu sur la terre, c'est le combat; pas un moment de trêve dans cette guerre laborieuse jusqu'au dernier souffle de la vieillesse. L'heure de la mort est la récompense; l'ouvrier a rempli sa tâche, la journée est finie; la mort l'introduit dans son repos, jusqu'à ce que le souverain juge, dissipant la nuit des tombeaux, commande à la poussière de s'éveiller pour se grouper en fantômes autour de l'Éternel (2). » Cette hymne est comme le dernier soupir d'une âme désabusée; tous ceux qui ont bu trop largement dans la coupe de la vie ar-

(1) Saint Basile ne cessait de l'admirer pour la beauté de son génie : Αμελει τοι και Βασιλειος ο την καππαδοκων μητροπολιν μετα ταυτα επισκοπησαι αγαθη τον ανδρα, και της παιδευσεως εθαυμαζεν.

(2) Les poésies de saint Éphrem sont écrites à la fois en grec et en syriaque; elles forment plusieurs milliers de vers : Λεγεται δε τάς πασας αμφιτας τριακοσιας μυριαδας επων συγγραψαι.

rivent à ces lugubres pensées, parce que la satiété se place au cœur de l'homme, comme le ver au milieu de la rose ou du beau fruit aux brillantes couleurs. Quels rapports pouvons-nous avoir encore avec le monde, nous qui sommes morts pour lui (1)? Éphrem, moraliste austère, veut qu'on fasse incessamment le bien pour éviter le mal : « Que votre cœur et votre esprit ne s'occupent que de répandre la lumière et l'aumône parmi vos frères; dans cette sainte occupation, vous ne penserez ni aux folles joies ni aux actions mauvaises. »

Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, esprit moins ascétique qu'enthousiaste et narrateur, se livre surtout à l'enseignement des catéchumènes. Jérusalem est une ville toute remplie des souvenirs du Christ; en face du tombeau du Sauveur, Cyrille prêchait aux hommes réunis, païens, juifs, hérétiques. Une de ses homélies est curieuse par ses merveilleuses révélations : en présence de tout un peuple, témoin oculaire, l'évêque rappelle la croix qui apparut au ciel le 7 mai 351 (2). Patriarche de Jé-

(1) Aussi Théodoret, qui craint qu'on impose à tous une si haute perfection, dit : Προς γαρ τας αμσιβάς των εσοιμενων αγαθων την νουν τεινοντης μαρτυρα ων επονουν μονον τον θεον εποιομηντο.

(2) L'immense popularité de Cyrille est constatée par le chapitre que lui consacre Sozomène, liv. IV, chap. XVIII : Αιτιαι των καθαιρεσεων Κυριλλον του ιεροσονλισμων επισκοπον, etc.

rusalem quand Julien invita le peuple juif à reconstruire le temple, il rapporte avec de longs détails les plus étranges circonstances qui rentrent dans les preuves de la révélation. « De tous côtés, des tourbillons de feu s'élevèrent des entrailles de la terre, les travailleurs dispersés furent engloutis comme dans un gouffre (1). » Ainsi s'exprime Cyrille en rappelant la terrible catastrophe.

Ces sortes d'homélies étaient généralement adressées aux catéchumènes, aux néophytes de la cité de Jérusalem. Cyrille le patriarche se plaçait dans une chaire sous le pronaos ou vestibule de l'église des Saints-Apôtres ou de la Résurrection, élevée par Constantin sur le sépulcre même, et là il exhortait chacun par ses paroles à saintement se conformer aux formes et aux conditions de l'Église orthodoxe (2); ensuite, il les préparait au baptême, à la pénitence, aux sacrements qui précédaient les voies du chrétien dans la vie, saintes cérémonies qui se faisaient en dehors même de l'église, sous le porche; les néophytes ne pénétraient dans la basilique (la nef) qu'après leur entière purification. Pour les préparer à la dignité d'un état nouveau, saint Cyrille faisait de longues in-

(1) J'ai rapporté le texte de Cyrille de Jérusalem.

(2) Les prédications sous les porches des cathédrales eurent lieu jusqu'au xe siècle; on trouve encore de ces chaires de pierre en Italie.

structions destinées à leur révéler les mystères. Le peuple debout en foule l'écoutait, et ces homélies ont cela de particulier qu'elles sont semées d'anecdotes, de faits historiques à l'usage de l'enseignement chrétien et pour le rendre populaire. L'époque était remplie de miracles (1), on sortait du temps difficile de Julien ; l'Église toute jeune, pleine de ferveur, s'exaltait dans la pensée de son triomphe qu'un nuage passager avait éclipsé.

En Occident, deux évêques marquèrent leur vie par des travaux sérieux avant saint Augustin et saint Ambroise : le premier est Gaudence (2), évêque de Brescia; mystique comme saint Éphrem, mais plus dissertateur et moins coloré, sa tâche est d'expliquer les sacrements de l'Église, leur pensée et leur sens : « La pâque, c'est l'union de tous, le repas commun destiné à célébrer le sacrifice d'un seul agneau pour le rachat des fautes du monde. » Le caractère occidental et chevaleresque qui marque ses œuvres se révèle par l'enthousiaste ardeur du culte de la Vierge, culte qui prend un caractère plus marqué chez les nations franques, où la femme avait une

(1) Sozomène, en parlant des choses merveilleuses du temps de l'épiscopat de Cyrille, dit : Εν ταυ τῳ τοτε Κυριλλου κατὰ μαζιμον την ιεροσολυμων εκκλησιαν επισκοπου.

(2) Voyez dans Butler les seules notions biographiques que l'on possède sur saint Gaudence. On trouve néanmoins quelques détails dans son ouvrage *Tract. de ordinat. sua.*

condition plus haute, plus élevée qu'en Orient. « La Vierge a enfanté dans sa pureté, parce qu'elle a conçu sans tache (1), » dit saint Gaudence dans ses doctrines sincères et hardies; puis il invoque la protection de la mère de Dieu et son intervention auprès du Rédempteur. Avant saint Gaudence, il est peu parlé de l'invocation de la Vierge ; cela s'explique, car l'Église orthodoxe, alors en lutte avec les païens et les ariens, ne s'était point occupée encore de l'organisation détaillée de ses mystères et de ses invocations auprès du Seigneur.

C'est dans une voie de lutte et de combat que se jette Zénon, évêque de Vérone sous Julien; Zénon, dont la vieille cathédrale subsiste encore debout après les siècles dans sa cité épiscopale (2). Controversiste intrépide, Zénon, chaque jour, sous le portique, faisait de courtes exhortations au peuple pour le préserver des deux grands dangers qui menaçaient la foi nicéenne : le polythéisme et la formule rationaliste des ariens. Quelquefois ses dissertations traitent de simples sujets de morale : Zénon se prononce surtout contre l'avarice et le prêt à usure, l'avarice, passion funeste qui pro-

(1) Le texte de Gaudence est clair : « Incorrupta Virgo peperit quod intacta virgo concepit. »

(2) J'ai plusieurs fois visité la basilique de saint Zénon; elle est à l'entrée de Vérone, par la porte de Milan.

mène son or de main en main pour lui faire produire un lucre sordide (1). La tâche des évêques était alors bien rude en Occident, car il leur fallait résister aux édits de Julien, aux progrès actifs du polythéisme qui, par l'organe des magistrats, marchait à son triomphe politique en Italie, où le vieux patriciat le protégeait.

Durant le règne rapide de l'Apostat, l'espace de moins de trois années, il se tint cinq conciles plus ou moins nombreux, mais aucun n'a le caractère de concile général. Le premier, qui prend le titre d'Antioche, est accompli sous l'entière domination des ariens (2). On y adopte une formule mixte sur la consubstantialité du Verbe. En Occident, saint Hilaire de Poitiers, le ferme défenseur de l'orthodoxie de Nicée, rassemble les évêques des Gaules pour les exhorter à une vive lutte contre l'arianisme qui envahit tout. Telle est aussi la doctrine qu'Athanase fait prévaloir dans le concile d'Alexandrie, sous les yeux des chefs mêmes des ariens (3); mais en même temps, plein d'indulgence pour le retour à l'Église orthodoxe, Athanase se hâte de proclamer

(1) Il est impossible de connaître la vie incertaine de saint Zénon sans consulter Biancolini, *Episcop. Veron. Histor.*, 1751.

(2) Sozomène le place en 361 : Περι της εν Αντιοχεια μερικης συνοδου.

(3) Ad ann. 363. Le concile n'est rapporté que par quelques historiens byzantins.

le pardon général pour tous ceux qui rentreront dans les doctrines de Nicée. On ne trouve dans ces conciles rien qui se ressente de l'ébranlement que la politique de Julien produit au sein du christianisme ; la seule préoccupation de tous, c'est la lutte avec l'arianisme, la querelle profonde de la société catholique (1).

Le même règne de l'Apostat ne vit qu'un seul pape, saint Tibère, dont j'ai parlé, pontife ferme un moment, si faible ensuite, et qui avait passé une partie de sa vie dans l'exil (2). Pendant cet exil, le clergé de Rome élut un autre pape du nom de Félix, sur qui les critiques ne sont pas d'accord : fut-il antipape ou simple coadjuteur? Quelques vieux calendriers (3) le placent parmi les saints et les martyrs. Au milieu de Rome, alors livrée à des magistrats polythéistes, les événements de l'Église laissaient peu d'empreinte ; la cité de Romulus reste longtemps païenne après le triomphe de la croix, et, sous Julien, le patriciat releva avec orgueil

(1) Ces querelles avec les ariens allaient jusqu'à la fureur : Ος διαφορως επιθουλευθεις Αθανασιος παρα των αρειανων θεοθεν ως θειας ανηρ διαμενομενα διαφοροις, κιυδηνοις διεδρασε και οια κατα υπο l'εωργιον οι εν αιγπτῷ επαθον Αναθασιου υποχωρησαντος. (Sozomène, liv. IV.)

(2) Il régna de 352 à 355.

(3) On trouve cette inscription un peu douteuse à Rome : *Corpus sancti Felicis, papæ et martyris, qui damnavit Constantium.*

les autels de ses dieux. Un petit nombre seulement parmi les grandes familles romaines avaient adopté la nouveauté chrétienne, qui à leurs yeux brisait les gloires, les souvenirs et les idoles du passé.

La véritable puissance d'alors réside dans les mains des évêques, les maîtres et les chefs des cités. La lutte engagée avec une incontestable vigueur contre Julien vient de l'épiscopat : les évêques donnent l'impulsion et marchent à la tête du peuple; ils sont souvent plus forts que les magistrats civils: partout ils résistent à ce qu'ils croient contraire à la liberté religieuse (1). Autour de leur chaire se presse le peuple : les préfets impériaux étonnés n'osent les attaquer ouvertement; ils craignent le soulèvement des masses : l'évêque est la parole de l'Église; couvert de sa chape, de sa mitre, la crosse en main, il s'avance, et les fidèles agenouillés viennent baiser son anneau pastoral (2). Toute la correspondance et la police des églises se fait par eux; ils organisent sa hiérarchie. Il ne s'agit plus d'une corporation cachée dans les catacombes comme sous les persécutions premières; les chrétiens seuls lèvent la tête ; ils ont par-

(1) Ainsi saint Athanase dans Alexandrie. Voyez le chapitre que Socrate intitule Περι της Αθανασιου ψυγης, liv. III, chap. XII.

(2) Cependant le caractère municipal et politique des évêques ne s'établit avec supériorité qu'en Occident et pour les cités des Gaules.

tout de splendides églises où le luxe s'est introduit avant que les iconoclastes aient porté sur les pieuses images des mains sacriléges. D'après les notions qui nous restent, les basiliques étaient construites sur un modèle uniforme jusqu'au v[e] siècle : au-devant de la façade principale était le pronaos (1), vestibulum antique, où se tenaient les néophytes. Quelquefois l'évêque permettait aux juifs, aux païens, aux hérétiques, de s'y grouper. Ce lieu franchi, on arrivait à la nef, imitée de la forme de navire (2), où se tenaient séparés hommes et femmes autour de la chaire, cathedra ou pupitre (3) ; enfin on arrivait au chœur, lieu saint, où brillaient les siéges de l'évêque et des diacres (4). Les primitives basiliques, celles de Rome et de l'Italie spécialement, avaient à leur côté un baptistère à part ; les néophytes venaient y recevoir l'eau sainte que Jean avait versée au front du Christ. Quelques siècles plus tard, le baptistère, la campanille devinrent les plus élégantes œuvres des artistes du moyen âge (5). A l'époque grecque, la

(1) Προναος, quelquefois ναρθηξ.

(2) Ναος.

(3) C'est l'expression employée : Αμϐων, *pulpitum*.

(4) On leur donnait plusieurs noms : Βημα, χορος, αγιον, αδυτον.

(5) A Florence, à Pise. Dans l'Église primitive, on les appelait Βαπτιστηριον, ou bien encore κολυμϐηθρια. (*Fons Piscina.*)

basilique s'élève partout comme une rotonde, un panthéon, avec des colonnes de marbre et de porphyre, à l'imitation du Saint-Sépulcre. Les descriptions des églises qui subsistent encore énumèrent leurs splendides ornements : les autels de marbre, les colonnes élégantes, les riches mosaïques et les tableaux suspendus aux murailles; le luxe de l'Église est grec; les vêtements des évêques, des diacres, la pompe des cérémonies, tout cela rappelle l'Orient et Byzance surtout, le séjour du luxe impérial. Les temps apostoliques ont vu se consacrer la hiérarchie parmi les fidèles. Le concile de Nicée a formulé le dogme et le symbole, les cérémonies et les fêtes se sont successivement régularisées. De la Grèce datent les pompes et les riches vêtements de l'Église, les calices d'or incrustés de pierres précieuses, le saint sacrement de l'autel, le saint ciboire, l'ostensoir de vermeil, l'encensoir de forme byzantine, la chasuble, la chape, l'étole, la mitre, ornements presque royaux à la cour de Constantin (1).

C'est de cette époque que date aussi l'organisation plus régulière des formules catholiques; les hymnes ou psaltois (2), qu'interrompaient les lec-

(1) Voyez le savant ouvrage de Bingham, *Origines ecclesiasticæ*, vol. in-4°.

(2) Ψαλται ψαλτωδαι.

teurs récitant les psaumes ou livres saints; la prière dut accompagner l'hymne, et il y en eut pour toutes les situations de la vie, pour les pénitents, les morts, les solennités de l'Église : Noël, Pâques, Pentecôte; toutes se distinguaient par les retours de certaines formules : ***Amen, Alleluia, Kyrie eleyson, Pax vobis, Dominus vobiscum***, que répétaient les enfants placés autour des autels (1). Avec la prière venaient habituellement les vies de saints, récitées d'un ton solennel par les diacres et les lecteurs, et chaque phase de l'existence chrétienne avait une cérémonie adaptée à son but et à son esprit : le baptême, la sainte Cène, l'oblation, les mystères qui avaient remplacé tout à fait les anciennes agapes (2).

Lorsque Julien attaqua par la ruse, par le sophisme et par la force même le principe chrétien dans le monde romain, ce principe était trop profondément établi, trop universel, pour que l'Église ne sortît pas triomphante : sur quelque point de l'empire qu'on jetât les yeux, le christianisme était puissant, répandu, maître de la population, ou au moins avait-il un parti assez

(1) Ορφανοι. Voyez le *Missale gothic.*, publié *in Liturgia Gallicana* de Mabillon.

(2) Il y a certaines formules et certaines coutumes qui se sont perdues dans l'Église, et, par exemple, ce que les missels grecs appellent Καιρη κυριακη, ou le *dominica in albis*, dimanches blancs qui suivaient Pâques.

fort pour se défendre par la guerre civile. Byzance d'abord, la nouvelle capitale, n'était-elle pas toute chrétienne? D'après la notice écrite par l'ordre de Théodose, il n'existait pas un seul temple dédié aux dieux immortels dans la ville de Constantin, et partout, au contraire, les églises étaient resplendissantes; on en comptait vingt-cinq déjà dans les six régions qui divisaient la cité (1). Nul empereur n'aurait donc pu habiter Constantinople s'il n'eût été chrétien; supposez le succès absolu de la révolution tentée par Julien en faveur du polythéisme dans toutes les provinces, le nouvel empereur aurait dû choisir une autre capitale pour son pouvoir, revenir à Rome peut-être, et pour servir les dieux, il aurait ainsi compromis l'empire; car, depuis un siècle déjà, la tendance des guerres romaines était orientale, et la situation géographique de Byzance se prêtait admirablement aux nouveaux intérêts. Toutes les provinces qui entouraient Constantinople étaient pleines de fidèles, telles que la Bithynie avec ses deux grandes cités Nicomédie et Nicée, célèbre dans les fastes de l'Église. En vain Julien aurait invoqué les dieux sur le mont Olympe, autrefois célèbre, la fumée des

(1) Voyez le travail de Ducange, *Constantinop. christian.*, si admirable, comme tout ce que concevait ce grand homme.

sacrifices ne se serait plus élevée jusqu'au trône des immortels qu'à travers une forêt de croix.

Quels merveilleux changements! Nicée, qui avait vu formuler le symbole, était de quelques lieues à peine éloignée du mont Olympe avec Ossa et Pélion, environné de nuages où Jupiter avait si souvent réuni l'assemblée des dieux au milieu de ses foudres chantées par Homère. Dans la Mysie, à côté des ruines de Troie, s'élevait Pergame (1), la plus ancienne communauté chrétienne, la chaire de saint Jean l'évangéliste. Dans la Lydie, Smyrne, Éphèse, aussi antiques que Pergame parmi les chrétiens, étaient à côté de Hiéropolis (2), la ville sainte dans le rite du paganisme. Sur tous ces territoires la population fidèle dominait par le nombre; il n'y avait pas de ferveur comparable à celle des chrétiens de l'Église d'Asie, et la persécution de Julien n'avait pas ramolli les âmes. La Pamphylie comptait les deux cités apostoliques Laodicée et Colosse; les provinces de Galatie, de Cappadoce étaient aussi profondément dévouées à l'Église. On a dû remarquer, durant les campagnes de Julien contre les Perses, le peu d'accueil qu'il

(1) L'Apocalypse de saint Jean avait rendu le nom de ces cités très-célèbre. C'est dans ce livre inspiré qu'il faut surtout étudier la topographie chrétienne.

(2) Julien avait pris Hiéropolis sous sa protection impériale; il l'appelait la véritable cité hellénique. (Orat. I.)

avait reçu de toutes ces populations; autour de lui n'était accouru qu'un petit nombre de cités helléniques, dévouées à l'ancien culte; en vain il avait invoqué les souvenirs éteints, les émotions poétiques des autres âges, ces fantômes parfumés d'encens, couronnés de fleurs, n'avaient pas répondu.

L'Arménie était chrétienne. Bien avant que Constantin eût arboré l'étendard de la croix, il y avait des rois et des princes adorateurs du Christ (1); ce peuple n'aurait donc point abdiqué sa croyance pour un caprice d'empereur : avec quelle dédaigneuse colère Julien avait traité les rois d'Arménie dans sa campagne contre les Perses! Il faut également remarquer avec quelle raillerie Antioche repousse toutes les caresses, toutes les avances de Julien; elle n'a même plus assez de mépris pour cette ardeur affectée qui tente de réveiller un culte déjà dans le linceul (2) : « Fontaine d'Aréthuse, ombrages sacrés de Daphné, vous n'êtes que de vieilles divinités fardées que la jeune et forte société religieuse dédaigne de caresser. » Ainsi parle

(1) C'est ce qu'a très-bien démontré M. Saint-Martin dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, et ce qu'on trouve dans Mosès Choren., *Hist. Armen.*, que celui-ci a le plus souvent traduit et suivi.

(2) A ce point de vue, il faut étudier le *Misopogon* de Julien; il se mêle à la colère de l'empereur un peu de ressentiment contre les chrétiens d'Antioche. Voyez Sozomène : Περι τοὺ λογου τοὺ Ιουλιανου ον επεγραφε Μιζοπογοντα. (Liv. V, chap. XVIII.)

saint Basile dans la Syrie. Cette même ardeur chrétienne est partout, à Tyr, Béryte, Césarée, théâtre primitif de la prédication. On voit les gouverneurs, les préfets désignés par Julien, les plus dévoués au polythéisme, s'arrêter devant les obstacles d'une résistance formidable, parce qu'elle est le fait des populations entières qui entourent leurs pieux évêques.

En Égypte, les multitudes sont partagées entre les deux croyances, et comme l'ardeur est égale, on est toujours à la veille de la guerre civile ; le culte d'Isis et d'Osiris se rattache par mille cérémonies et d'ardentes commémorations à l'histoire nationale : le débordement du Nil, les splendides récoltes de la terre, l'approche des solstices (1), les signes avant-coureurs de l'abondance ou de la disette. Le culte antique et solennel se révèle par des processions bruyantes où le bœuf Apis est montré aux multitudes agenouillées : si les chrétiens sont nombreux dans Alexandrie, à mesure qu'on remonte dans la Haute-Égypte, le culte national est profondément incrusté comme le granit des pyramides. Au delà des ruines de Memphis

(1) C'est surtout dans la Haute-Égypte que le culte des anciennes divinités égyptiaques se maintient longtemps en face du christianisme. M. Champollion en a trouvé des traces dans des époques relativement modernes.

et du lac de Mœris, à Arsinoë, Hériacopolis, à Lycopte, Dendara, Thèbes, Syène, les chrétiens sont en petit nombre, tandis que leur multitude est immense dans la Thébaïde autour des deux monastères de Saint-Paul et de Saint-Antoine (1), non loin de la mer d'Arabie. La prédication chrétienne est parvenue jusqu'à Étiophis, et, à plusieurs stades des grandes cataractes, on trouve des églises élevées au Christ. La Libye voit s'effacer son oracle d'Ammon, si célèbre, que Julien fait en vain consulter. Ainsi, dans toutes les provinces qui composent l'empire d'Orient, le christianisme est si profondément établi que les efforts de l'Apostat demeurent impuissants ; et c'est avec raison qu'à son dernier soupir il reconnaît cette invincible puissance de la croix qui le domine et le tue. Dans la majorité des villes, le Christ a vaincu et règne (2) ; dans les campagnes, le culte des antiques choses s'est maintenu, mais sans racines, sans force, comme une coutume ; Julien seul travaille avec ardeur pour le rétablissement du paganisme, aidé de quelques philosophes de l'école d'Alexandrie, timides encore dans l'application de leurs doctrines.

(1) Voyez les vies si remarquables des Pères du désert, où les érudits doivent puiser les plus utiles notions sur l'histoire et la topographie de l'Égypte.

(2) *Christus vicit et regnat.*

En Occident, en partant du point extrême, l'Afrique, les villes sont chrétiennes de cœur et de croyance; Adrumète, Carthage, Hippone (1), non loin d'Utique, célèbre par ses Caton; l'Espagne, avec ses conciles de Tolède, ses évêques de Tortose et de Saragosse. La Gaule est toute remplie de vieilles cités chrétiennes, Arles l'impériale, Tarascon, Nîmes, Marseille la Greeque, Toulouse; Lyon a eu pour évêque saint Irénée (2); ses académies polythéistes, célébrées par les rhéteurs avec celle d'Autun, sont tombées devant la prédication chrétienne. Aucune de ces provinces n'est encore tourmentée par l'invasion des barbares; toutes sont intactes devant les nouvelles forces des Francs, des Allemands, des Saxons, des Goths, des Bourguignons, qui bientôt vont apparaître dans la période tristement agitée de l'invasion et de la conquête.

Le véritable centre du paganisme, c'est toujours l'Italie et surtout la grande Rome avec son patriciat. A Milan, Alba, Ostie, Tibur, poétiques cités, on trouve encore en vénération le culte de Jupiter,

(1) La géographie chrétienne de l'Afrique prend aujourd'hui un plus grand intérêt depuis l'occupation française.

(2) Irénée était Grec d'origine et sa célébrité était parvenue jusqu'aux Byzantins; on peut s'en convaincre par le chap. XVI, liv. V d'Eusèbe: Των εσπι ρωμης επισκοπευσαντων καταλογος.

de Vénus, de Mars, de Cybèle, les Mithriaques et les Tauroboles (1). Rome est le vrai siége du polythéisme ; l'histoire, les habitudes même de chaque illustre famille se mêlent à toutes les dignités religieuses du vieux culte ; le sénat, quoique en majorité chrétien, salue encore dans le vestibule de son antique palais l'autel de la Victoire, comme au temps de Romulus, et l'encens brûle dans le trépied sacré. A chaque pas s'élèvent un édifice consacré aux dieux, des chapelles, des oratoires, des temples ; le culte de Mithra demeure en honneur parmi les mystiques ; les processions même isiaques sillonnent les rues sans aucune opposition des édiles, et ce n'est pas à Rome que Julien a besoin de réveiller le zèle attiédi du polythéisme : les chrétiens y sont sur la défensive ; on les tolère, mais ils ne dominent pas. Longtemps même ils ont imité quelques-unes des formules des mystères païens (2). Il en est ainsi de toute la campagne de Rome, où les fêtes et les sacrifices se cé-

(1) On rencontre des monuments mythriaques jusque dans le ve siècle. On n'aperçoit une défense absolue des mystères du paganisme que sous Constance et Valens, et encore cette prohibition ne s'appliqua pas aux mystères d'Éleusis. (Cod. Theodos., xvi, t. X, § 5, 7.)

(2) Il est évident surtout qu'à la première époque chrétienne on connaissait quelques-uns des mots consacrés dans les mystères païens. Δεδουχουμαι... Εποπτευσας... Τεν μηςην .. Φοταγωγων τα Βακχειματα, se reproduisent fréquemment dans saint Clément d'Alexandrie. (*Protr.*, p. 92.)

lèbrent avec l'ardeur des belles époques du paganisme ; on voit les bergers de Mantoue et du Tusculum suspendre, comme au temps de Virgile, leurs pipeaux aux statues de Pan, couronner de myrte le dieu Terme, ou bien faire des libations aux satyres et aux nymphes, immoler l'agneau tremblant ou la génisse blanche, comme celle du pastor Corydon. Rome était depuis longtemps chrétienne que ces habitudes de la campagne n'avaient pas entièrement cessé ; au VIIIe siècle même, les contadini gardaient encore les jeux et les coutumes polythéistes avec une religieuse fidélité ; le mot *païen*, qui est resté aux sectateurs du culte antique, vient de *Pagus* (bourg), pour signifier que le panthéisme riant s'était plus fidèlement conservé dans les campagnes.

CHAPITRE XXII.

RÉACTION CHRÉTIENNE ET ARIENNE SOUS LES EMPEREURS JOVIEN, VALENS ET VALENTINIEN.

Nul événement ne fit une plus vive et plus profonde impression au sein du paganisme que la mort de Julien; c'était un chef de parti qui mourait au milieu de ses projets et de ses triomphes contre l'opinion opposée. La nouvelle s'en répandit avec la vitesse de l'éclair, car il n'y a rien qui vole d'une aile plus rapide que la renommée d'une calamité; les cités qui avaient rouvert les temples, multiplié les sacrifices et fait ruisseler le sang des hécatombes, se couvrirent de deuil en apprenant le coup fatal qui les privait de leur immense protecteur (1); les pontifes pleuraient à chaudes larmes, et les sacrificateurs maudirent les divinités

(1) Amm. Marc., liv. XXV, chap. IX; Libanius, *Vita*, t. II, p. 45-46.

infernales. Cette triste mort de Julien fut surtout ressentie au sein de l'école philosophique, qui avait entouré et soutenu son œuvre ; les néoplatoniciens, les enthousiastes rhéteurs firent entendre de douloureux accents : Julien était leur ami, leur adepte le plus fervent ; comme eux, il expliquait le système de l'univers, l'action des divinités intermédiaires et des démons ; il s'était épris des mystères de Mithra, des *Antra Nympharum* de Porphyre, obscures explications qui transformaient la mythologie antique en un vaste panthéisme. Les philosophes considéraient Julien comme l'espérance d'une révolution dans les croyances publiques (1).

Libanius, le chef de cette école, éprouve un si grand saisissement de la mort de Julien qu'il délibère un moment s'il boira la ciguë de Socrate sur sa tombe ou s'il se sacrifiera aux dieux comme Pérégrinus (2) ; il se recueillit quelques jours, puis il songea que sa vie était nécessaire à deux fins : défendre par sa parole le polythéisme menacé dans ces tristes jours par la religion nouvelle, écrire d'éloquentes paroles sur le règne et la personne de Julien. Libanius, repoussant la mort comme

(1) Saint Jérôme ne dissimule pas que, lors de la mort de Julien, l'encens du paganisme brûlait sur tous les trépieds à Rome. (Hierom. Hab., III, p. 203.)

(2) Libanius, *Vita*, p. 45-46.

une coupe empoisonnée, se recueillit quelques mois, puis dicta à son disciple chéri le récit philosophique des actions de Julien (1) : c'est un tableau enthousiaste ; on voit toute la perte qu'a faite le paganisme par les ardentes expressions du panégyrique : dans cette œuvre de Libanius, toute la vie de Julien semble avoir été consacrée à de nobles actions, au service de la patrie et des dieux ; il s'y révèle une haine profonde pour Constantin, qui a brisé le vieux culte et souillé les coutumes des ancêtres : « Julien voulait restaurer les mœurs, épurer les lois et faire régner la religion et l'équité (2). »

Il n'y a rien comme les opinions dévouées pour sentir les pertes qu'elles éprouvent. Ce qui rendait la douleur du paganisme plus poignante, c'est que partout les pontifes et les sacrificateurs avaient annoncé la chute absolue du christianisme après la campagne de Perse : à son retour, Julien devait lancer un édit de persécution contre les audacieux sectateurs du Christ ; victorieux des ennemis de la patrie, comme Trajan et Antonin, il chercherait à exterminer les ennemis des dieux. C'était là une

(1) Libanius, fort courtisan, place Julien au-dessus de Porphyre même comme écrivain helléniste. Voyez ce qu'en dit l'historien Socrate : Τοτε δη και ο σοφιςης Λιβανιος θρηνον εςπι Ιυλιανῳ σεινυταιτεν ον Ιουλιανον ἠτοι επιταφιον εγραψεν. (Liv. III, chap. XIX.)

(2) Libanius loue surtout Julien sur le livre qu'il a écrit contre le christianisme : Ιουλιανου βιβλιων τον χριςιανισμόν καθαπτεται.

espérance qui se disait haut parmi les polythéistes, avec la joie au cœur, le sourire aux lèvres, la fierté au front. Aussi la douleur de cette mort fut-elle d'autant plus grande; il y eut même des désespoirs impies, selon le dire de Libanius (1) : ceux qui croyaient à la puissance de la victoire désertèrent la cause malheureuse; quand ils apprirent que le galiléen avait vaincu, ils vinrent à lui, et de vieux païens accoururent autour des autels pour solliciter le baptême : « Puisque les dieux n'avaient pas su défendre la cause de leur plus ardent disciple, c'est qu'ils étaient impuissants et que la foudre expirait dans leurs mains; une autre croyance s'élevait comme une domination impérative (2). »

Les chrétiens, au contraire, étaient au comble de la joie et s'élançaient dans les églises pour rendre grâce à Dieu de cette solennelle délivrance. Ce n'était pas que jusqu'ici la persécution eût été vive et générale; si l'on excepte quelques excès dans les ardentes cités de l'Égypte, le sang avait peu coulé; seulement les fidèles étaient humiliés de voir l'Apostat couronné insulter aux rites, aux cérémonies chrétiennes, à la puissance de la croix; mais jusqu'ici la liberté du culte chrétien

(1) Libanius, orat. 7.

(2) Libanius a été ardemment réfuté par l'historien Socrate : Προς Λιβανιον το σοφιςην αντιλογια.

existait partout où les fidèles étaient en majorité. Ce qui donc inspirait quelque crainte à la pieuse société, ce n'était pas le présent, mais l'avenir; la joie mal déguisée des polythéistes confirmait le bruit partout répandu d'une grande persétion inévitable après la guerre de Perse. La main divine de Jésus-Christ avait mis fin à ces audacieuses espérances, et la joie des fidèles n'eut plus de bornes, quand la nouvelle de la mort de Julien parvint dans les églises. Il faut lire Grégoire de Naziance (1), Basile, saint Jérôme, pour se faire une idée de ces bruyantes acclamations de toute une société triomphant de la chute d'un seul homme.

Grégoire de Naziance ne garde aucun ménagement dans ses invectives, parce qu'il est lui-même chef de parti; on ne dirait jamais un condisciple de Julien, qui a dû conserver cette douce tendresse pour un écolier comme lui, assis sur les bancs de l'école d'Athènes (2); il poursuit sa mémoire avec ténacité, parce que, dans les luttes d'opinions, les affections intimes s'effacent. En présence du peuple assemblé dans le sanctuaire pour entendre sa parole, saint Grégoire raconte les dé-

(1) Grégoire de Naziance a fait deux discours sur la mort de Julien, 4 et 5.

(2) Basile a plus de convenance, parce qu'il était plus spécialement lié à l'école philosophique.

testables desseins et la fatale destinée de l'Apostat ; il n'est pas de mépris qu'il ne lui prodigue. Tel est le cœur humain que, lorsqu'une opinion a été longtemps craintive, menacée, elle se relève implacable, une fois le péril passé. Il n'y eut donc aucune générosité à l'égard de Julien (1), impitoyablement traité d'infâme, de parjure. Grégoire de Nazianze raconte toute sa vie ; il la savait bien, car il l'avait suivie depuis l'enfance. Si Libanius fait l'éloge d'un philosophe aussi pur, d'un empereur aussi grand, aussi austère, Grégoire anathématisait sa mémoire, il appelait sur elle toutes les malédictions du ciel.

L'école chrétienne toutefois restait dans des conditions plus calmes, plus rationnelles, lorsque, sans insulter au vaincu, elle tirait de l'exemple de ce règne si court et si fatalement terminé les preuves de la grandeur et de la divinité de la foi : « L'Apostat s'était promis de frapper nos temples, et Dieu l'a foudroyé dans sa prompte colère. » Ainsi était le simple thème développé par tous les Pères de l'Église avec une puissance d'argumentation incomparable, lorsque surtout ils racontaient en termes colorés et dramatiques les deux principales

(1) Les chrétiens d'Antioche s'écriaient en présence du philosophe Maxime : Πουσου τα μαντεια Μαξιμε μωρε, ενικησεν ο θεος, και ο χριςος αυτου. (Théod, liv. III, chap. XXI.)

circonstances de la vie de Julien, son dessein de relever le temple de Jérusalem (1) et sa fatale blessure dans la guerre de Perse, mort mystérieuse et terrible qui venait de Dieu.

Cependant, sous les tentes romaines, la mort de Julien avait produit une impression généralement triste; les légionnaires chrétiens même ne pouvaient s'empêcher de reconnaître la capacité militaire, la force de volonté de l'empereur qui touchait la tombe. Après lui, quel soldat serait élevé sur le pavois et revêtu de la pourpre des césars (2)? Julien, tout préoccupé de la restauration philosophique du paganisme, avait porté ses pensées au delà du tombeau pour accomplir son dessein : dans cette campagne de Perse, l'esprit fatalement absorbé par de noires idées de mort, il avait fait appeler un centurion, son parent, polythéiste zélé, du nom de Procope. On l'avait vu se renfermer avec lui plusieurs heures, et le bruit s'était répandu que Julien l'avait désigné pour son successeur (3), son

(1) Voyez les deux discours déjà cités de Grégoire de Naziance, et Théodoret ne manque pas de raconter la fraude du tyran, liv. III, chap. XXI : Μετα δε την σφαγην, αι της εκεινου γαρητειας εφωρεθησαν ματιανεια.

(2) Il y eut un conseil de chefs réunis après la mort de Julien : Μετα ται την Ιουλιανου σφαγην συν ελθοντες τον τοις υπαρχοις οι σρατγοι, εβουλευσαντο τινα χρη την βασιλειαν παραλαστειν.

(3) Comparez Amm. Marcellin, liv. XXV, chap. V et X; Grég. de Naziance, orat. IV; Eutrope, liv. X.

césar, le continuateur de son œuvre. C'est toujours le souci d'une intelligence qui s'éteint que de préparer le succès de sa pensée : mais Julien, dans les régions de la mort, n'était plus le maître de son œuvre; son trépas violent avait donné une si grande force d'opinion au parti chrétien dans l'armée, qu'il voulut avoir son empereur de la même foi que Constantin ou Constance. Malgré les vœux de Julien, les légions comptaient une masse considérable de fidèles liés à la pensée constantinienne; les chefs les plus habiles appartenaient à la religion de Constantin, à la foi du *labarum*, et d'un cri unanime ces légions, repoussant Procope, choisirent pour empereur Jovien. L'historien Ammien Marcellin, si dévoué au polythéisme, dit que Jovien était fils du comte Varronianus, et « qu'il n'inspirait qu'une faible considération dans l'armée (1). » Tribun de trente-deux ans, sa vie entière s'était passée dans les camps; sa stature était haute, un peu courbée; il avait été remarqué dans l'armée pour son zèle public en faveur du christianisme qui l'élevait à la dignité impériale. Les légions proclamèrent Jovien auguste, et quand les acclamations cessèrent, l'empereur monta sur son tribunal pour

(1) Il ajoute : *Paternis meritis mediocriter commendabilis*, puis immédiatement : *Inertem quemdam et mollem*. D'après saint Jérôme, Jovien était *domesticorum ordinis primus*.

adresser sa harangue aux soldats, selon l'antique usage; mais, ce qui dut être remarqué, des victimes furent immolées aux dieux, et l'on consulta les entrailles sanglantes pour voir quelle serait la destinée de Jovien (1), tant les formes païennes vivaient encore. Bientôt la voix du nouvel auguste se fit entendre : « Arrêtez, soldats, s'écria-t-il; vous le savez, je suis chrétien, et je ne veux pas commander aux adorateurs des dieux; comme ils ne peuvent rien espérer de la bonté divine, ils ne peuvent manquer d'être la proie de leurs ennemis (2). »

A cette expressive et courte harangue, les légions répondirent : « Prince, ne craignez rien; vous allez commander à des soldats chrétiens; les plus âgés d'entre nous ont servi sous Constantin, les plus jeunes ont salué Constance et pratiqué sa religion (3), et le règne de Julien a été trop court pour effacer ces premières impressions en nos cœurs. » Pour le soldat, on voit que le christianisme est presque une question d'obéissance militaire. Dès ce mo-

(1) C'est encore Ammien Marcellin qui rapporte ce fait curieux. Il y avait encore un grand mélange des deux religions en présence : « Hostiis pro Joviano extisque inspectis pronuntiatum est. »

(2) Ces phrases d'un ardent christianisme sont rapportées par Théodoret : Οὐ δυναμαι, εφη, χριςιανος ὢν των τοιουτων αρχειν ου δε της Ιουλιανου ςρατιας βασιλευειν.

(3) Le texte dit : Οι δε εκεινοις των Κωνςαντιου μεταλαχον παιδευματων.

ment, Jovien fit rendre aux légions l'enseigne de Constantin, le *labarum*. Toutes les coutumes chrétiennes furent rétablies dans l'armée, et l'empereur aida cette heureuse réaction de tout son pouvoir. Il survécut pourtant quelques formules païennes, tant les habitudes restent puissantes après la chute même des doctrines. Au moment où fut résolue l'évacuation du territoire de la Perse, les augures consultèrent les entrailles des victimes immolées pour savoir quelle serait la résolution la plus favorable, et les aruspices, selon le vieux rite, déclarèrent qu'il fallait partir ou se résoudre à tout exposer, l'armée et l'empire (1).

Il se révéla du paganisme encore dans les funérailles de Julien, mais on put voir à quel point l'esprit du vieux culte était dégénéré; la religion chrétienne eût entouré la mort d'un empereur fidèle de tout l'éclat de ses splendides cérémonies; les évêques et les diacres, couverts de vêtements de deuil, eussent récité les psaumes et les prières autour de ce cercueil, sous la pâle clarté de mille lampes sépulcrales. Julien n'eut pour tout cortége à ses funérailles que quelques aruspices vieillis, des baladins, des prêtres de Cybèle mornes, déçus (2), et

(1) Comparez Amm. Marcellin, liv. XXV, chap. vi; Zozime, liv. III, chap. xx.

(2) Voyez Grégoire de Naziance, orat. iv. Julien fut enterré à Tarse

il s'y mêla des jeunes hommes ivres, qui récitèrent des invectives contre le césar couché dans la tombe. Les légions suivirent le corps de Julien comme un devoir militaire, autour de Jovien, mais sans s'associer à aucune manifestation religieuse, car elles s'étaient déclarées chrétiennes sous le nouvel empereur. Aussi, le cœur navré d'une douleur profonde, Libanius invective Jovien sur son indifférence; il lui reproche le mépris avec lequel il traite les cendres d'un empereur et le culte des ancêtres.

Tant le paganisme reconnaissait l'immensité de sa perte, que les pontifes répandirent le bruit « que Julien n'était pas mort; les chrétiens l'avaient seulement enlevé, comme le Romulus antique, dans une conjuration militaire; bientôt il reviendrait pour reprendre son œuvre. » Tels sont tous les partis; pour eux, les chefs survivent à leur mort matérielle, comme les idées à leurs auteurs. Les sophistes, les philosophes continuaient aussi leur système d'injures contre Jovien (1), « le débauché qui se livrait au vin et aux femmes, » cherchant ainsi

dans le faubourg, *in suburbano Tarsensi*, dans un tombeau que Grégoire de Naziance appelle un temple, à cause de sa grandeur, τεμενος ναος.

(1) Les Antiochiens, toujours railleurs, firent contre lui des satires et des libelles : Αλλ απεσκωπτον αυτον ωδαις, και παρωδιαις, και τοις καλουμενοις φαμ ωισσοις. Ce fragment est donné par H. de Valois, p. 845 de l'édition de Constantin Porphyrogénète.

à faire contraste avec la vie austère de Julien, si profondément ennemi de tout ce qui s'éloignait de la pureté philosophique (1). Ces invectives devinrent d'autant plus vives que l'esprit de victoire et de conquête semblait s'affaiblir avec le nouveau règne. Sous le glorieux Julien, les légions s'étaient avancées jusqu'aux frontières extrêmes de l'Assyrie; le prince avait promis de dompter Shapor et de le rendre tributaire de l'empire romain; ces succès lui paraissaient indispensables à l'accomplissement de la restauration du paganisme, sa joie, son orgueil. Une entreprise audacieuse a toujours besoin de l'éclat de la victoire, et c'est, la pointe de son glaive appuyée sur Ninive, que Julien rêvait la restauration des temples et des sanctuaires de Jupiter-soleil.

Ainsi l'avaient dit les oracles : mais, à la mort de Julien, il y eut un indicible affaissement dans l'esprit des légions romaines; l'armée, malgré ses marches en avant sur le Tigre et l'Euphrate, avait beaucoup souffert; ses succès étaient mobiles et variés, et les plus anciens vétérans croyaient la campagne compromise (2). Où s'arrêteraient d'ailleurs les frontières de l'empire? Après la Perse venait

(1) Théodoret, pour répondre à ces calomnies des païens, intitule un de ses chapitres élogieux pour Jovien : Περι της Ιωβιανου βασιλειας και ευσεβειας. (Liv. IV, chap. I.)

(2) Voyez ce qu'en dit Ammien Marcellin, liv. XXV, chap. VI.

l'Inde, et il n'y aurait désormais plus de limites. L'avis de l'armée, vétérans, tribuns, centurions, légionnaires, était donc de se retirer en deçà de l'Euphrate et d'abandonner ainsi les provinces conquises sur les Sassanides. Il se manifesta un grand dégoût parmi les légionnaires après la mort de Julien ; l'esprit chrétien commandait la paix ; et, sur les premières propositions de Shapor, les légions acceptèrent une trêve à des conditions fort dures pour l'empire romain. Ce traité fixait désormais à la Syrie les frontières des deux empires ; les cinq provinces au delà du Tibre que Galère avait enlevées à Narsès furent restituées avec la superbe Nisibe (1).

Quoique ce traité ait été conseillé par les vétérans sous la tente, et que les entrailles des victimes et les oracles l'eussent approuvé selon le rite païen, il n'en fut pas moins l'objet d'une vive et profonde censure. Les opinions mécontentes donnent toujours une cause politique à ce qui est souvent le résultat du hasard : « Voyez, disaient les païens, tout ce qu'on avait perdu avec Julien ! quel éclat la vieille religion restaurée eût jeté sur l'empire et toute la honte qui résulte de l'oubli des traditions du passé ! Avec cette religion galiléenne (le

(1) Tous les petits forts élevés par les Romains furent également cédés ; ils formaient une sorte de muraille jusqu'à l'Arménie : Επι Περσας αχρι της Αρμενιας οιονει τειχος προυβεβλητο.

christianisme), l'empire bientôt serait la proie des nations ennemies de Rome ; on en reculait successivement les frontières (1) ; le dieu Terme fuyait devant les divinités étrangères. » Ce furent surtout les philosophes néoplatoniciens qui, dans leurs panégyriques de Julien, comparaient les deux règnes, les deux empereurs, les deux fortunes : Julien austère, ennemi de la table et des plaisirs sensualistes, Jovien adonné à tous les vices de Bacchus et de Vénus ; l'un conquérant les provinces à la tête des légions romaines, l'autre fuyant devant Shapor ; Julien agrandissant les frontières comme un digne césar, et Jovien signant un honteux traité pour les restreindre dans d'étroites proportions : tels étaient les deux hommes et les deux systèmes aux yeux des polythéistes, qui les mettaient incessamment en présence (2).

Pour comprimer ces railleries, il aurait fallu que Jovien adoptât un vigoureux système de répression contre les deux écoles qui se posaient comme la base et la force du paganisme, les philosophes et

(1) Zosime ne se console pas de la perte de Nisibe et de ce qu'on a cédé les habitants, les propriétés, même les animaux : Μετα των οικητορων, και κτηματων, και ζωων, και πασης αποσκευης. (Liv. III, chap. XXXI.)

(2) Voyez ce que dit Suidas, in Ιοβιανός. Les païens, et spécialement Libanius, semblent insinuer que les chefs des chrétiens ne furent pas étrangers à la mort de Julien : Ος τις εντόλην κληρων τω σφων αυτων αρχοντι.

les pontifes des temples. Loin de là, toutes les mesures du court règne de Jovien n'ont qu'un but : éviter une réaction trop vive contre l'antique croyance. Il est chrétien; toute l'armée s'est groupée autour du signe révéré de la croix, mais chacun garde pour lui-même la liberté de sa croyance; sous la tente, la fumée des sacrifices s'élève en l'honneur des dieux; comme par le passé, on consulte les aruspices; autour de Jovien se groupent quelques-uns des philosophes amis de Julien, et la seule condition qu'il leur impose, c'est de quitter leur vêtement cynique et leur barbe crépue (1).

Sous certains rapports, Jovien est plus impartial, plus calme que son prédécesseur; il n'a pas comme Julien un plan invariable qu'il suit et qu'il développe; ses lois laissent la pleine liberté de croyance et la pratique des cultes. Toutefois (et cela doit être) le mouvement chrétien moins calme, moins tempéré que l'empereur, se fait violemment sentir dans toutes les cités de la Syrie, de l'Égypte, de l'Italie même; les opinions vont toujours plus loin que le pouvoir aux époques de réaction. Quand les fidèles avaient appris la mort de Julien, les populations, ivres de joie, s'étaient livrées à des dé-

(1) Voyez Libanius, *Vita*, t. II, p. 16; Eunape, *in Max.*. III; Thom , orat. v.

monstrations bruyantes; les orateurs, les prêtres, avaient provoqué toutes les passions populaires (1) contre l'Apostat, qu'on présentait partout comme justement châtié; on jouait publiquement des pièces railleuses, où la vie de Julien était parodiée avec une verve moqueuse; les jeunes clercs s'habillaient en philosophes cyniques pour provoquer les éclats d'une hilarité scandaleuse, même dans les églises : le règne de Julien avait vu bien des excès, des exils pour les évêques, des églises abattues ou transformées en temples païens (2).

Une réaction vive, inévitable, se manifesta; les exilés revinrent, quelquefois du fond même de la Thébaïde, et leur retour dans les cités fut l'occasion de tumultueuses expressions, d'une joie publique; on brisa les portes d'airain des temples polythéistes, à Alexandrie, à Antioche; on rendit au culte chrétien les sanctuaires encore fumants des victimes immolées; le peuple, comme toujours, alla bien au delà des volontés de l'Église, et le désordre fut au comble. Quand la multitude voyait arriver ses évêques et ses diacres qui avaient

(1) Libanius fut exposé à de grandes violences, ainsi qu'on le lit dans *Philostorge*, liv. VIII, chap. VI. Grégoire de Naziance cherche à les empêcher.

(2) Jovien en fit rétablir plusieurs, même aux dépens de ceux qui les avaient abattues. Voyez ce qu'il imposa à un comte des sacrées largesses : Ο των χυμητατησιων λαργιτιονων χομης.

tant souffert durant la persécution, elle éprouvait une indicible colère contre les auteurs de ces maux; triomphante alors, cette multitude marchait à d'autres excès, car les partis victorieux ne peuvent s'arrêter. La pensée de Jovien, sa préoccupation journalière, fut de préserver de ces tumultes les païens soumis à son empire. Il ne put toujours y parvenir; lui-même dut concéder beaucoup au mouvement religieux (1) qui le soutenait.

Un de ses premiers actes fut de rappeler à la tête de l'église d'Alexandrie Athanase, si souvent exilé, un des chefs les plus ardents, les plus aimés des fidèles; et l'évêque se hâta d'écrire à Jovien pour lui faire accepter le dogme de Nicée, la préoccupation de ses études, l'idée à laquelle il s'était dévoué (2). Mais la mesure la plus générale, ce fut la défense faite aux aruspices et aux devins de jeter leurs prédictions au peuple; il y avait moins ici une pensée religieuse qu'une détermination politique; les aruspices appartenaient tous au paganisme le plus exalté, et tous très-mécontents de la révolution qui rendait au christianisme sa puissance, n'était-il pas à craindre que, par leurs pré-

(1) Théod., liv. IV, chap. II.

(2) Ce fut une espèce de lettre synodale : Επιϛολη συνοδιχη πρός τον Βασιλεά Ιωβιανον χραφεισα περι της Πιστεως περα του αγιου Αθανασιου.

dictions à l'oreille du peuple, ils pussent jeter des espérances pour le retour de l'ancien système avec Julien, qu'on disait vivant, ou avec Procope, ou tout autre officier qui avait conservé dans sa pensée le culte des ancêtres? Il fallait donc réprimer cette conspiration permanente, empêcher la propagation de ces espérances d'un réveil encore possible pour le paganisme; et tel fut le but de la mesure prise par Jovien. En dehors de ces précautions, il fut ordonné aux gouverneurs et préfets des provinces de veiller à la pleine liberté de croyance (1) et à la sécurité de tous les cultes.

A la mort de Julien, le plus grand nombre des philosophes ses amis délaissèrent la tente impériale; qu'avaient-ils désormais à faire, puisque le prince, leur protecteur, quittant une terre maudite, venait de s'élever par la mort au rang des dieux immortels à la suite de cette conjuration fatale et criminelle dont ils accusaient les chrétiens? Jovien n'était-il pas un soldat très-zélé pour la religion de Constantin? Ils craignaient donc des vengeances, et, avant même que les funérailles de Julien eussent été célébrées, ils quittèrent l'armée (2). Le nouvel empereur les rassura par une lettre bien-

(1) Le philosophe Thémistus assure qu'il fit une loi pour assurer à chacun la liberté de sa croyance. (*Orat.*, p. 67, B 68.)
(2) Eunape, liv. V, chap. v, p. 82.

veillante : ils pouvaient revenir auprès de lui, pourvu qu'ils consentissent à quitter ce ridicule vêtement que Julien avait mis à la mode. Quelques-uns seulement se laissèrent entraîner; les autres se retirèrent dans les écoles, fidèles à la mémoire du césar dont ils écrivirent le panégyrique avec une ardente foi et l'amitié la plus dévouée. Libanius pourtant, sans dénoncer le règne de Jovien comme celui d'une persécution, signale le fatal état du paganisme après la mort de son protecteur: « Tous ceux qui voulaient parler contre les dieux étaient écoutés avec respect; les prêtres et les philosophes, traînés devant les tribunaux, étaient traités comme des criminels; à la face des temples abattus ou délaissés (1), les chrétiens faisaient mille risées. Au temps de Julien, nous étions accueillis avec respect par les gouverneurs, aujourd'hui on nous jette à la porte, et un barbare menaça de me tuer, parce que je faisais l'éloge de Julien, mon protecteur (2). » Le petit nombre de lois qui restent de Jovien constatent que, tout en ménageant le parti païen, son zèle pour le christianisme resta toujours ardent; il rendit tous leurs priviléges aux évêques, aux églises, aux clercs, aux veuves, aux

(1) Libanius, orat. XII.
(2) Libanius, *de Vita sua*.

vierges, selon les lois de Constantin. Les préfets des provinces durent assurer la protection la plus absolue aux églises; il voulut qu'on leur restituât la distribution de blé que Constantin leur avait donnée et dont Julien les avait privées (1); toutefois l'empereur ne sortit jamais d'un système de modération.

Jovien n'eut la pourpre des césars que sept mois; tout à coup, il mourut à Dadastane, petite ville de la Galatie. Quelles furent les causes de cette mort si rapide et si fatale? Les uns disent « qu'il succomba sous une conjuration païenne, impatiente de venger la mort de Julien; les autres rapportent que, saisi de la fièvre à son départ de l'Euphrate, il mourut accablé par les fatigues, la maladie, et la douleur peut-être d'avoir signé un fatal traité avec Shapor. Ni Constantinople, ni Rome ne purent donc saluer Jovien empereur; les polythéistes, selon la formule générale, le placèrent au rang des dieux immortels comme césar et auguste. Très-patient dans son système, Jovien n'avait épousé aucune haine; fidèle personnellement au symbole de Nicée, il ne persécuta pas même les ariens. Peut-être n'en eut-il pas le loisir dans son gouvernement de moins d'une année, et

(1) Και νομον ετερον εγραψε τον σιτου την συνταξιν αποδοθηναι τον εκκλησιαις κελευσας. (Théod., liv. IV, chap. III.)

l'on dut à la rapidité de son règne le calme pacifique des deux croyances (1).

Après la mort de Jovien, dix jours se passent sans qu'il y ait un empereur élu; les tribuns des légions se réunissent tumultueusement pour mettre fin à cet interrègne dans le gouvernement de l'empire, et Valentinien est proclamé par les soldats à Nicée. L'un des vétérans parmi les tribuns, Valentinien avait acquis une certaine renommée : ses services dataient de Constantin, et ses opinions appartenaient au pur christianisme (2). Sous Julien même il les avait si peu déguisées, qu'il préféra subir la disgrâce plutôt que de se soumettre à un simple rite païen. Dans toute la Bithynie, on se rappelait cet audacieux tribun de premier ordre qui, entrant à la suite de l'empereur dans le temple des dieux, avait insulté au visage le pontife assez hardi pour le purifier d'eau lustrale : cet officier était Valentinien, le même que les soldats élevaient aujourd'hui à la pourpre. La réaction chrétienne ainsi allait être complète, et pour la réaliser avec plus d'énergie, Valentinien s'associait son frère Valens comme collègue ; partage antique de l'autorité. Les

(1) Jovien mourut en l'année 364.

(2) Les historiens de l'Église vantent-ils sa puissance, son énergie, sa beauté de formes : Ουκ Ανδρεια μονον αλλα και φρονησει, και σοφροσηνη, και δικαιοσηνη, και μεγεθει σωματος διαπρεποιτα. (Théod., liv. IV, chap. v.)

premiers actes des deux empereurs se ressentirent de cet esprit de réaction (1), car il y eut une proscription simultanée des philosophes, des pontifes polythéistes et des devins; le sophiste Maxime, si tendrement aimé de Julien, fut à la fois condamné à l'amende et à l'exil, rigueur qu'il avait méritée en se montrant lui-même si impitoyable pour les chrétiens aux jours de sa puissance et de sa prospérité. Maxime était philosophe et pontife; il ne pouvait plus rester au milieu des légions dont il corrompait l'esprit (2).

Les rigueurs contre les devins et les magiciens, qui se développent dans les lois de cette époque, tiennent encore à ces craintes de complots secrets qui partout se trament contre les nouveaux princes sous le secret des antiques mystères. Jovien était mort si vite avec des symptômes si effrayants! Valentinien et Valens dépérissaient sous des atteintes mortelles (3). On accusait les devins, les magiciens d'user de poison et de maléfices. Ces premiers actes

(1) Le point de vue chrétien de l'avénement de Valens a été parfaitement indiqué par Théodoret dans le chapitre Περι την του Βαλεντινιανου Βασιλειας, και υπως Βαλεντα τον αδελφον κοινωνον εποιησατο.

(2) On l'avait vu pendant l'interrègne de douze jours dont parle Philostorge : Ημερων, διαγενομενων δωδεκα.

(3) Ammien Marcellin en convient : « Constricti rapidis febribus imperatores ambo diu. » (Liv. XXVI, chap. IV.)

tenaient donc à la police des camps et à la sûreté des empereurs. La révolution dominante du commencement de ce règne, le partage de l'empire entre les deux augustes, eut pour pensée de surveiller avec plus de soin les complots et de préserver les provinces envahies par les barbares. Valens eut dans son lot l'Égypte, l'Asie, la Thrace, qui dut former l'empire d'Orient; Valentinien se réserva l'Illyrie, l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne (l'empire d'Occident). Quelquefois leur législation est commune, quelquefois séparée, et c'est un point de critique très-difficile que de distinguer les mesures générales d'avec les lois particulières à chaque empereur (1).

Ce fut une mesure générale, celle qui permit aux prêtres chrétiens de reprendre l'éducation de la jeunesse, faculté interdite par Julien, sous prétexte que les galiléens étaient de pauvres ignorants, incapables d'enseigner les lettres grecques et latines. Valentinien, au reste, demeura dans la mesure d'une juste modération, soit que cela tînt à son caractère d'une grande tempérance, soit que le parti païen fût encore assez fort pour être respecté. Un témoignage impartial lui a été rendu par Ammien Marcellin, si dévoué au paganisme : « Ce

(1) Voyez Ammien Marcellin, liv. XXVI.

règne, dit-il, brilla (1) surtout parce que, entre les religions diverses, il sut tenir le milieu, sans en inquiéter aucune; il ne prescrivit pas d'adorer un dieu plutôt qu'un autre, et ne menaça pas la tête de ses sujets; il pouvait incliner pour certaines idées, mais il n'y força personne (2). » Dans une loi du code théodosien, où Valentinien aime à revenir sur sa vie passée, pour y comparer les temps et les choses, l'empereur dit : « Les lois du commencement de mon règne constatent assez que chacun eut la liberté d'adorer ce qui lui convenait le mieux (3). » La pensée de Valentinien est sans doute d'amener la restauration absolue du christianisme menacé par Julien, mais il se garde d'une réaction qui aurait compromis la sûreté générale de l'empire ; l'administration de Julien avait donné un certain rajeunissement de force au paganisme, et il fallait en tenir compte. Aussi des lois de Valentinien conservent aux pontifes païens leurs priviléges antiques, pourvu que ces coutumes soient justifiées

(1) « Postremò hoc moderamine principatûs inclaruit, quod inter religionum diversitates medius stetit, nec quemquam inquietavit, neque ut hoc coleretur imperavit aut illud. » (Liv. XXX, chap. IX.)

(2) « Nec interdictis minacibus, subjectorum cervicem ad id quod ipse coluit inclinabat, sed intemeratas reliquit has partes ut reperit. » (Amm. Marcel., liv. XXX.)

(3) « Testes sunt leges a me in exordio imperii mei datæ : quibus unicuique quod animo imbibisset, colendi libera facultas tributa est. » (Cod. Theodos., lib. IX, tit. XVI, leg. 9.)

par le temps, « si ces prêtres, ajoute-t-il, se comportent avec décence, sans inquiéter ou menacer l'existence de la religion du prince. » Il partage même entre eux des récompenses (1). Depuis l'avénement de Jovien, les cérémonies secrètes, les mystères divins avaient été proscrits par mesure de police, et cette défense avait jeté la tristesse la plus profonde parmi les polythéistes ; on ne peut dire les pleurs qui avaient été versés parmi les dévots au vieux culte de la patrie. La célébration des mystères se composait de cérémonies pieuses qui faisaient la joie du polythéisme : ici les longues processions d'Isis, le van mystérieux, les grands symboles de Cybèle ; là les rites de Mithra, le culte du Soleil unique, que Julien avait tant célébré et qui semblait la dernière résistance symbolique opposée au christianisme. Valentinien, pour apaiser ces regrets, permit le retour à la célébration des mystères, pourvu qu'il ne fût rien ajouté aux anciennes coutumes (2). Selon Libanius, si attentif aux moindres altérations du paganisme, l'empereur ne permit pas qu'on immolât des victimes ; l'encens seul fut désormais toléré, et la fumée odorante remplit les

(1) Comparez Cod. Theodosian., lib. II, tit. XXX, et Amm. Marcel., liv. XXVI, chap. VI.

(2) Cod. Theodosian., lib. IX, XII et XIII, tit. III.

temples des dieux; nouvelle réaction (1) contre l'abus que Julien avait fait des immolations sanglantes : des milliers de bœufs étaient tombés sous son règne; le sang des génisses et des taureaux blancs avait inondé le pronaos des temples. Cette loi de Valentinien était dictée par l'horreur du sang, la première base du christianisme, où Dieu victime et hostie s'immolait chaque jour pour tous sur l'autel de la messe.

D'autres mesures cherchaient à ramener au droit commun le polythéisme que Julien avait accablé de bienfaits. Les sophistes, sous son règne, avaient été déchargés du poids de toute question d'affaires et de tous tributs : Valentinien révoqua ces bénéfices avec un de ces arguments habituels à son prédécesseur : « Il est honteux, dit-il, que des hommes qui se vantent de soutenir les plus rudes assauts de la fortune n'aient pas le courage de partager avec leurs concitoyens le poids des charges publiques. » Cependant, afin que les temples soient protégés même contre les tentatives des chrétiens, la loi leur donne des sauvegardes (2), qu'on eut soin de

(1) Voyez la vive défense que prend des vieux temples païens le philosophe Libanius, *Orat. pro Templis*, 10.

(2) Cod. Theodosian., lib. XIII, tit. III; lib. XVI, tit. I. Valentinien obtient les plus grands éloges des écrivains ecclésiastiques; Sozomène a tout un chapitre sur l'avénement de Valentinien : Θαυμαστὸς Ἰοβια-

choisir parmi les légionnaires païens, car les pontifes affectaient de les prendre parmi les chrétiens, afin de les faire assister aux sacrifices et de les couvrir d'eau lustrale.

Les biens des temples sont réunis au fisc, sauf au prince à payer les dépenses du culte. Les officiers du trésor ne peuvent contraindre les chrétiens à payer l'impôt le dimanche, jour consacré au Seigneur (1). Dans la solennité de Pâques, l'empereur ordonne la délivrance des prisonniers, car la pâque est le symbole de la liberté et de la fraternité : que le nom de chrétien soit un grand privilége. S'il est impossible encore de défendre les jeux du cirque, les terribles luttes tant aimées des Romains, il sera expressément prohibé d'y exposer des chrétiens, fussent-ils coupables des plus énormes crimes : le sang des fidèles a coulé tant de fois dans l'arène, et il ne faut plus rappeler les époques sanglantes de Sévère et de Dioclétien. Valentinien est le régularisateur des priviléges catholiques : le gladiateur ou le mime qui reçoit le baptême ne peut plus être contraint de paraître dans l'amphithéâtre ou sur la scène ; s'il est impossible à l'em-

νον, και περι τη βιον, και της εις θεον παρρησιας Ουαλεντιανοὺ, και οπως εις βασιλειαν προεβληθη, και τον αδελφον.

(1) Chrysost. *in Gen.*, 30 homel. Rapprochez ces lois de Valentinien du Cod. Theodos., lib. II, tit. VIII, lib. IX, tit. XXXVIII.

pereur d'éteindre d'une façon absolue ce goût effréné des Romains pour les spectacles du cirque, il ne veut pas qu'ils soient l'occasion de la mort d'un néophyte élevé à toute la dignité du chrétien par le baptême et l'eucharistie (1). Comme l'amour de la liberté pourrait entraîner les comédiens, tous de condition servile, à se faire chrétiens, on ne les recevra à l'eucharistie qu'en danger de mort (2). Tous les priviléges antiques des moines et des vierges du Seigneur leur seront restitués. Les clercs ne pourront fréquenter les veuves et les filles, ni recevoir les donations, afin d'éviter les abus; ils ne seront pas exempts des charges de la curie : la curie est le devoir des citoyens de l'empire.

Valentinien est aussi le prince qui s'occupe avec le plus d'activité de l'état politique du christianisme; élevé par un mouvement d'opinion, après la période de Julien, il doit nécessairement régulariser et satisfaire l'Église (3); c'est la condition d'un chef de parti; il ne peut vivre qu'avec les intérêts qu'il représente et leur donner satisfaction. Toutefois, la

(1) Cod. Theodos., lib. II, tit. XXXVI, lib. XII, tit. XXX.

(2) *Ibid.*, lib. XVI, tit. II.

(3) On peut voir l'enthousiasme qu'inspire le règne de Valentinien à l'Église dans l'historien Socrate, chapitre intitulé Οτι Ιοβιανοὺ τελευτησαντος Υαλεντιανον ασαγορειουσιν, ος δε κοινωνον της βασιλειας λαμβανει τον αδελφον, Υαλεντα, και οτι Υαλεντιανὺς ηην ορθιζος ιναλης καρειναις.

puissance du polythéisme est encore assez active pour que Valentinien la respecte; d'après les lois de son code, chacun est libre de professer la foi de ses pères (1); les païens peuvent posséder toutes charges et toutes dignités; à Rome même, ils sont les maîtres du consulat et de la préfecture.

Ici vient l'occasion de parler de cette famille des Symmachus, un des vénérables débris du paganisme. Issu d'une race patricienne d'une vertu et d'une probité traditionnelle, Aurélius Arianus Symmachus (2), le père de celui que la dispute avec saint Ambroise rendit célèbre, présidait le sénat et tenait la préfecture de Rome; sous son active administration, des temples furent élevés aux dieux immortels et des monuments réparés aux frais du public; nulle famille n'était plus attachée au paganisme avec toute la foi de l'aristocratie sénatoriale. A Symmaque succéda, dans la préfecture de Rome (3), Lampadius, patricien comme lui, non

(1) Voyez dans Ammien Marcellin, liv. XXX, chap. IX.

(2) Il fut préfet de Rome en 364.

(3) Les consuls de 365 à 367 sont :

365 { Flavius Valentinus Aug.
Flavius Valens Aug.

366 { Gratian. nob. puer.
Dagalaïphus.

367 { Lupicinus.
Jovinus.

moins attentif pour la construction des édifices. Aujourd'hui encore plus d'un monument à Rome porte le nom de Lampadius, et la foule, qui aimait à railler, en contemplant cet orgueil de transmettre ses titres à la postérité, lui appliquait le surnom que Constantin donnait à Trajan, l'*herbe pariétaire*, voulant indiquer ainsi que son désir de perpétuer son nom était semblable à la tendre pression du lierre qui enlace le fût des colonnes et la pierre des tombeaux en ruine dans le mélancolique paysage de la campagne de Rome. Le préfet Lampadius fut un des actifs réformateurs de la morale polythéiste; s'il ne put abolir les jeux du cirque, les combats de gladiateurs, la passion des Romains, il distribua entre les pauvres d'abondantes aumônes, ce qui témoigne de la puissance de l'esprit chrétien; les deux religions, si profondément séparées, se préparaient à une fusion (1). Les païens admiraient la puissance politique et morale de l'épiscopat. Le préfet Prétextus disait au pape Damase : « Fais-moi évêque de Rome, et je me ferai chrétien (2). » Ammien

(1) Voyez le curieux règlement de Valentinien sur les études de Rome. (Cod. Theodos., lib. IV, tit. IX.) Saint Augustin, dans ses *Confessions*, liv. V, chap. VIII, a parlé des mauvaises mœurs de la jeunesse de Rome.

(2) « Facito me Romanæ urbis episcopum, et ero protinùs christianus. » Ceci est rapporté par saint Jérôme, qui si longtemps habita Rome. (*Advers. Joan. Hierosol.*, § 8.)

Marcellin, polythéiste impartial qui assiste à la décadence, à la ruine de la vieille religion, écrit ces paroles : « Quand je considère l'éclat qui environne les dignités de l'église de Rome, je ne m'étonne pas que les plus ambitieux fassent de grands efforts pour y obtenir le siége épiscopal. Cependant ils entendraient mieux les intérêts de leur croyance si, moins frappés de la grandeur de Rome, ils se rapprochaient de certains évêques de province que la simplicité et la frugalité rendent respectables (1). »

On était arrivé à ce moment de calme où toutes les opinions s'examinent et se respectent, parce que la foi n'est plus aussi vive; on ne persécute plus, on se rapproche. Entre les esprits considérables, il y avait une habitude d'examen et de controverse polie; le polythéisme avait trop à ménager la religion des princes, pour se livrer contre elle à l'insulte et au mépris; il n'était plus que dans cette position de faiblesse qui consiste à être souffert et protégé. La politique de Valentinien, toute de ménagement, pouvait favoriser le christianisme, comme sa foi religieuse, mais il avait respect pour ces familles du patriciat qui, confondant le culte des dieux avec celui de la patrie (2), gar-

(1) Amm. Marcel., liv. XXVII, chap. III.
(2) Voyez Symmaque, liv. II, chap. XXXVIII.

daient intactes dans leur cœur les divinités de Rémus et de Romulus. Cette impartialité de Valentinien se révélait dans tous ses actes : une inscription antique constate que l'empereur fit élever aux dépens du fisc une statue d'or au préfet Symmaque, le plus noble, le plus vénéré parmi les païens. Au milieu de toutes les innovations proclamées par l'Église de Jésus-Christ, Symmaque se tenait debout comme un chêne antique et vénérable aux racines noueuses, symbole du vieux temps qui s'en allait (1).

La situation respective du polythéisme et de la religion chrétienne occupe moins Valens, le collègue de Valentinien, que la lutte vigoureuse et toujours violente de l'arianisme contre l'Église orthodoxe (2); homme politique surtout, Valentinien, chaque fois qu'une question de dogme lui était soumise, la repoussait avec une certaine répugnance, en disant : « Je ne suis point évêque; ceci ne me regarde pas. » Si donc l'empereur conservait une supériorité sur l'Église, c'était en vertu de cette espèce de pontificat que Constantin avait exercé : le prince n'avait-il pas présidé le concile de Nicée? Valens se mêla plus directement aux querelles du dogme dans

(1) Grutter a rapporté cette inscription, p. 374, no 3.

(2) On peut voir, au reste, sur ce point une curieuse épître dans Théodoret, liv. IV, chap. VII : Επιςολη Βασιλεως Βαλεντινιανού και Βαλεντου περι του ομουσιν γραφεισα προς την ασιανην διοκησιν.

l'Église, soit que cette tendance tînt à son caractère, soit que sa conduite lui fût commandée par l'esprit des provinces placées sous son gouvernement. L'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, avaient été le vaste théâtre des querelles de l'arianisme, croyance qui subissait alors une véritable crise. L'arianisme n'avait été dans l'origine qu'une séparation sur la nature des essences, et peut-être ces deux Églises se fussent-elles concordées sur le terrain neutre et mitoyen du tiers-parti d'Eusèbe de Césarée (1). Mais, quand l'examen se place au centre d'une croyance, bientôt elle devient poussière, et l'arianisme en était arrivé successivement à ce point de nier d'une manière absolue et impie la divinité du Christ.

C'est en cet état que l'avait accepté Valens, dont l'opinion fut encore débordée par des sectaires plus hardis, les anomens (2), déistes purs, sans culte et sans croyance; Valens se plaça au milieu des ariens, dont la doctrine philosophique allait à son âme, pour persécuter vivement les évêques orthodoxes. Saint Athanase, vieillard habitué aux proscriptions,

(1) Toutes ces querelles de l'arianisme sont parfaitement rapportées d'après les pièces par Théodoret. Voyez, au reste, Συνοδικον της εν τω ιλλυρεικῶν σαυναχθεισης συνοδου περι την Νισιεως.

(2) Théodoret les appelle audéaniens : Περι της των αυδεανων αιρεσεως. (Liv. IV.) L'historien explique par quelles causes Valentinien fut entraîné vers l'hérésie : Τινα τροπον ο Βαλης εξεκλινεν εις την αρεσων.

fut encore expulsé du siége d'Alexandrie; pas un seul évêque de Syrie ne fut respecté dans son indépendance; on attribua cet esprit de persécution à la femme de Valens, Albia Dominica, ardente arienne. Les femmes hellènes étaient très-portées pour l'arianisme, qui avait environné son culte, si simple dans le dogme, d'hymnes ferventes, poétiques, de chants aux doux accords, aux vers suaves. Je crois surtout que la politique de Valens contre l'Église orthodoxe fut dominée par la philosophie alexandrine, qui s'était jetée dans l'arianisme en désespoir de cause après la tentative impuissante de Julien. Valens n'avait point, comme Valentinien, son frère, repoussé les sophistes et l'école d'Alexandrie (1), préférait le dogme arien à celui de l'Église orthodoxe : un Dieu unique et point de Christ divin, n'était-ce pas le rationalisme matériel? Tout en proscrivant ainsi la divinité du Christ, l'esprit de son Évangile pénétrait les ariens comme toutes les autres âmes, et je trouve dans les lois de Valens l'établissement d'un hospice, maison commune destinée aux pauvres; institution absolument inconnue au monde ancien.

Toutes les lois de Valens, rendues en pleine cam-

(1) Saint Athanase mourut à la peine dans cette lutte : Περι την του αγιου Αθανασιου τελευτης και την πςαρου κςεροτυνιας.

pagne d'Orient, ont pour objet d'attirer à son épée les populations chrétiennes. Jovien, on se le rappelle, avait signé avec la Perse un traité qui fixait les limites de l'empire romain à l'extrémité de la Syrie. Dans ce traité, l'Arménie avait conservé son indépendance absolue; chrétienne néanmoins, son intérêt lui commandait un rapprochement avec l'empire (1). Un traité d'alliance fut donc conclu entre Valens et Arsace; bientôt connu de Shapor, il devint le prétexte d'une invasion furieuse des Perses dans l'Arménie; ce royaume n'avait pas de forces suffisantes pour se défendre, il succomba : Shapor fut impitoyable dans la victoire aussi bien religieuse que politique (2), et cette invasion dans l'Arménie fut marquée par de cruels martyrs. Ardent adorateur du magisme, Shapor voulut l'établir comme religion politique et une garantie d'État dans tout le territoire qui s'étendait depuis l'Euphrate jusqu'à l'Araxe : les églises furent détruites, les évêques chassés; le culte du feu de-

(1) Ammien Marcellin, bien que polythéiste, apprécie le sens de cette alliance : « Quibus exitiale aliud accessit et impium, ne post hæc ita composita, Arsaci poscenti contra Persas ferretur auxilium, amico nobis semper et fido. » (Amm. Marcel., liv. XXV, chap. VII.)

(2) Arsace tomba aux mains de Shapor, ainsi que le constate Procope, *de Bell. Persic.*, liv. I, chap. V, et l'on sait que Procope avait tiré son récit des historiens d'Arménie : Η των Αρμενιων ιςορια φησιν, ou bien : Η των Αρμενιων συγγραφη λεγει.

vint la loi générale et religieuse; la domination persane se fit sentir avec un si odieux despotisme en Arménie (1) que, par l'ordre de Shapor, même tous les livres grecs furent détruits, ce qui comprenait les Évangiles, les Actes des apôtres, la liturgie ecclésiastique. Les mages qui dominaient la cour de Shapor portaient une haine profonde aux écrits des chrétiens et aux symboles d'un culte qu'ils traitaient d'idolâtre, car eux n'avaient ni temples, ni religion formulée par des signes extérieurs.

Avant d'accomplir sa lointaine expédition contre les Perses et de délivrer l'Arménie, Valens, comme Julien, voulut apaiser les querelles religieuses; au fond de l'âme il était arien, mais arien tolérant; s'il luttait contre l'esprit altier et orthodoxe d'Athanase, s'agitant au milieu d'Alexandrie, il apportait assez de tolérance envers les esprits calmes, impartiaux, parmi les nicéens : c'est ainsi qu'à Constantinople il souffrait deux évêques, l'un arien, l'autre catholique. Les monuments chrétiens, les édifices publics élevés par Constantin, l'église des Apôtres elle-même, avaient été mal bâtis et peu solidement; l'orgueil d'improviser une cité plus étendue, plus magnifique que Rome, en quel-

(1) Arsace fut condamné au plus cruel supplice dans le château de l'Oubli : Τον μεντοι Αρσακην εν τω της ληθης φρουριω καθειρζε.

ques années, avait déterminé Constantin à s'occuper plus des décors extérieurs que des fondements des édifices même, et, à peine construits, ils menaçaient ruine; Valens en rebâtit quelques-uns, les répara presque tous (1), et, dans cette prévoyance d'administration, il se prépara religieusement à son expédition contre les Perses, qui avait pour but surtout la délivrance de l'Arménie.

Les traditions de l'Église grecque rapportent qu'à son passage à Nicomédie, Valens fit subir le martyre à un grand nombre d'évêques orthodoxes; les Grecs célèbrent la mémoire de ces tristes holocaustes; l'arianisme, tout en professant des opinions calmes et philosophiques, était de sa nature persécuteur (2). Durant cette longue marche de Valens vers la Perse, à chaque cité qui formait ses étapes, il chassait les évêques catholiques pour y substituer des ariens. A Césarée, il trouva une puissante opposition dans la parole de saint Basile, non point cette opposition bruyante qui éclate par de rudes actions comme celle de saint Athanase, mais cette résistance passive qui s'exprime par ces pa-

(1) C'est Ammien Marcellin qui dit combien Constantinople fut mal construite et la nécessité de ces reconstructions. Voyez Ducange, *Constantinop.*, 22.

(2) Lisez le chapitre de Théodoret : Οις Βασιλευς ου αλης πολλους ανειλε, σωιχειον θητα ουχοντας εν τη καταρχη των ονοματος, etc. (Liv. IV, chap. xv.)

roles : « Je n'ai rien que la vie ; on ne peut rien m'enlever au delà? » Valens voulut néanmoins assister à un service catholique ; la majesté des cérémonies l'impressionna si vivement qu'il fut forcé de respecter l'évêque de Césarée. Le gouverneur Eusèbe n'imita point cet exemple de modération de l'empereur, et Basile fut emprisonné dans la cité même de son épiscopat (1). La persécution devint violente dans l'Égypte spécialement ; à Alexandrie, où elle prit un caractère remarquable, l'église fut pillée, détruite ; on vit alors se renouveler cette alliance intime qui s'était déjà plusieurs fois produite entre le paganisme et les ariens réunis contre les partisans de la foi de Nicée ; le désordre vint des masses confuses des populations agitées, et, lorsqu'il s'agit de l'élection d'un évêque, les païens prirent part à cet acte religieux et à l'intronisation du prélat Lucius dans l'église d'Alexandrie. La joie fut immense parmi le peuple, et quand il proclama le successeur d'Athanase, il chantait en chœur : « Tu es l'ami de Sérapis ; c'est lui qui t'élève à l'épiscopat d'Alexandrie (2)! » Singulière

(1) Voyez dans Sozomène le chap. XV, liv. VI, intitulé : Περι της διαφορα Ευσεβιου του καισερειας, και Βασιλειου του μεγαλου, και ως εντευθεν οι αρειανοι θαρσος λαβεντες, τη καισαρενον επιφοιτωσι, και αποκρονουται.

(2) On trouve cette curieuse relation dans une épître écrite par Pierre

confusion d'idées et de croyances, qui constate le rapprochement du paganisme et de l'hérésie d'Arius par des concessions mutuelles. Les penseurs dans le polythéisme commençaient à reconnaître l'impossibilité de soutenir la pluralité des dieux, et les ariens revenaient à l'unité par la négation de la divinité du Fils. Toute l'école d'Alexandrie, à travers ses professions mystiques, se rattachait au déisme matériel, au panthéisme : Tout est Dieu, et, sur ce terrain, elle remontait à la dernière et la plus hardie expression des doctrines d'Arius. Sérapis, pour le peuple, était la personnification de cette unité dans le panthéon égyptien, et voilà pourquoi, même en élevant un évêque arien, on le disait ami de Sérapis (1). Dans l'Asie Mineure, en Égypte, la plupart des préfets étaient restés païens, et tous demeuraient dans une intelligence parfaite et fort amicale avec le parti arien, qui était la croyance de Valens.

Valentinien, dans son empire d'Occident déjà menacé par les barbares, tout en gardant un ca-

d'Alexandrie : Χαλῶς ηλθος επισκοπε μον μηλεγων. Ο Σεραπις σε φιλων εισηνεγκε το παζιονει δωλον εαυτ' ονομαζοντες.

(1) Cette lettre de Pierre d'Alexandrie est très-curieuse à étudier pour écrire l'histoire du panthéisme égyptien; elle a été rapportée par Théodoret : Εκ τ' επιστολης Πετρου Αλεξανδρειας, διηγησις περι των εν Αλεξανδρεια συμβαντων υπόλουκιου. (Liv. IV, chap. XX.)

ractère impartial à l'égard du culte païen, la religion de beaucoup de cités gallo-romaines, prenait des mesures sévères contre la licence et les abus du pontificat polythéiste; plusieurs lois sont destinées à réprimer les excès des prêtres, des aruspices et des devins qui remplissaient encore Rome et l'Italie (1). Si la foi religieuse s'affaiblissait envers les dieux de l'Olympe, comme toujours, ce qui restait debout dans la chute des croyances, c'était la superstition; les aruspices se multipliaient donc au milieu des provinces, pour deviner les sorts, lire dans l'avenir; or, comme il y avait grande haine envers le christianisme et le prince qui le protégeait, ces paroles des devins murmurées à l'oreille se liaient quelquefois à des conjurations réelles, et l'on dut les réprimer vigoureusement. Une loi du code théodosien, intitulée du nom de Valentinien (2), chassa également les joueurs de flûte, témoins nécessaires de toutes les cérémonies du paganisme : aux funérailles, aux jours de naissance, comme aux fêtes de l'hyménée, on voyait, en tête des cortéges, les joueurs de flûte à la robe de lin, ainsi qu'on les trouve incrustés sur les bas-reliefs antiques

(1) Cod. Theodos., lib. VI.
(2) Cod. Theodos., lib. III, tit. VII, lib. IV, tit. VI.

de Pompéia et d'Herculanum. On fit un long procès à tous ces débris du paganisme, si rigoureux dans la forme, que le sénat de Rome, encore en majorité polythéiste, députa ses consuls pour apaiser ce système violent que semblait adopter l'empereur Valentinien. A Rome ainsi toutes les formes païennes étaient religieusement conservées (1); l'autel de la Victoire resplendissait dans le sénat; les prêtres païens gardaient toujours leurs priviléges ainsi que les prêtresses du temple de Vesta. On y manifestait même plus de tolérance pour le paganisme que celui-ci n'en avait pour l'Église orthodoxe, partout où il exerçait encore son pouvoir. En Orient, sous Valens par exemple, le culte polythéiste était public et presque dominant, parce qu'il soutenait l'arianisme de sa popularité. Libanius, si profondément enthousiaste de tout ce qui est l'ancienne forme, ne peut retenir son émotion et sa joie en rapportant que, dans la cité d'Antioche, Jupiter et Vénus recevaient les sacrifices et l'encens des mortels (2). Mais, je le ré-

(1) Théodoret rapporte pourtant qu'alors à Rome brillaient dans tout leur éclat les papes Libérius et Damase. Voyez son chapitre : Περι τελευτης Λιϐεριου ρωμης, και Δαμασοι, και Συριχιον των μεν' αυτου, και ως ενεσυνερα, etc. (Liv. VI.)

(2) Libanius, *Orat. pro Templis*. Il faut lire et commenter incessamment cet ouvrage.

pète, il faut reconnaître la transformation philosophique de ces dogmes, qui tous tendent à l'unité de Dieu. Une curieuse harangue du sophiste Thémistius peut donner la mesure de cette direction nouvelle de l'esprit païen. « Il en est de la religion, dit-il, comme de tous les arts qui se perfectionnent par la dispute ; les diverses sectes dans la croyance universelle sont des modes divers pour adorer Dieu, elles secondent ses desseins de rester pour tous un impénétrable mystère (1). »

Dans ces froides paroles, qui aurait reconnu le paganisme avec son riant Olympe et ses divinités? Aux yeux des rhéteurs d'Alexandrie, le polythéisme n'est plus qu'une face de la philosophie générale; quand les croyances cessent d'avoir un ascendant par elles-mêmes, elles cherchent un rajeunissement, une nouveauté dans les idées générales, qui parlent et plaisent à tous. Valens, ainsi placé sous la double action des ariens et des polythéistes, proscrivit les catholiques d'une façon implacable; on renouvela les supplices du cirque; on vit des martyres comme au temps

(1) Comparez avec Libanius, *pro Templis*. Les historiens catholiques ne veulent pas de cette fusion, et Sozomène a deux chapitres tout entiers sur le pur ascétisme catholique, liv. VI, chap. xxx : Περι των ενσκηνει μοναχων, et le chap. xxxi : Περι των εν τη Κτρια, και των καλουμενων κελλεων μανασηρίον.

de Dèce et de Dioclétien. Les impénétrables solitudes de la Thébaïde ne furent même pas un abri contre cet esprit de persécution; la vallée sauvage, défendue par les montagnes et le Nil, fut envahie par les soldats (1). On vit les Pères du désert se disperser dans des lieux plus inaccessibles encore. L'Égypte avait toujours été une terre de fanatisme; les sectes s'y livraient des combats, et les lettres déjà citées de l'empereur Adrien nous font connaître l'esprit de ce peuple enthousiaste des processions d'Isis et d'Osiris. Bien longtemps après le triomphe absolu de l'esprit chrétien, les partisans d'Isis se livraient encore des combats dans la Haute-Égypte, autour des Pyramides : les croyances qui se manifestent par la forme extérieure sont les plus vivaces et se maintiennent après les dogmes.

Ces lois et ces mesures qui nous sont révélées par le code théodosien étaient, au reste, des accidents dans la vie militaire de Valentinien et de Valens; car l'empire par tous les côtés se trouvait menacé par les barbares. Les frontières étaient franchies. Le prestige qui longtemps avait entouré le majestueux édifice s'effaçait peu à peu, et tous les efforts des deux augustes étaient de restaurer quelque

(1) Sozomène est fort curieux pour l'histoire égyptiaque des Pères du désert : Περι των κατα τοις καιροις εκεινοις ακμασαντων αγιων Ανδρων εν Αιγυπτω. (Liv. VI, chap. XVIII.)

chose de cette puissance morcelée par la victoire et la conquête. Valentinien portait ses armes contre les Sarrasins d'Afrique, les Allemands et les Guades, la Pannonie et l'Illyrie (1); Valens s'avançait contre les Perses et les Huns (2), qui déjà se montraient à l'orient. Ces vies militaires, si pleines de fatigues et de guerres, ne pouvaient donc s'absorber dans les questions religieuses, qui n'avaient plus d'ailleurs la même importance. Les mœurs des deux augustes supposent plus d'un mépris des principes chrétiens et un retour aux habitudes polythéistes. Ainsi, Valentinien colère, livré à mille excès, répudie capricieusement sa femme Valeria Severa pour épouser Justina, malgré les évêques; et Valens persécute sans hésiter tous les plus fervents adeptes de l'Église orthodoxe. Au demeurant, cette époque est un peu confuse au point de vue philosophique et religieux : aucune doctrine n'est bien précise, aucune situation parfaitement nette. Julien a laissé des amis, de très-chauds partisans de son système; le paganisme est encore une force res-

(1) Ammien Marcellin est l'historien impérial et militaire de cette époque; il assistait à la plupart des batailles. (Amm. Marcel., liv. XXX, chap. v.)

(2) La première invasion des Huns est de 376, et Agathias commence à parler de leur origine : Οι ουνοι το γενος τὸ μεν παλαιον κατωκουν της Μαιωτιδος λιμνης, και ησαν του τανιιδος ποταμοὺ αρκτικωτεροι.

pectable ; on ose à peine l'attaquer, car il est soutenu par l'ancien parti philosophique dont Libanius est le chef, par une longue hiérarchie de prêtres, de pontifes attachés au service des temples, existences qui ne peuvent être impunément brisées. L'opinion arienne, alors à son apogée, vient encore augmenter cette confusion, j'ai presque dit ce syncrétisme (1) ; ici l'on persécute les orthodoxes, là c'est la foi de Nicée qui triomphe. Mais ce qui montre l'audace de l'arianisme, c'est qu'il se fait persécuteur ; il ose tout, tandis que les partisans du dogme de Nicée restent timidement dans la doctrine orthodoxe, sans imposer la vérité dogmatique à personne, quoique Valentinien soit leur protecteur déclaré. Tout est tempéré, hésitant dans les mesures ; et pourtant ce n'est pas faute d'intelligences graves, supérieures, car à cette époque vivaient quatre grandes sommités dans l'Église : saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin.

(1) On peut s'en convaincre par la confusion de doctrines du concile Arimensi, dont parle Sozomène : Περι των πραχθεντων εν τη Αριμινω συνοδω. (Liv. IV, chap. XII.)

CHAPITRE XXIII.

JEAN CHRYSOSTOME, JÉRÔME, AMBROISE ET AUGUSTIN.

L'histoire politique de l'Église n'a qu'un intérêt médiocre à côté des grandeurs de sa destinée morale, et c'est à ce point de vue que les agiographies que je vais essayer ont une sérieuse importance. Aucune opinion, aucune croyance n'offre une réunion d'hommes aussi éminents groupés autour des mêmes idées et pour la défense des mêmes principes. Si l'Église orthodoxe n'avait pas eu des défenseurs de cette supériorité, si Dieu ne lui avait pas donné ces génies, que fût-elle devenue dans sa double lutte avec le paganisme et l'arianisme (1)? Cette surabondance de force, elle la dut surtout à la compression morale qu'elle subit sous Julien, lorsque l'Apostat défendit, avec un dédain superbe, aux galiléens d'étudier les auteurs grecs de

(1) Voyez la *Biblioth. Pet.*, t. V à VII.

l'école d'Athènes, les poëtes et les philosophes de l'antiquité. Il fallut bien dès lors que l'Église trouvât en elle-même cette puissance d'étude, d'intelligence et d'esprit, qui pouvait facilement suppléer à tout le passé de philosophie et d'histoire profane. Les efforts de l'Église se personnifient donc dans les quatre Pères grecs et latins dont je vais parler : saints Chrysostome, Jérôme, Ambroise, Augustin; ils forment la troisième période dans l'histoire littéraire de l'Église chrétienne.

Jean, qui mérita le beau surnom de Chrysostome (ou bouche d'or) (1), était né à Antioche en 347, sous le règne de Constance; il appartenait à une famille illustre de la cité, et l'on remarque dès cette époque que presque tous les Pères éminents sortaient des races pourprées parmi les hellènes. Le père de Jean commandait les cohortes impériales en Syrie, et sa mère, du nom d'Anthuse, avait une de ces vertus antiques dont on ne voyait que de rares exemples. Libanius, tout dévoué au paganisme, ne peut s'empêcher de dire, en parlant de la mère de Jean : « Quelles merveilleuses femmes

(1) Voyez dans Sozomène la notice Περι αγογης και διαιτης και πολιτειας και σοφιας, και εις τον θρονον παροδου του μεγαλου τωουνον του προσοςομεν. (Liv. VII, chap. II.) Les œuvres de saint Jean Chrysostome ont été plusieurs fois publiées avec un grand soin; les analyses de l'abbé Guillon sont plus brillantes que bien choisies.

on trouve parmi les chrétiens! » Ce fut dans les écoles d'Antioche, sous ce grand maître de l'art, que Jean fit ses premières études (1), et Libanius, en voyant tant d'âme, une si puissante aptitude, le désignait déjà pour son successeur. A cette époque, dans les écoles de philosophie et de déclamation, il se révélait une bienveillance mutuelle, et les croyances n'étaient pas un obstacle aux rapprochements : on voyait sur les mêmes bancs chrétiens et polythéistes professer une semblable admiration pour la langue et les traditions scientifiques de la Grèce. Jean se destina pour la chaire et fut nommé lecteur de Mélèce, évêque d'Antioche.

Cette vie publique en face d'un monde rassasié ne correspondait pas à l'âme de Jean, le jeune lecteur, qui désira se retremper dans la solitude; comme Démosthène, deux ans il s'exerça au fond d'une caverne dans l'art de la parole, car le désert donne à la pensée une énergie libre, quelque chose de plus abrupt, de plus hardi. Les deux années de cette Thébaïde produisirent sa première œuvre, le *Traité sur le Sacerdoce* (2), écrit en forme

(1) Sozomène invoque le témoignage de Libanius : Και τοις κατα αυτὸν ιπερβαλλων ρητορας, ως και Λιβανιος οσυρος σοφισης εμαρτυρεσην.

(2) L'historien Socrate en parle, liv. VI, chap. III : Μετα' ου πολυ δε και της του διακονου Αξιας παρα μελετων τοχω, τοις περι ιερου-

de dialogue avec Basile, et que l'on considère comme l'un de ses plus remarquables ouvrages. Provoqué de s'expliquer sur la grandeur de la vie religieuse et solitaire, Jean, dans son enthousiasme, composa un traité spécial sur le bonheur infini de la solitude, quand l'âme se replie sur elle-même au bruit de cette voix mystérieuse du désert (1). Là seulement on trouve cette exaltation de l'âme ardente et dévouée : « Qui de plus heureux, s'écrie-t-il, du solitaire ou du roi? Le solitaire est libre, puissant sur la terre qui est à lui; le roi est esclave de ses passions; le véritable souverain est celui qui règne sur lui-même et peut se passer des misères de la vie; les épreuves que Dieu nous envoie sont des témoignages de sa prédilection pour nous; ainsi, il nous fortifie, nous encourage, et nous fait dignes de la destinée de l'homme. » Rappelé à Antioche par son évêque, Jean commença cette longue suite d'homélies qui lui méritèrent le beau nom de *Bouche d'or*, et saint Jérôme dit de lui « qu'on accourait en foule à ses paroles comme les abeilles dans un champ émaillé de fleurs. » Le but de toutes

κημενης λογοις σηνεταζε, και τοις προς τωγειρων. Ce livre a été conservé et traduit.

(1) Ce goût pour la solitude appelle mille éloges de l'historien Socrate dans le chapitre qu'il consacre : Περι γενους και αγωγης βιου Ιωαννου των κωνςαντινουπολεως επισκοπου.

ces homélies, c'est l'instruction du peuple et l'exaltation des saints Évangiles qu'il explique et développe devant les chrétiens, les païens et les juifs; son auditoire ne se composait pas d'un certain nombre de fidèles, mais de la ville entière d'Antioche, accourant à ses instructions. Chrysostome est l'orateur patriotique, le protecteur de la cité, et toutes les fois que sa parole se fait entendre, c'est dans l'intérêt de ses concitoyens menacés.

Voici le règne de Théodose; les habitants (1), dans un jour de délire, ont brisé la statue de l'empereur et celle de Flaccille sa femme; la colère de Théodose n'a pas de bornes; on sait qu'elle éclate comme un tonnerre, témoin le massacre de Thessalonique : « Vengeance de rois, s'écrie saint Jean Chrysostome, toujours implacable; parce que leur puissance est sans bornes, ils imposent leur colère sans limites. » Antioche est dans la désolation; l'aspect de la ville est lamentable; tous craignent le glaive de l'empereur : les uns fuient au désert, les autres s'abritent dans les cavernes. Chrysostome entreprend la tâche immense de relever le moral affaibli de cette population; il y consacre vingt-deux

(1) Comparez sur cette sédition Chrysostome, *In se Ignatium*, c. IV, et Libanius, orat. XII. Tous deux vivaient à Antioche, qui comptait alors une population de plus de deux cent mille âmes. Δημον εις εικοσι εκτεινομενον μυριαδας.

homélies (1), véritable expression du patriotisme grec. L'orateur, s'adressant à Théodose, l'implore, le supplie, puis lui commande la clémence, et il parvient à apaiser sa colère. Les habitants d'Antioche s'attendaient à une inflexible proscription, et l'empereur se borna à des répressions régulières : les comtes qu'il délègue ferment les théâtres, les cirques et jusqu'aux bains publics, distractions tant aimées de toutes les populations dans l'ancien monde; Antioche perd ses glorieux privilèges de métropole; elle paie une capitation énorme au fisc, mais l'empereur renonce à toute exécution sanglante par grandes masses d'habitants, comme il en a fait la menace (2). Chrysostome, à son tour, invite les citoyens à la résignation; il accourt jusqu'à Constantinople pour apaiser Théodose si profondément irrité. Durant cette négociation, Antioche demeura plongée dans la plus profonde tristesse : quelle sera la résolution dernière de l'empereur? A ce moment on vit un spectacle digne d'admiration et de reconnaissance : tous les Pères du désert sortirent de leur solitude pour

(1) *Opera Chrysost.*, homel. 3, v. 13. Comparez avec Libanius, orat. x.

(2) Sozomène parle des autres révoltes d'Antioche : Περι της ειπραξευς των φορων, και των καθαρειθεντων εν Αντιοχεια Βασιλικων ανδριαντων, etc.

consoler et secourir leurs frères d'Antioche. Chrysostome en fait un pompeux éloge en l'opposant à la lâcheté des philosophes, qui tous avaient abandonné la ville désolée. Toutefois Libanius, le chef de l'école néoplatonicienne, qui prit, comme saint Chrysostome, la défense des habitants d'Antioche, implorait dans une harangue froide et pompeuse le pardon de l'empereur. Il invoqua l'exemple de la clémence de Trajan. La colère de Théodose s'apaisa, et Antioche fut pardonnée (1).

L'esprit si vif, l'intelligence si splendide de Jean Chrysostome, frappèrent vivement Théodose, qui voulut l'appeler au siége épiscopal de Constantinople (2), convoité par tous les diacres et les évêques. Chrysostome le refusa d'abord; quand les citoyens d'Antioche apprirent que leur évêque allait leur être enlevé, ils se réunirent pour le supplier, les mains jointes, de rester parmi eux, et telle était la pensée de Chrysostome. Mais Théodose le rappela d'une façon si pressante auprès de lui, que l'évêque enfin accepta. C'était un grand patriarcat que celui de Constantinople; la présence de la cour de l'empereur donnait à cette église un aspect

(1) C'est dans ce but qu'il faut sans cesse mettre en regard saint Chrysostome, homel. 21, et Libanius, orat. XIII.

(2) Voyez l'historien Socrate : Περι της τελευτῆς νεκταριου, και την Ιωαννου Χρεισοσονιας.

de luxe et de splendeur. La nouvelle métropole de l'empire était peuplée de basiliques toutes couvertes d'or et de porphyre; le palais épiscopal était riche en meubles incrustés d'ivoire, de nacre, de topazes et d'émeraudes : Chrysostome ordonna que, dans les grandes misères du peuple, tous ces ornements seraient vendus, pour le prix en être distribué aux pauvres. Sa lutte épiscopale fut donc dirigée contre le luxe et la corruption (1) qui commençaient à paraître au sein de l'Église grecque surtout : l'amollissement des âmes avait son origine dans le manque d'obéissance et de discipline : le corriger était la plus rude tâche que pouvait s'imposer Jean Chrysostome, car il rencontrait pour adversaires les évêques, les diacres et les chefs du clergé arien, personnifié dans Théophile, patriarche de Constantinople.

Ce désir de réformation explique surtout la tendance de Jean Chrysostome pour les mœurs natives (2) et les austérités des moines du désert, qu'il présente comme des modèles devant l'Église sécu-

(1) Cette grande lutte a été décrite par Socrate dans le chapitre Περι σεραπιονεν την διακονου, και ὂπως δι αυτον ὁ επισκοπος εχθρος τῳ κληρῳ και τεση και πολεμου.

(2) On peut voir l'histoire de ces querelles dans le livre XII, chapitre XVII de Sozomène, sous ce titre : Περι της γενομενης συνοδου παρα Θεοφιλου, και των κατηγορειων Ιωαννου, αν ρουφιαναις, και ως κληθεις Ιοωανης, και μη πραγηνομενου παρα αυτου καθηρηθη.

lière, déjà si profondément séparée de son origine pure et sainte. Nul des Pères de l'Église n'a plus de goût pour la solitude que saint Jean Chrysostome; il la considère comme le dernier but du philosophe; il n'est attaché à ses fonctions, à sa dignité que parce qu'il peut instruire, prêcher, et il défend sa liberté aux dépens mêmes de sa vie : « La mort, s'écrie-t-il, n'est pas capable de m'effrayer; je méprise les menaces et les caresses du monde. La lumière de l'Évangile n'a pas commencé avec moi et ne s'éteindra pas avec moi (1). »

De telles plaintes si fières signalent la mission que Chrysostome s'est imposée, celle d'un réformateur austère qui arrive dans la ville de luxe et de plaisir jetée sur le Bosphore, et que les poëtes comparaient à Vénus sortant des ondes. Constantinople aimait les hippodromes, les arènes, les bains de porphyre et de marbre. Au milieu de ces délices, un homme du désert s'élevait, à la parole ardente et sévère, pour dénoncer les pompes mondaines comme autant d'insultes au Dieu vivant. Le préfet de Constantinople, païen de mœurs et de manières, inaugure la statue

(1) Voir dans les œuvres de saint Jean Chrysostome, orat. v. Pallade dit que, depuis l'avénement de saint Jean Chrysostome, Constantinople avait admirablement grandi pour sa piété : « Cum igitur ita res se haberent, Ecclesia in dies efflorescente in melius, tota civitate in pietatem transformata. » (Cap. v, p. 19.)

de l'impératrice Flaccille par des jeux célébrés près de Sainte-Sophie : c'est de la licence, de la joie à côté de la basilique. Chrysostome dénonce le préfet, et avec le préfet le luxe des femmes de Constantinople. La liberté de sa parole lui fait de nombreux ennemis, mais le peuple s'agite chaque fois qu'on veut persécuter son évêque, qui exerce sur les masses un prestige incontesté (1). Le préfet de Constantinople sous Théodose se déclare le plus violent adversaire de Jean Chrysostome. Tout plein des idées de luxe et de grandeur hellénique, il veut rendre à la ville impériale tout l'éclat de Rome, et c'est alors que Chrysostome prononce ses homélies contre les ornements des femmes et l'amour des plaisirs, qui font contraste avec la misère publique.

Il existe une de ces homélies évidemment dirigée contre l'impératrice Eudoxie, épouse licencieuse et cruelle d'Arcadius, l'ennemie implacable de Jean Chrysostome et la protectrice du préfet. L'évêque prévoit déjà que cette femme immonde va le poursuivre et le dépouiller; en se comparant à Jean le précurseur, il s'écrie : « Hérodiade est toujours furieuse, Hérodiade danse; elle demandera bientôt

(1) Sozomène le constate : Οτι εςασι ασε το πληθος κατα Θεοφυλου και της αυτου συνοδον, και τους κρατονοντας ελοεδορειτο αν ακληθεις τοινον ο Ιοανης, παλιν τον θρονον γενετο. (Liv. VIII, chap. XVIII.)

dans sa lasciveté la tête de Jean (1). » Le vigoureux orateur sait bien quelle est la destinée de tous ceux qui osent s'élever contre l'empire de la force aveugle. Constantinople se divise en factions, les corrompus qui ne veulent, ne peuvent subir la réforme, se déclarent les ennemis de l'évêque, justement soutenu par le bas peuple, souffreteux et misérable. La lutte s'engage : l'église des Saints-Apôtres est envahie par des soldats sans pitié ; l'empereur signe contre Jean un ordre d'exil pour le jeter au mont Taurus, contrée sauvage, indomptée, et c'est alors que Jean adresse au peuple de Constantinople ces touchants adieux : « Une violente tempête m'environne de toute part, ô mon peuple chrétien ! mais, placé sur un roc inébranlable, je ne crains rien ; la fureur des vagues ne peut submerger le vaisseau de Jésus-Christ. La mort n'a rien qui m'épouvante ; elle est un gain pour moi : je ne redoute point l'exil (2) ; toute la terre est au Seigneur. Serai-je sensible à la perte des biens? Nu je suis entré dans le monde, et nu j'en sortirai. Je méprise les menaces et les caresses ; Jésus-Christ est avec moi : que puis-je craindre? »

(1) Je ne dissimule pas que cette version a été discutée ; les bénédictins ont mis ce passage *inter spuria*, t. III de leur édition de Jean Chrysostome.

(2) Pour tous ces détails, voyez Pallade, *Dialog. de vita S. Joann. Chrysost.*, cap. IX, edit. Benedict.

Le peuple soulevé répond « qu'il ne veut point laisser partir son évêque, son père. » Une lutte vigoureuse va s'engager, lorsque Chrysostome lui-même l'apaise, comme il l'a fait à Antioche dans les temps difficiles par sa sainte parole; il n'aime pas ces résistances tumultueuses; lui-même va donc trouver les officiers chargés de l'arrêter, et, revêtu de ses ornements sacerdotaux, il offre d'obéir spontanément aux ordres de l'empereur. Voilà donc le saint évêque en route pour l'exil, lorsqu'un phénomène éclate de manière à épouvanter peuples et grands dans la cité de Constantin. La terre tremble sous le palais, les maisons et des quartiers entiers se lézardent ou s'écroulent. La crainte partout se répand (1) : « Dieu nous punit parce que vous avez exilé Chrysostome. » Cette opinion devient si populaire, que l'impératrice Eudoxie elle-même en est effrayée. « Nous n'avons plus d'empire, dit-elle à Arcadius, si Jean n'est rappelé. » Nulle pompe ne fut comparable au retour de l'évêque dans sa cathédrale; tout le peuple alla au-devant de lui, des torches en main, jusqu'à six stades de Constantinople; Chry-

(1) Ce fut un tremblement de terre dont il est parlé dans les Annales. Voyez Sozomène, liv. VIII, chap. XXII : Ως εξηλαθη του θρονου αδικως ὁ Ιωαννης, και περι γενομενον θυρυβον, και περι του πεμφθεντος τη εκκλησιᾳ θεκλατιυ πυρος και της εις κουκουσον αυτου εξοριας.

sostome fut solennellement rétabli. Mais la paix dura peu ; la querelle était trop vive entre Eudoxie et l'évêque. L'ordre d'exil fut renouvelé, car Jean par sa parole était à Constantinople plus souverain que l'empereur; et alors, sans s'émouvoir, il dit à ses diacres : « Mes frères, prions avec ferveur et prenons congé de l'ange de cette église. » Son départ fut encore arrosé des larmes du peuple, et le saint évêque fut conduit à Nicée, premier lieu fixé pour son exil. Oh! qu'il fut grand encore le deuil de Constantinople, quand la nouvelle se répandit que la cité avait perdu son pasteur!

La fureur des masses fut à son comble et un incendie dévora l'église (1). On dit que le feu du ciel s'était manifesté. Eudoxie en accusa les amis de Chrysostome, car c'était une sérieuse lutte que celle qui s'engageait entre la puissance d'une impératrice et celle d'un évêque. Splendide et ferme caractère, Chrysostome voulut poursuivre son œuvre de réforme avec l'inflexible sentiment du devoir; il s'appuyait sur le peuple, sur la partie vigoureuse de la ville impériale; toujours entouré de saintes femmes, de diacres austères, il luttait contre la force dissolue de la cour et cette épouse adultère, qu'il

(1) Sozomène dit : *Εν τουτο και πυρ εξαπινης πανταχοθεν την εκκλησιαν επεβοσκετο*. (Liv. VIII, chap. XXII.)

compare à Hérodiade : lui aussi s'appelait Jean, et il s'attendait qu'un jour sa tête serait offerte à la femme impure sur un plat d'argent pour servir son caprice; le crime et la débauche se touchent; le sang enivre comme le vin (1).

A Nicée, Chrysostome parut trop puissant; sa correspondance s'étendait à toutes les parties de l'empire; l'éclat de sa parole et de ses actions brillait si vivement, qu'il n'y avait pas un groupe de dix personnes qui ne vînt à lui pour l'écouter, et, quand on l'avait entendu, la conviction de cette sainte vie passait dans tous les pores, d'où lui fut confirmé par l'univers chrétien le surnom de *Bouche d'or*, qui ne lui avait été décerné d'abord que par quelques pieux adeptes. Au milieu des dissolutions de Nicée et des licencieuses cités de la Bithynie, Chrysostome se distinguait par l'austérité cénobitique de ses mœurs, de ses habitudes (2) : du pain, de l'eau, des légumes sans assaisonnement, telle était sa nourriture; quatre heures de sommeil lui suffisaient, et tout le reste de son temps était consacré à la prière, à la parole, faculté toujours si entraînante. A Nicée,

(1) Chrysostome eut pour successeur un Syrien du nom d'Arsace, qui poursuivit les amis du grand évêque avec acharnement : Περι Αρσαχιου του μετα Ιωαννην προχειριθεντος, και οζα κακατοις, etc.

(2) Aux textes de Sozomène sur Jean Chrysostome, on peut comparer ceux de Théodoret : Περι των δι αυτον συμβεληκοτων, περι της πειρα του Χρυσοςομου προς αυτὸν πρεσβειας. (Liv. V, chap. XXIII–XXIV.)

il eut la même autorité qu'à Constantinople, ses moindres ordres furent religieusement exécutés. Le pieux évêque, pour obéir aux prescriptions de l'empereur, dut se mettre en marche par un soleil brûlant, comme toujours aux terres orientales; la durée de la route pour les courriers de l'empereur était de vingt jours entre Nicée et Cacuse (1). On en mit soixante-dix, parce que le voyage s'accomplit à pied. Chrysostome, dévoré par une soif ardente, accablé de fatigue, était sous la main d'un garde qui ne lui disait qu'un seul mot : « Marche! marche toujours! » Lui ne se plaignait pas, et telle était la renommée de sa parole, qu'à chaque station sur la route, le peuple venait à lui, comme sur les pas d'Homère aux beaux jours de l'antiquité, demandant la manne de sa bouche. Quelques mots d'un grec pur suffisaient pour que ce peuple enthousiaste voulût lui faire cortége, car Jean parlait la langue la plus belle, la plus imagée.

Quand les chrétiens apprirent son arrivée près de Cacuse, lieu fixé pour son exil, ils vinrent, l'évêque et la croix en tête, pour honorer une vertu si grande. Nulle force, nul édit en ce

(1) Cet exil fut une véritable persécution : Οἱ μεν επιδιῶζαντει Ιωαννον εις κουκουσον διηγον της Αρμενιας, βασιλεως γραμματι καταδικαθεντα την ενεισι οικησιν. (Sozomène, liv. VIII.)

monde, ne peuvent empêcher les liens de sympathie et de conformité entre des opinions ou des croyances. A Cacuse, Jean Chrysostome exilé fut l'arbitre moral et souverain de tout ce qui aimait et portait la croix; ses disciples vinrent le saluer. Son zèle jamais ralenti se révélait par tous les actes de sa vie, et il envoya d'ardents missionnaires en Perse et jusque dans l'Asie centrale. Il écrit, il correspond par tout l'univers : dix-sept de ses lettres, datées de Cacuse, existent encore adressées à Olympiade (1), une des femmes hellènes (2) qu'il avait gagnées à sa parole; elles supposent une quiétude d'esprit, une sérénité indicible : lui si tourmenté dans la vie, exilé, frappé par les édits, sur qui fait-il porter sa plainte? à quoi exerce-t-il son esprit? Sur les dangereux effets de la tristesse de l'âme, le plus funeste des maux de l'homme. Ainsi le proscrit fortifie ses amis heureux; il ne veut pas qu'ils s'affligent, car la douleur est un bourreau domestique, un malaise qui mine et consume l'âme. Je ne sache pas de sujet plus hautement traité que cet axiome qu'il adresse à Olympiade : « Personne ne peut nuire à celui qui

(1) On les trouve dans l'édition de ses Œuvres, publiées par les Bénédictins.

(2) Une femme hellénique était considérée comme d'une naissance supérieure, et la douleur de l'empereur Julien était que plusieurs de ces femmes avaient embrassé l'opinion des nazaréens.

ne se nuit pas à lui-même; » dissertation morale digne des plus grandes œuvres de l'antiquité, en la séparant du point de vue chrétien.

A l'extrémité des terres de l'Arménie, Jean exerce la même puissance qu'à Constantinople par la parole, et l'empereur, toujours plus irrité, ordonne de le transporter dans le Pont-Euxin, à Pithion, extrême frontière de l'empire (1). Nouvelle route pour le pauvre vieillard : il doit marcher tête nue entre deux officiers, et son front chauve reçoit en plein les rayons du soleil d'Asie ou les torrents de pluie qui l'inondent. La fièvre, qui le saisit de nouveau, le force à s'arrêter à Comne, dans le Pont. Ses membres grelottent de froid et brûlent tour à tour; la mort du vieillard est proche; il en a le pressentiment si vrai, si intime, que, se dépouillant de sa robe de voyage, il se revêtit d'un vêtement de lin si blanc qu'on l'eût déjà dit dans le linceul du tombeau. Il reçut ainsi le pain eucharistique avec les transports de la piété la plus exaltée, et ses dernières paroles furent celles-ci : « Que Dieu seul soit glorifié ! » Il fit un large signe de croix à la manière

(1) Le pape intervient déjà et approuve toute la conduite de Jean Chrysostome; voyez Επιςολαι δυο Ινοκεντιου παπα Ρομης (cette épithète a sa curiosité), προς της Χρυσοςομου Ιωαννην, και προς της κληρον Κωνσταντινουπολεως υπερ Ιωαννου.

des Grecs, et il expira le 14 septembre 407 de Jésus-Christ (1).

Jean Chrysostome réunissait les conditions diverses de l'orateur, du philosophe, du moraliste et de l'esprit politique très-avancé. Ce n'est pas seulement un écrivain éminent, un orateur de la chaire, c'est encore un de ces évêques en qui se transforme la pensée de résistance au sensualisme envahissant l'Église elle-même. Il est implacable pour le pouvoir et l'insensibilité aux maux d'autrui, rude, très-rude pour le riche qui ne fait pas participer le pauvre aux aisances de la vie. De là son ascendant sur les masses et la cause de cette persécution qui vient à lui au nom du pouvoir, et qui le poursuit jusqu'à la mort. L'évêque est et demeure le symbole des souffrances du peuple; l'impératrice Eudoxie représente le luxe, le sensualisme, l'impureté. Ces deux figurations de l'état social ne pouvaient donc s'entendre, et elles luttent entre elles tant qu'elles restent debout (2). Les ouvrages écrits de saint Jean Chrysostome, indépendamment de ses homélies, sont nombreux.

(1) C'est à cette date que l'exact historien Socrate place la mort de Jean Chrysostome, dans son chap. XIV, liv. VI : Περι της Ιωαννου προς κυπριον εν εξορια αναλυσεως.

(2) Sozomène est fort détaillé sur ces querelles entre Jean Chrysostome et l'impératrice, liv. VI, chap. XVI : Περι της εις την βασιλικαν Ιωαννου διαφορας, etc.

Je trouve d'abord les *Exhortations à Théophile* pour le ramener à la vie monastique, la vocation la plus paisible, la plus heureuse pour l'homme : Chrysostome, dans ses tendances philosophiques, ne trouve du bonheur réel que dans la solitude ; ce qui l'amène à son traité spécial dirigé contre les ennemis de la vie du désert. A ses yeux, la solitude crée pour l'homme une grande et véritable souveraineté : l'anachorète est plus libre, plus puissant que le roi; la cellule d'un cénobite a plus de charmes, offre plus de bonheur que les riches palais; la virginité, la pureté, sont au-dessus du mariage, comme les anges sont au-dessus des hommes : c'est ce qui fait précisément la grandeur du sacerdoce. A cette puissance, à cette supériorité du prêtre, Chrysostome consacre six livres en forme de dialogue, d'un style pur, beau, splendide (1). Placé à cette hauteur de l'exaltation, souverain de sa pensée, il disserte sur la nature incompréhensible de Dieu et sur la merveilleuse propagation de ses Évangiles (2).

L'écrivain néanmoins le cède à l'orateur, et la renommée de Jean vient de ses homélies ou discours

(1) Ils forment le premier volume de l'édition du père Montfaucon.

(2) C'est à la lecture de ce bel ouvrage que Libanius, consulté par ses amis sur le successeur à sa chaire, s'écria : « Je choisirais Jean, si les chrétiens ne nous l'avaient enlevé. »

appliqués à divers sujets, que l'éloquence ensuite développe avec une inimitable fécondité. Les homélies sont ou morales ou politiques, soit sur l'Écriture sainte, soit sur l'histoire ou la philosophie; quelquefois, c'est à l'occasion d'un fait actuel, d'un accident, d'un épisode, que l'orateur prend la parole, et domine ainsi son auditoire; témoin ces belles oraisons qu'il prononça pour ramener le calme, la résignation au milieu d'Antioche (1), le lendemain où les statues des empereurs furent brisées. Quelque temps après, un tremblement de terre secoue Antioche jusque dans ses fondements; le peuple est consterné, la terreur pénètre dans toutes les âmes. Chrysostome monte dans sa chaire; il parle à ce peuple effrayé pour relever son courage moral : la cité doit supporter ce nouveau châtiment avec la constance qu'elle a montrée devant Théodose. Ainsi dans la Grèce l'esprit public n'a point changé; la parole domine encore le peuple. Chrysostome est l'homme de l'éloquence politique chez un peuple si vivement impressionnable, et il influe sur tous les actes contemporains qui se rattachent à la politique de l'empire.

Jérôme, lui, est l'esprit doux, littéraire, scienti-

(1) Les homélies sur la destruction des statues d'Antioche furent prêchées en 387 et forment le second volume de ses Œuvres complètes, édition de Montfaucon, 13 vol. in-fo.

fique, l'homme de la vie sociale, comme Chrysostome l'était de la vie publique, populaire et de gouvernement. Jérôme naquit dans la Pannonie, sur les confins de la Dalmatie, pays un peu agreste, à Strida (1), une de ces colonies romaines jetées au milieu des populations barbares. Lui-même a pris soin de décrire l'aspect inculte de ces contrées : lacs immenses, forêts sombres, montagnes glacées et des peuples plus sauvages encore. Ses parents, chrétiens et riches, l'envoyèrent, comme tous les fils des familles nobles, étudier à Rome. On était alors à cette époque de transition où le paganisme vaincu avait encore des forces dans la vieille société, et disputait pied à pied le terrain à la foi jeune et robuste de Jésus-Christ. Rome était le lieu où se trouvait la plus profonde empreinte de cette lutte, et, quand Jérôme la visita pour la première fois, les temples païens déployaient partout leur splendeur à côté de très-rares églises chrétiennes. Il étudia aux savantes écoles de Victorin et de Donnat (2) le grammairien, si célèbre par son commentaire sur Virgile et Térence. La jeunesse de Jérôme fut ardente,

(1) Stridon ou Strigna; la date de sa naissance est de 331. C'est par erreur qu'on a dit la Styrie. Voyez la Notice que dom Martiani a mise en tête de l'édition des OEuvres de saint Jérôme; Paris, 5 vol. in-fo,

(2) C'est à Rome que Jérôme fut baptisé en 357, à l'âge de vingt-six ans.

passionnée, au milieu de cette société en décadence qui, à travers le caractère sombre de ses pensées, se jetait dans toutes les dissolutions pour s'étourdir.

Rome fut donc pour Jérôme un séjour de délices. Doué d'une imagination ardente, d'un cœur aimant, il y contracta ces relations intimes qui devinrent plus tard, pour l'homme religieux, un échange d'exaltation et d'amitié tendre. Son caractère, d'une inimitable douceur, se prêtait à toutes les formes de la société romaine au quatrième siècle (1) : la vie aux bains, sous les portiques, dans les riches palais, aux villas délicieuses de Tivoli, d'Albano, sous les fraîches cascades, quand le vin de Falerne coulait à pleins bords. A trente ans, la curiosité ardente de saint Jérôme l'entraîna dans les voyages; il parcourut l'Italie, les Gaules, itinéraire de patricien mêlé d'instruction, de plaisirs, de sensations futiles et d'émotions sérieuses. Cette vie se modifia tout d'un coup, lorsque Jérôme entreprit le pèlerinage d'Orient, où déjà la société romaine, menacée par les barbares, cherchait un asile. A Constantinople, il put entendre Jean à la bouche d'or. Le soleil brûlant de la Syrie, l'aspect des lieux saints, accomplirent en son cœur le prodige d'une éclatante conver-

(1) Les lettres de saint Jérôme font admirablement connaître cette société.

sion, et, dès ce moment, Jérôme, avec le même entraînement qu'il avait apporté dans les plaisirs, se voua corps et âme à la vie solitaire dans le désert (1). Souvent ces résolutions paraissent étranges au vulgaire : qui jamais a pénétré dans les mille replis du cœur de ces pénitents du monde? qui a écouté la voix mystérieuse de leur âme, le murmure de leur désabusement? Il fallait qu'à cette époque la vie du désert eût bien des prestiges, puisque les grands esprits allaient à la solitude : ainsi arrive-t-il toujours dans les sociétés en décrépitude, où le bruit qui vient ou qui se fait a quelque chose de sinistre.

C'est là que Jérôme écrivit son premier livre, la vie de saint Paul ermite, la plus haute expression de l'ascétisme religieux, le détachement du monde pour l'existence contemplative. Le désert fut pour Jérôme ce que l'écho fut pour Pythagore, la voix solennelle des inspirations : il apprit à gagner le pain de chaque jour en tressant des corbeilles d'osier ; le temps qu'il ne donnait pas au travail manuel, il le consacrait à l'étude (2); il apprenait avec une ardeur im-

(1) Saint Jérôme avait alors quarante-cinq ans. Comparez dom Cellier et Dupin, ve siècle, sur les détails de la vie de saint Jérôme. Il est curieux que les historiens grecs ne parlent pas de saint Jérôme.

(2) Aussi saint Bernard dit de lui : « Tam signanter universa depromit, et sic intonat spiritu et virtute, ut in serie ordinem in sensu plenitudinem in utroque connexionem mirabiliter ostendat? » S. Bernard, *Sermon. de Divers.*, t. III, édit. Mabillon, p. 1123.)

mense l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, car il voulait incessamment lutter avec le remuant aiguillon de la chair et du sang qui le poussait. Plus d'une fois, dans les heures du soir, lorsque la lampe éclairait sa solitude d'une douce lueur, il se rappelait Rome sensualiste, sa villa du Tibre et du Tévérino, les bains parfumés, les longues files d'esclaves, les nobles matrones qu'il avait connues, qu'il avait aimées dans les races du patriciat, Paule, Eustechia, et alors, pour éloigner ces idées profanes, ces ardeurs du sensualisme, ces souvenirs d'un temps écoulé, Jérôme se livrait à un travail persévérant souvent aride (1); il suait sous les immenses œuvres de sa solitude.

L'Orient était agité de schismes, de querelles ardentes et vives entre les diverses écoles. Jérôme s'occupa surtout de commentaires et de chronologie. Comme tous les érudits, il a la passion des textes, des dates; il traduit beaucoup, abrége ou commente. On dirait qu'il a peur de son imagination; il la retient et la refrène sous le poids des faits et des réalités historiques; son esprit ardent, abandonné à sa spontanéité fougueuse, le jetterait ou

(1) Pour se faire une juste idée de cette lutte et de la société romaine en général, il faut lire surtout la correspondance de saint Jérôme; elle forme le quatrième volume de l'édition de saint Jérôme donnée par le père Martiani, 5 vol. in-f°; Paris, 1698.

dans le désordre des sens ou dans les systèmes divers et hardis des hérésies contemporaines. L'érudition absorbante et travailleuse le sauvera de ces dangers ; il se consacre à la science comme un malheureux pécheur se précipite au pied de la croix pour éviter d'autres tentations (1).

Rome est toujours son rêve; il veut la revoir, comme on aime à retrouver ce qu'on a vu et caressé jeune, noble et beau. Il profite des temps où la Palestine s'agite sous la dispute, et, de compagnie avec saint Épiphane et saint Paulin, il s'embarque pour l'Italie. La ville éternelle était alors le séjour et le but d'une multitude de pèlerins qui, des quatre coins du monde, venaient saluer les tombeaux de Pierre et de Paul. Dans les églises on voyait se grouper une multitude de matrones romaines comme dans les vieux temples des dieux, et celles-ci donnaient l'impulsion à tous les sentiments chrétiens; telles étaient Paule, Eustochia, Blésille, Marcelle et Luce (2) : dans leurs veines était le sang des Jules et des Gracques, des patriciens et

(1) Aussi, dans une épître à Rustique, saint Jérôme dit : « Ne soyez jamais sans un livre à la main; soyez toujours occupé à quelque ouvrage, afin que le démon ne vous trouve jamais oisif. » (Epistol. 17.)

(2) Les lettres de saint Jérôme citent encore Léa, Marceline, Fabiole, Furia, issues du sang de Camille, et Mélanie, qui comptait César parmi ses ancêtres. Voyez Tillemont sur saint Jérôme, p. 51 et 625.

des sénateurs de Rome; peut-être, jeune homme, à son premier séjour dans la ville éternelle, au temps des plaisirs et des distractions, avait-il aimé quelqu'une de ces saintes femmes, jeune et brillante comme lui; à l'âge mûr, elles devenaient les compagnes d'une douce et chaste vie. Jérôme vint habiter le palais de sainte Paule, dont il fut toujours l'ami, le conseil le plus doux, le plus dévoué. A Rome, ce fut encore une existence de travail et de labeur qu'il adopta : le pape Damase le choisit pour son secrétaire, et par ses ordres il compara, expliqua les textes des psaumes et des Évangiles dans les divers idiomes grec, hébreu, syriaque. A l'aide des points, des signes abréviatifs, Jérôme parvint à donner la plus exacte traduction des Écritures saintes (1).

Ce travail d'érudit ne fut pas le seul qui préoccupa ses veilles. La chaste société des femmes lui avait donné une exaltation intime, enthousiaste pour tout ce qui était pur et noble chez elles, et c'est avec cette préoccupation ardente qu'il défendit la virginité de Marie. L'antiquité n'offre pas de modèle supérieur aux lettres de saint Jérôme, adressées à la noble et pieuse sainte Paule (2).

(1) Sur le texte des Septante on peut comparer Dupin, vᵉ siècle, p. 427, et la critique de Richard Simon, t. I, p. 118.

(2) Je place au-dessus de tous les traités les lettres que saint Jérôme

Ce sont de tendres conseils, de saintes exhortations ou de philosophiques pensées. Soit que le souvenir d'Orient revînt à son esprit avec cette puissance qu'il exerce toujours sur les imaginations poétiques, soit qu'à la mort du pape Damase, Jérôme se sentît sans protecteur à Rome, il résolut un second voyage en Palestine, terre par lui tendrement aimée, itinéraire qui fut alors entrepris dans de larges proportions. L'esprit de pèlerinage commençait à se répandre : visiter le tombeau de Jésus-Christ, dans la terre si fertile en miracles, paraissait le sublime bonheur pour les chrétiens fidèles, et Rome entière, menacée par d'implacables envahisseurs, se portait vers Jérusalem. Paule résolut donc d'accompagner Jérôme en Orient avec la volonté tous deux de vivre dans la solitude.

Ce goût du désert, Jérôme le communiquait à ceux qui approchaient de lui : l'aspect des dissolutions de Rome, la crainte de l'invasion des barbares, entraînaient les âmes fatiguées et craintives vers la terre lointaine. Auprès de Bethléem, Paule fonda un pieux monastère, confié à sa fille Eustochia, et Jérôme, rendu à sa retraite chérie, re-

adressa sur l'éducation. Il recommande aux parents « lubricum adolescentiæ iter... Non est parvi apud Deum meriti bene filios educare. » On y trouve cette belle expression : « Sic erundienda est anima quæ futura est templum Dei. »

prit ses plus sérieuses études, les traductions des Écritures sur l'hébreu, la ponctuation des textes; enfin, il put dresser avec un soin et une peine infinis le catalogue de tous les écrivains illustres de l'Église, travail qui sert encore à l'érudition pour écrire l'histoire de la littérature chrétienne (1). Le front chauve et chenu, le corps si maigri et décharné qu'on eût dit un squelette, Jérôme travaillait nuit et jour dans une grotte, comme il en était beaucoup en Palestine, en Égypte, en face d'une tête de mort osseuse et d'une croix de bois. C'est dans cette contemplation philosophique qu'il assiste aux plus tristes événements contemporains, aux ravages de l'Italie par les Goths, aux lamentables désolations de Rome qu'il avait prédites : « La licence des mœurs prépare et produit la mort, » s'était-il écrié sur les places publiques de la ville éternelle ; et aujourd'hui même, dans le désert, Jérôme jetait les yeux attendris sur les belles cités que les barbares livraient aux flammes dévorantes. A ce temps de désolation le solitaire mourut dans la plus extrême vieillesse (2).

(1) Saint Jérôme corrigea surtout le texte grec des Septante, ou peut-être ne fit-il que ponctuer le texte d'Origène. (Voyez Dupin, vᵉ siècle, p. 427.) Le catalogue de saint Jérôme porte le titre *Lib. descriptorib. ecclesiast.*

(2) La nourriture frugale du désert n'avait pas affaibli sa santé. Saint Prosper fait mourir Jérôme à quatre-vingt-onze ans; Gennade de Mar-

Les ouvrages de saint Jérôme peuvent se diviser en trois catégories bien distinctes : ou il est controversiste en combattant les doctrines à ses yeux hérésiarques, et alors c'est de la polémique alerte, piquante surtout, érudite dans toutes les antiquités chrétiennes : à la façon de Juvénal, de Perse, il n'épargne ni son époque, ni ses adversaires. Ou il explique, il interprète les textes, et alors avec une critique sûre et une science incontestée. Ce qu'on peut remarquer dans ses Commentaires, c'est qu'au milieu souvent d'un travail purement technique, Jérôme s'interrompt tout à coup pour raconter et déplorer un de ces sinistres événements contemporains qui affligent la société à cette fatale époque : l'invasion d'une province, la destruction d'une ville; car le drame d'horreur et de sang commence dans l'Italie et dans les Gaules (1). Que va devenir l'empire naguère si florissant et simultanément envahi par les Hérules, les Gépides, les Saxons, les Bourguignons? L'Italie et les Gaules ne sont plus qu'une terre de carnage et de désolation! Mais la plus intéressante partie des œuvres de saint Jérôme, c'est évidemment la correspondance qui

seille à quatre-vingt-dix. Voyez ce qu'en dit le père Mabillon, *Analect.*, t. IV, p. 113.

(1) Érasme et Frobben, dans leur édition des Œuvres de saint Jérôme, ont enrichi ces passages de grandes et bonnes notes; Bâle, 1516.

est adressée aux personnages les plus importants du IVe siècle (1); nul écrivain n'a fait plus profondément connaître les habitudes de la société romaine, à cette époque de transition qui marque le passage du polythéisme à la religion de Jésus-Christ. Jérôme a vécu au milieu du monde, parmi les personnes les plus élevées en politesse, en vertu, en dignité, dans le patriciat romain. Nul ne connaît mieux le cœur humain, ses forces, ses grandeurs et ses faiblesses : ici, c'est à la vierge Principia qu'il écrit une touchante épître pour la consoler de ses douleurs, et cette belle élégie, il l'accompagne du récit de la prise de Rome par Alaric; là, c'est sur le pélasgisme qu'il disserte dans une lettre à Eustochia : « Oui, nous avons le libre arbitre, Pélasge n'a rien inventé; ses erreurs, il les doit aux pythagoriciens et aux stoïciens; imitation de la fatalité antique rajeunie et fardée, le pélasgisme est une décadence des doctrines de Manichée, qui exemptaient de toutes peines et de tous châtiments les parfaits et les élus. »

Mais rien n'est comparable à la belle épître que saint Jérôme adresse à Leta, la fille d'Albinus, grand

(1) Pour la mieux faire connaître, nous indiquerons la traduction de dom Roussel, religieux bénédictin, 3 vol. in-8°; Paris, 1713. On en a fait un abrégé sous le titre des *Tullius christianus*, par un religieux de la compagnie de Saint-Maur; Paris, 1728.

pontife du paganisme (1), jeune et fervente chrétienne : « Qui aurait jamais cru et qui pouvait jamais espérer que, sous les yeux du chef de l'idolâtrie et des hiérophantes, une fille serait élevée et grandirait dans la vertu et la croyance de Jésus-Christ? Quel événement peut désormais paraître étrange? Le Capitole est aujourd'hui désert; la poussière et les insectes en souillent les lambris dorés; le peuple passe froidement auprès de ces ruines amoncelées, et là où naguère s'élevaient brillants les autels de l'idolâtrie, on creuse pour trouver les tombes des martyrs.—On ne serait pas chrétien de conviction, continue saint Jérôme, qu'on le deviendrait par la mode. Ces vaines divinités qui, dans le vieux monde, recevaient les hommages des peuples, n'ont plus pour asile que les greniers, où elles cohabitent avec les oiseaux de nuit. L'Égypte devenue chrétienne a consacré à Jésus-Christ les dépouilles de Sérapis. Peuplées de solitaires, l'Inde, la Perse, l'Éthiopie répandent au loin leurs pieuses colonies. La sainte flamme de la charité brûle au milieu des glaces de la Scythie (2). »

Cette lettre si belle, où respire l'orgueil d'une ré-

(1) Le pontificat était attaché aux grandes familles romaines. Cette lettre est à la page 590.

(2) L'épître est, au reste, très-courte et forme la soixante-douzième du recueil.

cente victoire, est néanmoins profondément triste pour l'observateur historique, qui voit toujours avec douleur la ruine d'un grand édifice : le paganisme n'avait-il pas dominé les idées, les habitudes du vieux monde (1)? Saint Jérôme, on le voit, est fier de présenter à la jeune fille païenne qu'il a conquise à sa foi les immenses progrès des idées nouvelles : « Qu'est-ce, d'ailleurs, que le culte de vos dieux? écrit-il à Éliodore, prêtre païen ; vous ne jetez de l'encens sur le trépied sacré que dans des vues intéressées : pour obtenir de l'or, des jouissances, l'accomplissement d'un désir ; nous, nous appelons à notre table commune les pauvres, les orphelins. Chez les chrétiens, ce n'est pas celui qui souffre l'injustice qu'on considère comme le plus à plaindre, mais celui qui la commet. »

Dans sa correspondance avec Eustochia, la fille de sainte Paule, saint Jérôme est surtout ravissant, parce qu'il parle aux sentiments les plus vrais, les plus doux. Eustochia faisait partie de cette société de vierges et de matrones romaines qui entouraient saint Jérôme, et si vivement attachées à sa personne. Avec quel enthousiasme le saint docteur écrit à Eus-

(1) On peut suivre la décadence du paganisme dans Sozomène, qui parle de la destruction du temple d'Égypte dans son chapitre Και περι του Σεραπιους, και των κατασρεφοντων αλλων ειδολικων νεων. (Liv. VII, chap. xv.)

tochia (1) : « Ah ! si vous entendiez les paroles de sa bouche ! Oh ! quel grand cœur dans un corps si frêle ! Elle a le jeûne pour ses jeux et la prière pour ses délices. » Ce ravissement ascétique pour une femme, saint Jérôme l'explique et le commente : « Il est bien difficile de ne rien aimer ; le cœur humain ne peut se passer d'un objet de tendre affection ; un désir succède à un autre, mais il est impossible de ne point en avoir. Oui, ma fille, vivez dans le monde, sans affectation de vêtements trop simples : la piété peut rester aimable ; elle n'a pas besoin de se revêtir d'habits sales et repoussants. Peu importe le lieu que vous habitez, si votre cœur reste en dehors des dissolutions du siècle. » Jérôme est ainsi l'écrivain des femmes, le conseiller si doux qu'aucune âme ne refuse de venir à la sienne : il les console dans les vives afflictions. Sainte Eustochia a perdu sa mère, sainte Paule : « Quelle douleur, grand Dieu, et quelle perte vous avez faite (2) ! Cette femme éminente, outre les grandes qualités de son cœur, était la plus remarquable érudite de son époque ; elle parlait le grec, l'hébreu

(1) Lettre XVIII.

(2) Saint Jérôme applique à sainte Paule, pour la louer, cet adage ancien :

Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum.

C'est un véritable sentiment de haute et sainte affection.

avec la même facilité que le latin, sa propre langue. Mais aujourd'hui, ma fille, heureux les morts, car ils n'ont pas vu la patrie en ruine et les barbares aux murs de Rome (1)! »

La prédilection de saint Jérôme est de suivre, de diriger l'éducation de la famille. « Il n'y a pas de mérite plus grand aux yeux de Dieu que de bien élever ses enfants; éclairer une âme, c'est construire un temple au Seigneur. Que de méchants doivent leur infamie à l'ignorance et à la paresse! » Avec un goût très-avoué pour la solitude et le désert, saint Jérôme néanmoins aime à continuer ses correspondances, ses rapports avec tout ce qui vit dans le monde. Ses lettres vont trouver à Rome les femmes du patriciat qui existent au milieu de l'opulence et des richesses. Lui est toujours l'ami de la solitude, et pourtant le désert n'est pas exempt de tumultes et de vices : on doit distinguer, selon saint Jérôme, ceux qui vivent en communauté (les anachorètes), soumis à une discipline, et ceux qui, groupés sans règles, se livrent aux plus grands désordres : est-ce là servir Dieu? C'est dans les méditations de la vie solitaire, et pour l'opposer aux exemples turbulents de quelques indignes moines,

(1) Saint Jérôme ajoute dans une épître à Theoda, après avoir énuméré le ravage des barbares : « Nos dolendi magisque quotidiè stamus in prælio, peccatorum vitiis sordidamur, accipimus vulnera. » (Ep. 53.)

que Jérôme écrit les vies sereines d'Hilarion et de Paul ermites, modèles de douceur, de piété et de renoncement au monde. Saint Jérôme, en se montrant sévère sur quelques-unes de ces existences du désert, ne remarque pas assez que, dans l'état agité de la société romaine, tous ne cherchaient pas la solitude avec la même foi, la même spontanéité de conscience. Beaucoup fuyaient Rome pour échapper aux invasions des barbares dévastant le vieux monde (1); le bruit de la guerre se faisait entendre jusqu'au pied du Capitole, et le hennissement des chevaux tartares poussait devant eux la foule éperdue. La solitude était ainsi l'asile de la génération effrayée, plus ou moins chaste et pure.

Saint Jérôme est à la fois remarquable par sa science d'érudit et son étude du cœur humain; l'Église a surtout admiré ses traductions des livres saints, ses commentaires, l'exactitude de sa ponctuation grecque ou hébraïque. Mais, ce que le philosophe trouve de plus remarquable dans saint Jérôme, c'est l'intelligence profonde des joies, des douleurs, des grandeurs et des misères de la vie : aimer, souffrir, s'aider, voilà les trois con-

L'historien Socrate, qui avait vécu en Orient, s'occupe avec une grande exactitude des Pères du désert. Voyez liv. IV, chap. XVIII : Περι του αγιου μοναζοντος αμμοις, και ετερων αγιων ανδρων καταλογον εκ του εναγγελιου συγγραφης.

ditions du chrétien parfait, et saint Jérôme les embrasse et les développe dans sa correspondance, modèle de grâce, d'esprit et de tenue. Il vivait à l'époque terrible de l'invasion des barbares, son existence agitée s'en ressent, et c'est dans ses lettres qu'il faut étudier la décadence de la société romaine au IVe siècle (1).

Lorsque le voyageur, ébloui par l'aspect de l'Italie au pied des Alpes, visite aujourd'hui Milan, à chaque pas il trouve les souvenirs vivants de saint Ambroise, le pieux évêque : basilique en vétusté, monuments publics, cirques, fontaines, antique colonnade, tout révèle cette immense mémoire, et l'âme se sent émerveillée et satisfaite de cette belle reconnaissance que les peuples conservent pour leurs bienfaiteurs. Dans la crypte de la basilique ambroisienne, on voit une antique tombe avec de précieuses reliques enrichies d'or et de soie : tombe et reliques gardent pour le peuple l'image de son évêque (2). Ambroise n'appartenait pas à la race lombarde, mais à la famille gallo-

(1) Il est curieux de remarquer le caractère tout romain de saint Jérôme; car, malgré son long séjour en Orient, les historiens ecclésiastiques du grand recueil grec n'en disent pas un mot.

(2) Il n'en est pas de saint Ambroise comme de Jérôme; Sozomène en a parlé longuement, liv. VI, chap. XXIII : Περι του αγιου Αμβροσιου οπως εις αρχιερεα προεβληθη, και ευσεβω τοις λαοις ανεπεισεν ετι και περι των ευφρογια ναματιαιων και του παχα.

romaine; il était né à Trèves, alors célèbre par sa science et la hauteur de ses études. Beaucoup de cités dans les Gaules se faisaient remarquer au IVe siècle par un certain luxe d'éloquence et d'écoles. Trèves, la cité des panégyristes, gardait une vive reconnaissance pour les césars.

Le père d'Ambroise, préfet du prétoire des Gaules, éminente dignité, consacra son fils presque enfant au barreau, la carrière d'Hortensius, de Cicéron et de l'Africain Tertullien. Après ses premières études, le jeune Ambroise fut nommé gouverneur de la Ligurie, dont la capitale était Milan. A cette époque de triomphe et de force pour le christianisme, presque tous les magistrats de l'ordre civil désiraient une dignité ecclésiastique, et le titre d'évêque leur paraissait le dernier et le plus noble terme de l'ambition. Milan avait pour évêque Auxence, et sous son épiscopat les troubles entre les ariens et les orthodoxes avaient vivement agité la cité. Il mourut, et ces ardentes querelles se reproduisirent encore parmi le peuple (1). Afin de les apaiser, Ambroise, comme gouverneur de la Ligurie, se rendit à la basilique pour y porter des paroles de paix. Le tumulte était grand : on murmu-

(1) Voyez la vie de saint Ambroise en tête de l'édition donnée par les Bénédictins, 2 vol. in-f°, 1686–1690.

rait de toute part, et, au milieu de la révolte (1), des cris de reconnaissance se firent entendre : « Qu'Ambroise soit notre évêque, » dit un enfant de sa voix claire et retentissante; le peuple répondit : « Oui ! qu'il le soit dès aujourd'hui. » Troublé, interdit, Ambroise d'abord refusa ; là, cette dignité d'évêque lui paraissait imposer d'immenses devoirs et des vertus plus hautes encore, et il osait à peine la contempler. Pour éviter d'accepter ce vœu du peuple de Milan, il n'y eut pas de subterfuges et de prétextes qu'il n'osa, et, selon son récit, ce fut pour lui une époque de pieux mensonges; il joua tous les vices : tantôt c'est une courtisane qu'il fait venir dans son palais pour qu'on le croie impur ; tantôt il se montre la colère au front, la menace à la bouche : il veut ainsi atténuer, effacer cette renommée de chasteté, de mansuétude et de douceur qu'il a conquise. Tout cela est inutile ; le peuple de Milan ne veut qu'Ambroise pour son évêque. Il s'enfuit, se réfugie et s'abrite à Pavie, chez un homme illustre, son ami Léonce, de grande race et de mœurs modestes. Le peuple de Milan va l'y chercher, et, enfin, l'empereur Va-

(1) Sozomène dit qu'Ambroise était allé pour régler les différends du peuple : Δεισας και τον του δημου κινησω Αμβροσιος ὁ τοτ του εθνοις αγουμενος· ελθωον εις τον εκκλησιαν συνεβουλομε πανεθαι τον ερειδος. (Liv. VI, chap. XXIV.)

lentinien lui ordonne d'accepter ce que la cité lui offre avec tant d'enthousiasme. Cet incident est curieux dans l'histoire de l'épiscopat et peut en faire connaître le caractère véritable à cette époque de transition (1). Voici un simple laïque, un comte, un officier impérial ; il n'est point clerc, pas même baptisé, car on le range parmi les catéchumènes; le même jour il reçoit les deux sacrements qui le font chrétien et prêtre, des mains des évêques ; et ces évêques, désormais ses frères, le consacrent dans la basilique de Milan.

Revêtu de la dignité épiscopale, Ambroise conquit une renommée retentissante, non plus en sa seule ville de Milan, mais dans tout le monde romain : empereur, évêques, vierges saintes, solitaires du désert, accoururent à sa parole pour le consulter sur les affaires d'État comme sur les détails de la famille. L'évêque, dans la situation des cités chrétiennes, était le premier magistrat, l'ami, le protecteur des souffreteux ; on a vu que cette illustre tâche, Jean Chrysostome l'avait accomplie avec éclat dans la cité d'Antioche. A peine saint Ambroise a-t-il revêtu la mitre d'évêque, que Ba-

(1) Socrate consacre un chapitre à tous ces détails : Αμϐροσιος ο τον εθνους επαρχος τον σοςιν μετα σρατιω τιχηχειρος καταπανων ψηφοχονη, και αυτου τον Βασιλεως Υαλεντιανου σηνναινεσαντος, παντα προεκριθη της εκκλησιας προεδρος, etc. (Liv. III, chap. xxv.)

sile, le grand Basile lui écrit du fond de sa solitude d'Orient, pour le fortifier dans la mission qu'il s'est imposée. Ambroise devient l'arbitre souverain de l'Italie, et ce pouvoir il l'exerce sans employer la force, sans mesurer les obstacles (1); il n'est pas une transaction politique dans laquelle il n'intervienne; il la prépare et souvent même il l'impose. Sa parole apaise, calme les esprits irrités, elle commande la modération des âmes. La première condition de la force, c'est l'unité dans le gouvernement des âmes, et c'est pourquoi saint Ambroise se prononce si fortement contre l'hérésie et surtout contre l'arianisme, qui est un déchirement de l'Église. Lorsque ce schisme s'affaiblit dans la Lombardie, Ambroise apprend que l'empereur Théodose, le protecteur du dogme orthodoxe (victorieux de Maxime (2), moitié païen, moitié arien), vient visiter Milan. Enthousiaste de Théodose, c'est à l'occasion de cette entrée triomphale qu'Ambroise composa le chant splendide du *te Deum*, une des belles odes de l'Église catholique, et qui fait passer dans l'âme les plus éner-

(1) Comparer les vies de Valentinien et de Théodose pour se donner une idée exacte des travaux de saint Ambroise.

(2) Socrate parle de cette victoire de Théodose contre le tyran renversé : Περι της νικης του Βασιλεως Θεοδοσιου, και της ηττης του τυραννιου. (Liv. V, chap. XIII.)

giques joies de victoire et de grandeur. A cette époque de sa vie, au reste, Ambroise écrit peu ; esprit d'action et d'affaires, il vit au milieu des événements et des hommes, se mêlant aux faits de la société par tous les côtés. Il ne reste de lui, appartenant à cette époque, que son traité de la *Virginité*, idée de perfection physique qui saisissait toutes les âmes, et cela s'explique : au milieu d'une société dissolue, l'idée de pureté exerçait sa puissance divine et charmante, même sur les imaginations désabusées.

A cette époque se développe surtout la partie imposante de la vie de saint Ambroise. Ce qui est difficile dans la conduite d'un homme placé au centre des agitations, ce n'est pas de se défendre contre ses ennemis (on sait à peu près ce qu'ils veulent et où ils tendent), mais d'arrêter, de contenir ses propres amis dans leurs excès ; et l'occasion triste et solennelle s'en présenta bientôt à l'égard de l'empereur Théodose qu'Ambroise avait tant exalté. Nul n'avait porté à un plus haut degré que l'empereur la protection de l'Église (1), et témoigné d'un plus haut zèle pour les doctrines

(1) Pour la vie de Théodose, consultez Théodoret, liv. V, chap. v et vi : Περι της Θεοδοσιου στρατηγιας, et Περι της τουτου Βασιλειας και ων προειδεν ονειρων.

soutenues par saint Ambroise, qui avait fait retentir les voûtes de la basilique de Milan de ses actions de grâce. Depuis, une nouvelle terrible s'était répandue comme un frémissement, elle avait circulé dans toutes les âmes; le caractère de Théodose, d'une violence extrême, se laissait aller à tous les excès. Deux fois, il est vrai, les habitants de Thessalonique avaient tumultueusement marché à la sédition; lors de la première révolte, ils s'étaient adressés à saint Ambroise, qui avait obtenu leur pardon. Cette fois, les statues des empereurs étaient brisées, les images déchirées en mille pièces, ses officiers chassés! Alors Théodose, bouillonnant de colère, ordonna le massacre des habitants, et l'ordre fut impitoyablement exécuté.

Cette nouvelle arrivait donc à saint Ambroise, l'ami, l'admirateur de Théodose. Il faut lire la lettre forte et touchante que l'évêque écrivit à l'empereur (1) sur cette politique de bourreau, et alors on pourra se faire une juste idée de la puissance d'un évêque et de la liberté de parole que le christianisme autorisait dans la bouche des pontifes vis-à-vis les grands de la terre. Ambroise re-

(1) Théodoret est encore le plus exact et le plus détaillé sur cet horrible événement : Περι των εν Θεσσαλονικη γεγενημενων σφαγων και της Αμβροσιου του επισκοπου παρρησιας, και της του Βασιλεως ευσεβειας. (Liv. V, chap. XVII)

proche hardiment à l'empereur ce qu'il appelle son crime sanglant : rien ne l'arrête dans l'expression vive et haute de sa pensée, ni la crainte de déplaire, ni l'amitié reconnaissante qu'il porte à Théodose son souverain, et, ce qui est plus, le protecteur de ses idées. Le sentiment du devoir domine toutes les autres émotions : cette conduite ferme, imposante, Ambroise ne la renferme pas dans le cercle idéal de la théorie et d'un commerce de lettres, il l'applique publiquement dans une circonstance solennelle où la majesté souveraine va se montrer dans tout son éclat.

Théodose, après le massacre de Thessalonique, était venu visiter Milan. Le cortége impérial, avec les licteurs (1), les bannières sacrées, traversait bruyamment les places, les portiques, et Théodose, selon l'usage antique emprunté au paganisme, voulut accomplir la journée par le *te Deum* et le service sacré dans la basilique : il s'avança donc, précédé des officiers de son palais, jusque sous le pronaos, où se présenta hardiment à sa face l'évêque Ambroise, revêtu de ses habits pontificaux et suivi des clercs, tous avec les ornements de deuil. A peine l'évêque eut-il aperçu l'empereur qu'il lui déclara

(1) Comparez *Vie de saint Ambroise*, liv. V, chap. XVII ; Paul., *Vita Ambros.*, § 24. Tillemont a recueilli tous les témoignages, art. 57.

avec fermeté « que l'entrée du sanctuaire était interdite à tout homme couvert de sang, et qu'il était indigne de communier à l'autel saint. » Théodose humilié, sans colère, répondit par l'exemple de David pardonné par Dieu; et l'évêque reprit par ces paroles : « Vous l'avez imité dans le péché, imitez-le dans la pénitence. » L'empereur, en présence de tout le peuple, s'agenouilla sans pénétrer dans la basilique (1).

Qu'elle était donc grande encore ici la mission de l'épiscopat chrétien, chargé, pour ainsi dire, de réprimer, de contenir les hommes de force et de bataille; nouvelle et merveilleuse mission qui commençait pour le christianisme! Les barbares du Nord allaient envahir l'empire, et en face de tant de calamités, heureusement devait s'élever la parole épiscopale : au ve siècle, elle était appelée à sauver la société civile et romaine. Théodose demeura donc agenouillé, les yeux en pleurs, devant la basilique, jusqu'à ce que saint Ambroise lui impose sa pénitence, et la voici : pendant huit mois, l'empereur ne pourrait entrer dans une église chrétienne, longue purification, avant d'être accueilli dans la maison du Saint des saints. Comme les

(1) Zosime ne dit pas un mot du massacre de Thessalonique et de la résistance de saint Ambroise; mais, par contraire, Théodoret est très-étendu, liv. V, chap. XVII; Sozomène, liv. VII, chap. XXV.

fautes de Théodose venaient de ses emportements et de ses impétueuses colères (1), Ambroise lui imposa une loi salutaire : désormais le prince dut suspendre pendant trente jours toute sentence de mort contre un ou plusieurs individus, une cité ou une famille. Les derniers exemples en faisaient une impérieuse nécessité, car le sang avait coulé à grands flots par ses ordres. Dans toute la vie de saint Ambroise se manifestait cet esprit de sagesse et de modération qui, sans heurter brutalement la puissance, ne cède rien devant la violence et la perversité : s'il se montrait facile sur les questions de préséance, de soumission et de futiles hommages, il ne l'était pas sur les idées d'humanité et de vertus : il châtiait les forts qui se faisaient cruels à cause de leur pouvoir. Nul n'exerçait plus d'ascendant sur le peuple qui lui était confié : petits et grands accouraient pour solliciter l'arbitrage de saint Ambroise dans les affaires publiques ou privées, et lorsque le peuple de Milan apprit que son

(1) Il faut remarquer que cette pénitence était imposée au moment des grandes victoires de Théodose et lorsque Proculus, préfet de Constantinople, lui faisait élever l'obélisque de granit qu'on voyait dans l'hippodrome avec cette inscription :

Κιονα τετραπλευρον, αει χθονι κειμενον αχθος,
Μουνος αναστησαι Θεοδοσιος βασιλευς,
Τολμησας, Προκλω επεκεκλετο και τοσος εστη
Κιων, ηελιοις εν τριακοντα δυο.

évêque était souffrant, malade, et qu'il sut sa mort rapide comme la foudre, ce fut un deuil immense, ainsi qu'il arrive toujours quand un grand citoyen quitte la vie (1). Cet homme saint, d'une portée politique très-considérable, respecté des barbares comme il était aimé de tout son peuple, mourut à l'âge de cinquante-sept ans. Au jour de ses funérailles, Milan tout entier se leva pour faire cortége au corps bienheureux de son évêque, qui fut placé dans la basilique, sous l'autel des Martyrs (2).

J'ai dit que saint Ambroise, plus spécialement esprit d'action et de gouvernement, avait peu écrit; toutefois, il reste de lui des œuvres d'une certaine portée pour l'histoire et le dogme. Dans l'ordre chronologique, l'érudition a placé le traité de saint Ambroise *sur l'Écriture sainte :* puis viennent ses homélies sur des sujets de morale ou pratique dans la vie usuelle. Ambroise est surtout l'ami, le protecteur des éplorés et du pauvre; il proscrit l'usure d'une façon absolue, et avec l'usure le prêt sur gages : gagner sur les sueurs du peuple est un crime plus fatal que l'idolâtrie, car l'usurier adore l'argent; de quelque voile qu'on le couvre, c'est un crime; le prêt doit être fait sans lucre, pour qu'il

(1) Saint Ambroise mourut le vendredi saint 397.

(2) Les voyageurs peuvent le visiter dans la basilique ambroisienne.

puisse plaire (1) à Dieu. Les livres d'Ambroise sont toujours le développement des Écritures saintes appliquées à la morale pratique. « Pourquoi ne serions-nous pas secourables aux pauvres? Pourquoi n'élèverions-nous pas leur misère à notre opulence, puisque Jésus-Christ lui-même s'est fait pauvre? Êtes-vous plus riche de puissance que le Christ? Et pourtant vous craignez la mort, vous pâlissez devant elle! La mort n'est rien que la séparation d'une partie de nous-mêmes. Prêtres du Seigneur, allez par toute la terre pour instruire les peuples encore dans les ténèbres et l'erreur; parlez d'abord aux gentils du Dieu créateur de l'univers, seul, unique, en opposition avec leurs myriades de divinités impuissantes. Quand cette conviction de l'unité se formera dans leur âme, alors abordez nettement la mission de Jésus-Christ; expliquez-leur cette nature divine qui s'est incarnée pour nous sauver. »

C'était la méthode toujours recommandée par les Pères primitifs de l'Église que de procéder lentement et par progression dans l'explication des mystères chrétiens à l'égard des gentils : un traité d'Ambroise, *de Officiis* (titre emprunté à Cicéron), est

(1) C'est par la sincérité du langage qu'Ambroise se distingue; aussi Sozomène dit de lui, liv. VII, chap. XXIV : Εκπολλων δε των αυτου κατωρθωμενων ταδεμοι ειρητω, εις αποδειξιν ἣ ου ειχε δια θεον προς τους κρατουμηντας παρρησιαν.

destiné à l'examen des mystères de la Providence active, bienveillante, que le pieux auteur oppose à la froide philosophie des stoïciens, qui nient l'action des dieux sur les hommes. La vie du chrétien est marquée dans les voies de l'humanité; nulle borne ne doit être mise à la charité envers ses semblables (1). Les prêtres sont appelés à donner cet exemple : pour secourir les misères du pauvre, pour racheter les captifs, il faut même vendre les vases sacrés de l'église. Si le prêtre a de l'or, ce n'est pas pour le garder, mais pour le distribuer aux pauvres : il n'y a d'utile que ce qui est honnête.

Au milieu des impuretés repoussantes de cette société perdue, la préoccupation du chaste évêque de Milan, c'est de préserver les mœurs chrétiennes de la contagion générale; d'où naît cet enthousiasme exagéré pour la virginité, la fleur immaculée (2) des hymnes de saint Ambroise. Il ne faut jamais séparer les idées des époques auxquelles elles apparaissent. On doit donc se transporter jusqu'à cette civilisation gréco-romaine, syriaque-égyptienne, et voir à quel point de dégradation elle était arrivée : plus de mœurs, nulle distinction dans les familles, l'adultère commun, les plaisirs des sens

(1) Œuvres de saint Ambroise, t. II, p. 57, édit. des Bénédictins.

(2) Il y en a une traduction française par J. Bertaut, abbé de Notre-Dame d'Amiens; Paris, 1604, in-12.

ramenant l'homme à l'état de brute, car la révélation seule l'en avait retiré. Rien d'étonnant dès lors que les Pères de l'Église chrétienne se prissent d'une vive admiration pour la virginité, qu'ils opposaient comme un contraste aux fatales dissolutions du monde. Le traité *de la Virginité* par saint Ambroise est dédié à Marcela, sa sœur, qui se destine à l'état religieux : « Toute vierge est reine, parce qu'elle dompte sa chair. » Telle est la pensée chaste de la génération chrétienne en face du monde païen, souillé d'impureté.

Les autres traités de saint Ambroise sont la plupart dogmatiques et restent dans les opinions nicéennes contre les ariens, c'est-à-dire dans l'unité de Dieu, la triplicité des essences : Dieu incarné, le Verbe fait chair et animé par l'Esprit. « Cette royale puissance qui appartient à l'Esprit est partout confirmée d'après le témoignage des Écritures : les apôtres ne furent pas seulement les disciples de Jésus-Christ, mais encore les ministres du Père, du Fils et du Saint-Esprit : parmi les apôtres, Paul ne fut pas l'inférieur de Pierre, quoique celui-ci ait été le fondement de l'Église chrétienne (1). » Ambroise exalte la grandeur de Paul, la puissance organisa-

(1) On a traduit en français le petit livre de saint Ambroise, *Traité du bien de la Mort*; Paris, sans date (livre gothique).

trice qu'il sut donner à sa mission. C'est d'après ce principe que l'évêque de Milan se conduit dans le gouvernement de son église; et, comme chez tous les hommes politiques et d'action, ce qu'il y a de plus remarquable dans ses œuvres, c'est sa correspondance.

Les lettres sont comme une expression pratique des pensées et des résolutions, une sorte de journal intime de l'homme d'État. Saint Ambroise s'adresse à toutes les puissances civiles ou ecclésiastiques pour demander appui à son système. Il écrit incessamment à Valens, à Théodose, à ses amis, à ses proches sur chaque événement contemporain. Il règne dans ces épîtres un mélange de douce mansuétude (1) et de fierté indomptée. L'évêque parle ainsi dans une lettre à Valens : « Aux empereurs les palais, aux évêques les églises : votre domaine, c'est la terre avec ses merveilles; le nôtre se renferme dans les sanctuaires avec leurs saintes reliques : est-ce que les magistrats civils pourraient jamais s'établir juges et maîtres des évêques en matière de foi? » Il faut se rappeler qu'à ce temps l'arianisme dominait Milan. Ambroise, sommé par Valens d'abandonner sa cathédrale, embrasse les piliers de la

(1) Ces lettres ont été aussi traduites en français par Durantz; Paris, 1767.

basilique pour ne point délaisser son troupeau : « Non, je ne déserterai jamais mon église; vous savez bien, soldats, que je ne cède pas : sortez d'ici, car le sanctuaire, c'est ma demeure. » Après cette harangue courageuse, il écrit à l'évêque Auxence, sous le scel de son anneau : « Vous avez pu connaître la réponse que j'ai faite : il ne peut entrer dans ma pensée d'abandonner l'église, parce que je crains plus le Seigneur notre Dieu, maître du monde, que l'empereur périssable. » Ainsi l'évêque ne cède ni à la force du glaive, ni à la persuasion d'un clerc arien; il résiste, et par cette ferme conduite saint Ambroise préserva Milan de la domination de l'arianisme, le plus effrayant danger de l'Église orthodoxe, et qui à la fin aurait donné le despotisme au peuple (1).

L'amour de saint Ambroise pour sa basilique va jusqu'à l'exaltation. C'est sous l'autel qu'il veut être enseveli près de la dépouille des martyrs. Il n'avait désiré d'abord, ni cet honneur, ni la puissance sur cette sainte demeure lorsqu'il repoussait le *pallium* épiscopal; mais une fois ce devoir accepté, il l'a compris tout entier : dans cette basilique il a vécu, il veut y mourir. C'est un pied sur

(1) C'est toujours dans Sozomène, liv. VI, chap. XXIII, qu'il faut lire le récit de cette lutte : Περι του αγιου Αμβροσιου εις αρχιερεα προσβλητη, και ευσεβειν, etc.

la terre de son sépulcre qu'il écrit aux empereurs avec une force, une énergie dont rien n'approche (1). Valentinien, impartial et peut-être indifférent, avait ordonné à l'évêque de Callinique de faire reconstruire à ses frais une synagogue détruite dans une émotion chrétienne. Ambroise s'élève avec l'impétueuse majesté d'une colère religieuse contre un ordre qu'il appelle impie : « Qui osera vous dire la vérité si un évêque n'en a pas le courage? Quel est cet ordre, empereur, que vous venez de donner? Quoi! vous faites rebâtir une synagogue par celui de vos officiers qui porte le *labarum* sacré? Et pourquoi ne pas y déposer le signe de la croix! ce serait plus conséquent. Avec cela que les juifs ont épargné nos églises sous le règne de l'Apostat ! voyez celles de Gaza, d'Ascalon, de Bérythe qui n'offrent que des ruines. A Alexandrie même, les juifs n'ont-ils pas incendié les principales églises? » D'où saint Ambroise conclut qu'il y aurait une suprême injustice à forcer les chrétiens de relever une synagogue abattue par représailles. C'est avec la même fermeté de langage qu'il s'adresse à Théodose dans la solennelle et fatale occasion déjà rap-

(1) Saint Ambroise vivait, au contraire, dans la plus grande intimité avec Valens. Voyez *Epistol. Grat. ad Ambrosian.*; le livre d'Ambroise, *de Fide*, liv. I, chap. I. Tillemont a très-bien résumé les documents, *Vie de saint Ambroise*, art. 19.

portée, le massacre de Thessalonique : « Je suis forcé de vous déclarer, lui écrit-il, que désormais je ne pourrai vous admettre dans la basilique; je n'oserai adresser le saint sacrifice à Dieu, si vous persistez à y assister : comment pourriez-vous recevoir le corps de Notre-Seigneur, les mains encore souillées de sang et votre bouche encore écumante de colère (1)! »

Toute la correspondance de saint Ambroise respire cette hardiesse; c'est l'homme d'action, et, en général, les intelligences politiques qui dirigent la pensée d'un gouvernement écrivent peu. Nul esprit plus que saint Ambroise n'exerça une puissance active sur l'Italie. L'évêque de Milan est tout peuple; choisi par lui, il vit pour lui, et l'on s'explique ainsi l'antique enthousiasme des Milanais pour leur évêque. Tout a péri dans la révolution des âges : les ruines romaines, les colonnes des temples, comme les traditions du passé; mais la basilique ambroisienne est encore debout, l'objet de la vénération populaire. Le tombeau du grand évêque est placé au lieu même qu'il avait désigné sous l'autel dans une châsse de cristal, comme le *palladium* de la cité antique (2). La Monza, c'est la

(1) Ambros., epistol. 51, t. II, p. 997-1001; Ruf, liv. XII, chap. XVIII; puis Hermant, *Vie de saint Ambroise*, liv. VI, chap. XVI.

(2) J'ai visité bien souvent (1837, 1842, 1844) la basilique de San-

cathédrale des rois lombards; la basilique d'Ambroise est la demeure éternelle des évêques.

Parmi les plus ardents et les plus assidus des élèves de saint Ambroise, on pouvait remarquer un jeune homme à la figure douce, belle, quoique le teint fortement bronzé, qui indiquait son origine africaine; son nom, comme s'il était emprunté à la race des empereurs, était celui d'Augustin, né sous le règne de Constance le 13 novembre 354, à Tagaste, petite ville de Numidie : il avait déjà rempli une belle carrière; on ne peut avoir un récit plus noble, plus touchant sur cette vie que celui qu'Augustin lui-même a laissé dans ses *Confessions*, livre admirable et charmant dont l'antiquité n'avait laissé aucun modèle. La confession était une idée essentiellement chrétienne, un aveu fait à Dieu et à soi de sa vie, de ses fautes, des mille voix intimes des passions humaines. Il y règne cet amour immense pour Jésus-Christ qui semble le résumé des pensées de saint Augustin (1). Chez lui tout est feu, et ces cœurs-là Dieu les préfère et les choisit. Il a aimé, désiré avec enthousiasme et emportement, il a commis des fautes, de grandes fautes, et c'est ce

Ambrosia : il y a dans cette vieille église deux ouvrages qui remontent à l'école byzantine.

(1) Tillemont, avec son exactitude ordinaire, mais un peu janséniste, a écrit la *Vie de saint Augustin*, la meilleure qui existe, 2 vol. in-4°.

qui rend son repentir admirable. Le drame même religieux a besoin de péripéties émouvantes et du spectacle de cette lutte de l'homme aux prises avec ses passions. La vertu sans combat est fade, incolore, une glace sans reflet; il la faut aux prises avec les feux et les angoisses qui dévorent la chair et les idées de doute qui brisent le crâne. Augustin était fils d'une sainte femme du nom de Monique, qui désira le rendre savant et pieux; cet enfant n'aimait pas l'étude, à moins qu'elle ne se mêlât aux poétiques émotions de l'antiquité païenne. Augustin lisait surtout Virgile : l'épisode de Didon lui faisait verser des larmes abondantes; le polythéisme si gracieux avait pour lui des attraits qu'il ne déguisait pas. Toutefois il avait une mère trop pieuse pour qu'au milieu des égarements de l'esprit et du cœur il ne s'unît à elle dans la prière (1). L'idée d'un puissant Dieu satisfaisait et grandissait ainsi son intelligence précoce; à peine adolescent, l'entraînante ivresse des plaisirs absorba sa vie. Tout ce que l'Afrique et son climat brûlant peuvent inspirer de passions ardentes se fit sentir en lui; il aimait surtout les femmes dans ces fêtes que la province africaine multipliait aux cirques

(1) Les bénédictins, ces admirables travailleurs, ont donné les œuvres de saint Augustin en 11 vol. in-f°, 1679 et suiv.

et aux hippodromes : théâtres publics, spectacles mondains, le jeu, les paris pour les chars, les tables servies des produits variés du monde, courtisanes enivrées du vin de Chypre et de Chio, telles étaient les sources de la joie pour Augustin. Toutefois (et ceci révélait une belle âme) la débauche lui plaisait moins que l'amour dans ce qu'il avait d'ardent et de pur à la fois : « Ce qui faisait mon plaisir, dit-il, c'était d'aimer et d'être aimé (1). » Au milieu donc de ces éclats de l'ivresse et dans ce vide que les folles joies jetaient dans son cœur, Augustin ne cessait d'étudier les philosophes, les moralistes et Cicéron spécialement; un des livres du grand orateur (ses lettres à Hortensius) frappa vivement son attention, et l'étude prit sur lui plus de puissance que par le passé où elle n'était qu'une distraction ingénieuse (2). Cette étude ardente, assidue, la comparaison poétique des textes, le conduisirent d'abord à l'hérésie, parce qu'un système coloré devait plus vivement frapper cette imagination jeune et ardente. Le premier système qu'il entendit professer dans les écoles de Carthage

(1) On trouve une excellente analyse des œuvres de saint Augustin dans l'*Appendix Augustinianus*, édit. Anvers, 1700–1708.

(2) Le cardinal Maury a fait un très-beau panégyrique de saint Augustin; malheureusement il y a trop le caractère de l'éloquence de son temps.

fut le manichéisme, si séduisant par son dualisme de bien et du mal, par ses éons lumineux, dont la longue hiérarchie s'étendait du ciel sur la terre. Après s'être abreuvé à ces sources d'imagination, que le symbole de Nicée dut lui paraître froid et décoloré ! Les manichéens et les valentiniens étaient, comme les poëtes de l'Église primitive, doués d'un sens plus imagé : la longue hiérarchie d'intelligences pures, ce *pleroma* tout de lumières rayonnant dans le gnosticisme, plaisait à l'esprit rêveur et mal à l'aise au milieu des idées pratiques.

Dans la progression active de ses études, Augustin put comparer ces théories toutes d'un si rayonnant mysticisme avec le pur sensualisme d'Aristote; et dès lors il dut se convaincre que les deux extrémités de la ligne (le spiritualisme excessif et le sensualisme matériel) ne pouvaient répondre aux besoins journaliers de notre nature (1). Le premier ouvrage de saint Augustin, tout d'observation et de fantaisie, traite de la *beauté et des convenances;* il appartient à cette phase de philosophie et de doute qui n'est pas encore chrétienne. Augustin quitta presque aussitôt Carthage pour venir saluer Rome ; sa vie déjà avait été vive-

(1) Augustin est le peintre du cœur : c'est ce qui lui fait dire que le succès qu'il obtient *non plausus, sed lacrymæ*. (Serm. 217.)

ment secouée dans ses affections. Il venait de perdre un de ses amis d'enfance; il l'avait vu sur son lit de douleur consolé par les diacres de l'Église orthodoxe, et ce spectacle de la mort catholique, si douce, si transitoire, frappait toujours son imagition délicate : il quitta Rome pour venir professer la philosophie à Milan, et c'est là qu'admirateur de saint Ambroise, il devint l'un de ses disciples les plus assidus (1).

La conversion de saint Augustin, que l'Église célèbre à l'égal de la conversion de saint Paul, fut préparée sous la double influence des prédications de saint Ambroise et des livres de Platon, tels que l'école d'Alexandrie les avait expliqués et développés. Ambroise lui enseignait les majestueuses beautés de l'Évangile, tandis que les livres de Platon lui révélaient certaines idées exactes sur les essences divines. L'esprit donc fut convaincu bien avant que les passions fussent apaisées, et cet état de l'âme n'est pas mauvais pour les impressions religieuses. Augustin abandonna simultanément et le manichéisme brillant ou subtil et le sensualisme de l'école d'Aristote qui ne trouvait au bout

(1) Ce qui le décida pour les doctrines de l'Église, c'est que l'autorité en toute chose est préférable et donne moins de labeur : « Auctoritate credere magnum compendiosus est, et nullus labor. » (*Lib. de Anima*, Benedic., t. I, p. 401.)

de ses études qu'un dieu matériel. Il fut donc chrétien par principes et déductions (1) ; victoire incomplète ; la foi sans la pratique n'est qu'une doctrine stérile ; les sens l'emportaient encore dans leur expression impétueuse. Augustin n'avait pas cette énergie de l'âme qui sait et peut sacrifier ses plus douces affections au devoir. Il aimait une femme avec tendresse, et il en était aimé : l'abandonner comme un fardeau, était une de ces résolutions impérieuses au-dessus de ses forces, et il resta longtemps suspendu entre les passions ardentes et le devoir austère. Autour de lui cependant quelques âmes fortes lui donnaient l'exemple d'une vive énergie, d'un renoncement absolu aux choses du monde, et il ne fut pas sans être frappé de la conversion subite de deux officiers de l'empereur qui renoncèrent à toutes les voies de l'ambition pour embrasser la vie des ascètes. Augustin ne voulut point rester au-dessous de cet exemple ; le cœur violemment agité, la tête en feu, il alla se reposer sous l'ombrage d'un figuier, en face d'un horizon vaste et bleu ; là il remua dans son cœur attristé tous les doutes de la vie et de la mort, les misères de la chair et les destinées de l'esprit ; il se fit comme

(1) Augustin avait entendu une voix mystérieuse qui lui avait dit : *Tolle lege*, et il avait interprété le fameux passage de saint Paul aux Romains, XIII.

miraculeusement cette conversion subite que lui-même a confessée dans ses phases les plus émouvantes. Il secoua tous ses liens chéris pour se consacrer à la solitude, à la méditation, à la religion de sa mère sainte Monique. De sa première retraite sortirent plusieurs livres admirablement écrits, l'un contre les académiciens (1) et leur scepticisme, un autre sur *la vie bienheureuse* (2), un troisième, enfin, sur *l'amour de Dieu* (3). Son œuvre d'alors la plus remarquable fut ce livre de *l'Ordre*, examen philosophique des lois éternelles de la Providence (4); c'est comme application de ces théories qu'il prépara deux de ses œuvres capitales : *Les Soliloques*, vraie peinture de l'état de son âme, interrogatoire des sens par l'esprit et la pensée ; puis le traité *du Libre arbitre*, la question toujours renaissante dans tout état social, sous l'empire de toutes les doctrines, lutte entre la providence de Dieu et la liberté de l'homme. Saint Augustin est maître dans cette question immense ; il la presse, l'examine, la remue sur toutes les faces (5).

(1) T. I, p. 249, dans l'édition des Bénédictins.

(2) « Beatitudo vera non est de cujus æternitate dubitatur. »

(3) « Hoc solo beati eritis re meliore quam vos estis : Deus est melior te, quia fecit te. »

(4) Saint Augustin définit l'ordre de Dieu : « Ordo est per quem aguntur omnia quæ Deus constituit. » (Page 326.)

(5) A cette époque appartient aussi le traité *de Quantitate animæ*.

Après sa vie de professorat à Milan, saint Augustin revint à Carthage, sa ville chérie ; le sol de l'Afrique lui plaisait comme à Tertullien, comme à toutes les imaginations de feu, et ses études en prirent une nouvelle énergie. Depuis trois ans il habitait Hippone, lorsque l'évêque, qui était vieux, désira s'associer un esprit droit, un prêtre ordonné selon le Seigneur, et le peuple agité désigna spontanément Augustin, qui n'avait pas plus que saint Ambroise reçu les ordres de la prêtrise. Le voilà donc, ce jeune homme naguère impétueux aux passions vives, enseignant par la parole et agissant par la règle. Depuis quelque temps, autour de sa modeste maison, un groupe de jeunes clercs, diacres mineurs ou majeurs, venait l'écouter (1), et, pour mieux se rapprocher du maître, ils demeuraient ensemble, ils se groupaient en séminaire pour s'instruire dans les sciences et les bonnes œuvres. Hippone, ville de ruines aujourd'hui, était alors riche, puissante, et l'Église y ordonna la tenue d'un concile pour y décider divers points de controverse. On était en pleine lutte contre les donatistes, hérésie inflexible qui rejetait du sein de l'Église tous ceux qui avaient faibli au temps de la persécution;

(1) Saint Augustin était obligé de prêcher en latin ou en langue punique, qui était l'idiome du peuple.

l'Afrique presque entière, sous l'influence de ces idées ardentes, s'était prononcée pour le dur système qui ne pardonnait pas à la faiblesse. L'âme bonne, douce, indulgente d'Augustin prit parti pour le repentir contre la rigueur impitoyable, et il devint ainsi le défenseur de l'Église indulgente et facile. Élevé à l'épiscopat d'Hippone, il fut choisi très-souvent comme médiateur dans la lutte, et partout il se prononça pour la conciliation; car les esprits supérieurs ne sont jamais absolus, ils groupent, rapprochent et ne séparent pas : « Dans les choses importantes où il s'agit d'effacer les grandes scissions, ou d'éviter les grands scandales, il faut savoir se relâcher d'une trop rigoureuse sévérité; que les donatistes reviennent donc à l'Église (1), qu'ils soient prêtres, évêques pour son utilité comme ils l'avaient été dans ce schisme pour la combattre : bien loin d'en concevoir de la jalousie, nous les exhortons à venir vers nous; nous allons les chercher dans les rues, sur les chemins, à travers les forêts et les haies pour les ramener, et nous les embrassons tendrement lorsqu'ils sont arrivés : qu'ils viennent et que la paix se fasse; voilà tout ce que nous leur demandons. » Une pa-

(1) C'est donc à tort que Gibbon a peint saint Augustin comme le persécuteur des donatistes; il combattait leur doctrine, mais il se montrait fort indulgent pour leur personne.

role si douce, si persuasive, devait entraîner le schisme vers l'unité. Saint Augustin eut donc le bonheur de ramener sous les lois générales de l'Église une partie des évêques donatistes, et avec eux les clercs qui défendaient ces opinions.

La polémique que suit avec une si ardente activité saint Augustin contre Pélasge est marquée d'un caractère élevé et très-philosophique. Avec les donatistes, il ne s'est agi, au demeurant, que d'un point de discipline et d'ordre; le dogme est resté hors de la question. Augustin n'a jamais examiné que le côté d'un doute moral : le pardon est-il plus dans l'esprit chrétien que ne l'est la sévérité? et il a résolu ce doute par la douceur et la mansuétude (1). Avec Pélasge, ce n'est plus même le terrain limité du dogme, mais le plus vaste domaine de la philosophie transcendante, la conciliation du libre arbitre de l'homme, de la grâce et de la providence de Dieu, doute éternel de l'esprit, abîme sans fond où l'intelligence creuse incessamment. Ce doute se révèle d'une façon large et absolue dans tous les livres de saint Augustin; sa vie entière s'y est absorbée. Son premier ouvrage de haute philosophie porte le titre de *la Prédestination*. En écartant

(1) Traité contre les juifs, les ariens, les hérétiques, manichéens, pélasgiens, priscillianites, origénistes, donatiens, dans le Ve volume de la collection des Bénédictins.

la spécialité du dogme chrétien, il reste de ce livre un haut examen d'une des questions les plus ardues de l'entendement humain. Augustin est partisan de la grâce, c'est-à-dire d'une force d'inspiration supérieure qui dirige mystiquement nos actions et que nous conquérons par les œuvres et la prière, système dont les conséquences extrêmes seraient la fatalité (1). Augustin ne va pas à ces dernières limites; s'il combat la doctrine absolue de la liberté, il appelle incessamment la grâce au secours de notre nature pour la diriger et la grandir : la liberté reste entière dans l'homme; mais la grâce agit par l'invocation, la prière, le sentiment de nous-mêmes et le mérite de Jésus-Christ. Cette méditation des mystères l'entraîne à son œuvre poétique de la *Cité de Dieu* (2). Presque tous les hommes supérieurs, lorsqu'ils vivent au milieu d'une société corrompue et agitée, se créent à eux-mêmes une cité imaginaire et sublime qui les sépare de la vie active et matérielle. Platon, Aristote, Bacon, dans les temps plus modernes, ont élevé chacun leur république fantastique perfectionnée, leur utopie en un mot.

(1) La question de la grâce a longtemps occupé toute l'Église. Luther était un peu augustinien, et l'école protestante professe une grande admiration pour ses œuvres.

(2) Le nom, la grandeur de Dieu, viennent à chacune des phrases de saint Augustin; il résume ainsi la vie : *Gaudere de Deo ad Deum propter Deum.* (*Confess.*, liv. VIII, chap. XXVIII.)

Telle est la pensée et le but de saint Augustin. Il vit dans une société en décadence, au milieu des plus lamentables calamités; la terre est exposée aux plus grands fléaux; l'empire subit les invasions des barbares; les polythéistes irrités, fiers d'opposer un immense grief au christianisme, l'accusent des malheurs qui fondent sur le monde romain depuis un siècle. Augustin n'hésite pas à réfuter ces clameurs d'une civilisation expirante : il glorifie le christianisme de tout le bien qu'il a fait à l'humanité, considérée dans sa nature spirituelle et matérielle : la destinée du chrétien, au reste, n'est pas de ce monde; il doit s'élever jusqu'à la hauteur de la *Cité de Dieu* (1), la perfection de toutes les vertus.

C'est ainsi une belle exposition du christianisme au point de vue de sa perfection absolue : avec les *Confessions*, c'est le plus bel ouvrage qui nous soit resté de l'école chrétienne du ve siècle, époque lamentable qui vit les barbares à Rome et dans toute l'Italie. L'Afrique elle-même ne fut point épargnée; les Vandales assiégèrent Hippone même, la cité épiscopale de saint Augustin. Le pieux évêque dirigea la défense de la ville avec un héroïque courage; il pria le Seigneur de ne point le faire assister

(1) La *Cité de Dieu* est un des livres les plus anciennement traduits en français. Il existe une première traduction de Raoul de Presle, historiographe de Charles V; Abbeville, 1486.

à l'humiliation et au saccagement de son pays : il mourut dans le troisième mois d'un siége meurtrier (1), et Dieu accueillit son souhait : il était monté vers lui avant que les Vandales fussent maîtres d'Hippone. Jamais nulle renommée plus pure, plus éclatante dans l'Église, car sa vie entière est une lutte et un triomphe du bien contre le mal après un immense labeur. Ses œuvres écrites sont considérables, toutes empreintes d'un caractère de science et de savoir, et l'exposition de la doctrine chrétienne suppose une forte étude de toutes les saintes Écritures. On a de lui plus de quatre cents homélies adressées comme enseignement aux clercs et aux laïques (2) : ce qui les distingue, c'est que, sans prodiguer les ornements, comme les Grecs, il plaît, il entraîne par sa simplicité même : un père ne saurait mieux parler à ses enfants, un maître à ses disciples bien-aimés; cependant le soleil africain s'y révèle par l'image ou la comparaison animée, la pensée chaude, quelquefois subtile, sans avoir néanmoins l'allure impétueuse et sauvage de Tertullien. Augustin est le peintre du cœur, de ses entraînements, de ses faiblesses. Comme érudition, les œuvres du saint évêque embrassent

(1) Saint Augustin mourut en 430 de Jésus-Christ.

(2) Érasme est le plus grand enthousiaste de saint Augustin. *Præfat. in Epistol. August.*

toute la science ecclésiastique : interprétation des livres sacrés ou des lois canoniques, réforme des monastères, lettres aux empereurs, aux évêques sur la discipline, la foi; c'est dans cette forme scientifique qu'il correspond avec saint Paulin à Nole, saint Jérôme (1) en Palestine, saint Ambroise à Milan, saint Orose en Espagne, saint Prosper en Gaule, ses contemporains. Ces évêques sont les représentants des diverses églises, c'est-à-dire les chefs de cette nouvelle civilisation qui, après s'être imposée à l'ancien monde par la puissance de ses vertus, va contenir et dompter les conquérants. L'existence de l'Église, à cette époque, est le triomphe de la philosophie, de la politique, sur la décadence et la barbarie; elle prépare, domine et épure la société nouvelle.

Au milieu de cette splendide pléiade de Jérôme, Grégoire de Naziance, Basile et Ambroise, brillent encore d'autres Pères chrétiens, qui, sans avoir la même grandeur, ont néanmoins exercé une haute influence dans l'Église et sur le monde : Cassien, abbé de Saint-Victor de Marseille, né au village de

(1) Les Pères de l'Église ont appelé saint Augustin « le représentant de la postérité. » En effet, sa doctrine est admirable : « Hoc est beata vita, quæ vita perfecta est ad quam nos festinantes posse perduci solida fide, alacri spe, flagrante caritate præstandum est » (T. I, p. 309, *de Vita beata*.)

Bethléem (1), fut le fondateur ou plutôt le régulateur des monastères en Occident, comme Basile l'avait été pour l'Orient. Esprit d'organisation, il ne voulut rien laisser épars et isolé dans la société ascétique; ce qui est le cachet d'une vaste intelligence, la base de sa règle, c'est le travail : « Le plus vertueux des solitaires est celui qui se consacre le plus ardemment aux œuvres; les paresseux sont exposés aux tentations des malins esprits. Le groupe et l'association ont pour objet de faire produire beaucoup par le commun mobile des forces diverses, agissant dans leur simultanéité (2). Peu de sommeil, mais le labeur, la prière. » Chaque institution n'est pas un caprice; elle s'explique par les nécessités du temps, et lorsque la société était si profondément agitée par des calamités diverses, la solitude, l'ordre, la règle, étaient les premiers besoins de la génération.

Dans la Gaule apparaissait Martin de Tours, l'évêque actif, propagateur, qui lutte contre l'idolâtrie dans les campagnes, alors si pleines de superstitions, sur les bords de la Loire, ou dans les

(1) Quelques-uns le font naître en Scythie, d'autres en Provence, en l'année 350.

(2) Les modernes ont cru découvrir un principe neuf dans des idées qui appartiennent depuis quinze cents ans à l'Eglise. Le plus grand esprit d'association est dans la règle de Cassien.

épaisses forêts de la Bretagne. Il y avait en quelque sorte deux couches d'opinions religieuses sur l'ancien sol de la Gaule romaine : le druidisme primitif et le polythéisme grec imposé par la conquête. La foi native, telle que César l'avait trouvée dans les épaisses forêts, n'était point disparue par une fusion complète; les Romains seulement la mélangeaient à leur panthéisme, en donnant des noms helléniques aux divinités gauloises; système politique qu'ils suivaient partout avec une habileté incontestée pour fondre toutes les nuances sous l'unité. Martin de Tours lutta par ses actes, par ses paroles et ses écrits contre la double action du druidisme et de l'hellénisme romain; une grande renommée lui fut acquise par ses efforts, et nous verrons plus tard la part immense qui lui revint dans le moyen âge chrétien (1). Épiphane, tout Grec, l'homme des études subtiles et profondes, fait contraste ainsi avec les esprits pratiques, tels que Cassien et Martin de Tours. Épiphane commence sa vie au désert (2), dans l'étude et l'extase contemplative; juif d'origine, il avait consacré sa jeunesse à la cabale, science des nombres, qui lui

(1) Saint Martin était né à Sabarie en Pannonie, vers l'an 316.

(2) Sozomène consacre un chapitre, liv. VII, chap. XXVI : Περι του αγιου Επιφανιου, του Κυπρου και μερικη των κατα αυτον διηγησις.

avait donné le sens et le dernier mot des hérésies primitives, la plupart puisées à cette source du judaïsme symbolique. Épiphane parlait l'hébreu, le grec, le syriaque, le latin et la langue égyptiaque; il lisait les hiéroglyphes : profondément initié à toutes ces sources, il pouvait pénétrer aux origines de chaque hérésie; il compte quatre-vingts sectes qui s'étaient partagé le monde intellectuel depuis la naissance de Jésus-Christ (1), à partir de Simon le magicien, qui le premier enseigna la *gnosis*. On ne doit pas chercher dans saint Épiphane cet esprit critique qui pénètre le sens philosophique de chaque école (2); il se borne à décrire, au point de vue matériel, le texte grossier et technique de chaque doctrine, les formes extérieures détaillées minutieusement, depuis les systèmes gnostiques ou manichéens jusqu'aux ariens et aux pélasgiens. En lisant saint Épiphane, on ne peut se faire que des idées confuses des doctrines originales de ces sectes, qu'on croit toutes plongées dans des mœurs immondes ou des pratiques superstitieuses. Il est même impossible, à mon sens, que des hommes réunis aient osé jamais la profession publique ou secrète de tels

(1) Ce livre porte le titre de *Panarium*, ou *Antidote contre les hérésies*.

(2) Cette absence de critique se fait surtout remarquer dans l'*Anchorat* et dans l'*Ancephilore*, deux autres livres d'Épiphaue.

principes, ce qui fait croire que saint Épiphane n'a vu et su que les formes extérieures, confondant ainsi les symboles impudiques du panthéon égyptiaque (1) avec les habitudes et les pratiques de la vie usuelle. Les livres de saint Épiphane sur les hérésies ne sont pas parfaits, philosophiques et complets; il ne peut faire école, ni rendre témoignage absolument en face de l'histoire; mais son livre forme comme un complet renseignement, un inventaire de faits, toujours utile à consulter par la critique, qui doit l'approprier et le juger ensuite librement.

L'Église recueille les témoignages de saint Épiphane sous un autre aspect bien précieux. Comme ses œuvres appartiennent à une incontestable antiquité, on peut accepter de lui toutes ses assertions orthodoxes; et, par exemple, dès ce temps, Épiphane exalte le culte de la Vierge Marie et des saints qui pour nous prient au ciel. Il a surtout laissé un vivant tableau de la hiérarchie chrétienne à la fin du IVe siècle, vive peinture du temps : les évêques et les prêtres d'alors existaient presque tous du travail de leurs mains; leur superflu, ils le distribuaient aux indigents. A côté de chaque église était

(1) La meilleure édition d'Épiphane est celle que donna le père Pétau en grec et en latin (1662).

l'hospice pour guérir les infirmités humaines (1). Dans la longue hiérarchie se plaçaient les évêques, les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les lecteurs, les exorcistes (qui tous expliquaient les Écritures), les ensevelisseurs (2), les portiers, qui ouvraient, fermaient ou même interdisaient les enceintes consacrées, enfin, et comme dernier ordre dans la hiérarchie, les acolytes porte-encensoirs et flambeaux (3). L'assemblée des chrétiens se faisait trois fois par semaine : les dimanche, mercredi, vendredi; les deux derniers jours, on jeûnait jusqu'à l'heure de nones, on veillait, on priait pour les vivants et pour les morts. Le vrai chrétien n'allait jamais ni aux cirques, ni aux spectacles publics, ni à la chasse, parce que l'immoralité et le sang leur étaient interdits, même celui des animaux, et telle était cette sainte communauté, que, si un frère se laissait emporter jusqu'à dire des injures à un autre frère, il était exclu de la société des fidèles (4). »

Tel est le témoignage que rend saint Épiphane sur la pieuse et primitive société chrétienne au milieu de laquelle il vivait, et qui nécessairement

(1) Julien fait un grand reproche au polythéisme de ne point avoir créé des hôpitaux, comme les nazaréens. (Epist. 7.)

(2) Les catacombes ont gardé le souvenir des ensevelisseurs.

(3) La plupart de ces fonctions existent encore dans l'Église moderne. Depuis le XIVe siècle, les exorcistes n'ont plus rang dans la hiérarchie.

(4) Épiphane, chap. I à X.

devait se composer de parfaits : érudit un peu crédule quand il parle des hérésies, Épiphane mérite plus de foi quand il rend témoignage de l'admirable hiérarchie qui s'organise autour de lui.

Ruffin, prêtre d'Aquilée, ami de saint Jérôme, est l'historien de l'Église et le traducteur latin d'Eusèbe, dont il a continué la chronique jusqu'au règne de Théodose (1). Il n'y a pas d'institution religieuse ou politique qui puisse s'enorgueillir d'une succession plus constante et plus correcte de chroniques et d'histoires que ne le peut le christianisme depuis l'Évangile, le livre saint de l'humanité. Ruffin, biographe attentif, a également écrit la vie des Pères du désert, remarquable tableau des mœurs et des habitudes de ces pieux anachorètes qui vivaient dans la solitude, tressant des corbeilles avec des nattes, pratiquant l'hospitalité. Ils étaient si sobres, si en dehors des besoins et du luxe du monde, qu'avec le produit de ce petit travail, ils trouvaient encore le moyen de nourrir les pauvres (2). Dans les soudaines calamités si fré-

(1) Toutefois les véritables continuateurs d'Eusèbe sont Socrate, Théodoret, Sozomène et Évagre, dont j'ai suivi le texte grec dans la collection ΟΙ ΤΗΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΣΤΕΚΗΣ ΙΣΤΟΡΙΑΣ ΓΡΑΦΕΙΣ ΕΛΛΗΝΙΚΟΣ.

(2) Comme témoignage plus curieux encore que celui de Ruffin sur les Pères du désert, il faut lire Sozomène : Πέρι τῶν ἐνσκήτει μοναχίων. (Liv. VI, chap. XXX.)

quentes à ces siècles de douleurs et de souffrances, la peste, la famine, on voyait ces solitaires abandonner leurs cellules pour venir au secours des pauvres courbés par le besoin et la maladie. Ces services incontestés, l'austérité de leur vie, donnaient aux solitaires un puissant crédit sur le peuple comme sur les princes, et les annales de l'Église en offrent encore plusieurs exemples. Quand Antioche révoltée n'attendait plus qu'un terrible châtiment de l'épée de Théodose, le solitaire Methodius se présente au prince. Son front est chauve, sa barbe épaisse et blanchie par les longues années, et d'une voix forte, il dit : « César auguste, vous êtes homme et mortel, aussi bien que ceux qui ont insulté vos statues : les simulacres de bois et de pierre peuvent facilement se remplacer par d'autres; mais, tout empereur que vous êtes, possédez-vous dans votre pouvoir souverain la faculté de rendre la vie à un homme, image de Dieu, que vous aurez tué pour venger le vain honneur de vos images? » Les anachorètes étaient donc des philosophes contemplatifs d'un ferme courage, qui osaient dire la vérité aux princes et aux grands sans sourciller par crainte ou par flatterie (1).

(1) Le plus célèbre de ces cénobites fut Sérapion, dont l'autorité s'étendait à plus de dix mille moines. Voyez Sozomène, liv. VI, chap. XXXVIII : Περι των κατα τοις καιροις εκεινοις ακμαστντων αγιων Ανδρων εν Αιγυπτων, etc.

Ici, dans le christianisme, un solitaire; là, un homme du monde, un prosateur élégant, un poëte, saint Paulin de Nole, l'ami de saint Jérôme, qui lui écrit : « Votre style est semblable à celui de Cicéron. » C'est, en effet, dans ce style élégant et un peu déclamatoire que saint Paulin de Nole a fait le panégyrique de Théodose : le christianisme s'était emparé de cette coutume d'apothéose qui saluait les césars; saint Paulin, pour corriger le mauvais effet de cet encens divin jeté à une idole ou au moins à une créature, ajoute : « Ce n'est point l'empereur que je loue, mais le serviteur de Jésus-Christ; ce n'est pas la puissance, mais la foi du prince dont je vais faire l'éloge (1). » Sulpice Sévère est l'historien exact de l'Église (2) et des persécutions qu'elle a subies; sa vie littéraire est une enquête sur des faits qui tiennent à la sanglante et primitive histoire des catacombes. Le poëte Ausone, né à Bordeaux, d'une famille consulaire, et consul lui-même en 359, est une de ces conquêtes accomplies par l'Église dans les Gaules. Le christianisme comptait alors parmi ses ardents sectateurs les plus puissantes familles, et les jeunes hommes surtout en

(1) Il y a eu trois Paulin dans les *Acta sanctor*. Voyez le père Papebrock, *Dissert. Appendix de Tribus Paulinus*. (*Act. sanctor*., 22 juin.)

(2) Sulpice Sévère est de l'an 363. Ses histoires sont un des livres les plus anciennement imprimés. Voyez l'édition de Bâle, 1560.

qui était l'avenir. Mais ces familles conservaient néanmoins un si grand respect des ancêtres, qu'elles n'attaquaient qu'en hésitant l'antique religion. Ausone appartient à ce système de tiédeur, j'ai presque dit à ce syncrétisme. Ses poésies sont un mélange de l'esprit polythéiste et chrétien (1) qui confond incessamment les deux théologies, et peut-être, à cette époque de transition, Ausone n'est-il que l'expression exacte de cette société un peu troublée, où l'on n'est plus polythéiste sans être encore chrétien orthodoxe. Ainsi le poëte, tout rempli des souvenirs helléniques, parle du sanctuaire des Muses et de Cupidon fixé en croix; toujours en lutte entre deux idées, il est chrétien de croyance et païen dans la forme et la couleur; ami de saint Paulin de Nole, il accepte la révélation, les Évangiles, les Actes des Apôtres; mais, en même temps, il est poëte, et les dieux du Parnasse, ceux de son éducation, de son foyer, de sa famille, du Capitole, se présentent à lui. On dirait qu'Ausone a deux âmes, deux pensées en lutte, et qu'entre elles il ne s'est pas encore décidé.

Ce même caractère de transition confuse se ré-

(1) Les poésies d'Ausone sont encore un des livres les plus anciennement imprimés; Venise, 1472, in-f°. Joseph Scaliger a mis des variantes à l'édition de 1580, in-f°.

vèle aussi dans Prudence (1), que Sidoine Apolinaire compare à Horace pour les grâces de sa poésie. Espagnol d'origine, né à Saragosse, colonie romaine, c'est le plus ancien poëte chrétien, et l'Église a conservé plusieurs de ses hymnes dans le rituel. Prudence est incontestablement un admirateur zélé de l'Église; mais, comme ses goûts de littérature et de poésie l'ont porté vers les études du Parnasse, ainsi qu'Ausone, il respecte le passé. Les poëtes aiment les traditions; ils ne sont point ingrats pour ce qui a réchauffé leur imagination jeune, leur éducation première. Prudence garde même une modération calme dans les appréciations historiques.

Appelé à tracer à grands traits le portrait de Julien l'Apostat (l'ennemi si profond du christianisme), Prudence dit de lui : « Fondateur des lois, célèbre par ses paroles et ses actions, protecteur de la patrie, mais ennemi de la religion, adorant mille divinités, et perfide envers le Dieu éternel (2). » On ne peut peindre un adversaire avec plus de calme; on dirait que l'amour de la poésie rend Prudence indulgent pour cet empereur si enthousiaste des dieux d'Homère et de Virgile. Juvencus fut aussi

(1) Aurelius Prudentius Clemens. Prudence était né l'an 348. Voyez pour les détails la *Bibliothec. mediæ et infim. ætatis*, par Fabricius.

(2) J'ai déjà donné le texte latin et si précis de Prudence.

un poëte espagnol qui consacra sa vie à mettre l'Évangile en vers (1), Victorin d'Afrique, du pays même d'Augustin (2), était venu à Rome pour enseigner les lettres; il s'était ainsi lié avec les plus grandes familles du patriciat. Il y acquit, comme rhéteur, une si vive renommée, qu'on lui vota une statue sur une des places publiques de la ville éternelle; polythéiste d'origine et d'éducation, il ne professait aucun dédain pour le christianisme, et comme il fallait s'instruire pour répondre à une croyance qui faisait tant de bruit, il se mit à lire les saintes Écritures. Tout à coup, une illumination vint à lui, et cette lecture achevée, il s'écria : « Je suis chrétien ! » On doutait d'abord de sa foi, parce qu'il n'allait pas dans les églises, et Victorin répondait : « Les murailles font-elles le chrétien ? » réponse remarquable qui indique à cette époque l'existence d'une classe de philosophes spéculativement chrétienne sans pratique. Enfin Victorin se fit instruire, et, revêtu sept jours de la robe de néophyte, il fut baptisé (3). Dès ce moment, ses leçons

(1) Juvencus (Veltius Aquilinus) vécut en 350.

(2) Victorinus Fabius Marius vécut en 370. On remarquera que tous ces noms chrétiens appartiennent aux grandes races du patriciat.

(3) Saint Augustin parle de cette conversion (*Confess.*, liv. VIII, chap. II–V); il l'appelle Flavius, mais on sait qu'en grec Φαβιος et Φλαβιος sont souvent confondus.

à Rome se ressentirent de la pieuse empreinte de l'Église, et cette conversion fit un immense bruit.

C'est spécialement sous l'influence de saint Jérôme qu'on voit le patriciat romain accepter la foi de Jésus-Christ. Cette adhésion arrivait à ce moment solennel où la vieille croyance jetait son dernier éclat pour se préserver, dans les conditions au moins de la tolérance, en face de la politique des nouveaux princes et des efforts d'un parti puissant et protégé; révolution qui mérite en elle-même une étude spéciale, car elle offre la dernière lutte d'une brillante forme religieuse qui naguère gouvernait le monde romain contre l'Église de Jésus-Christ, la Jérusalem jeune et céleste.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



